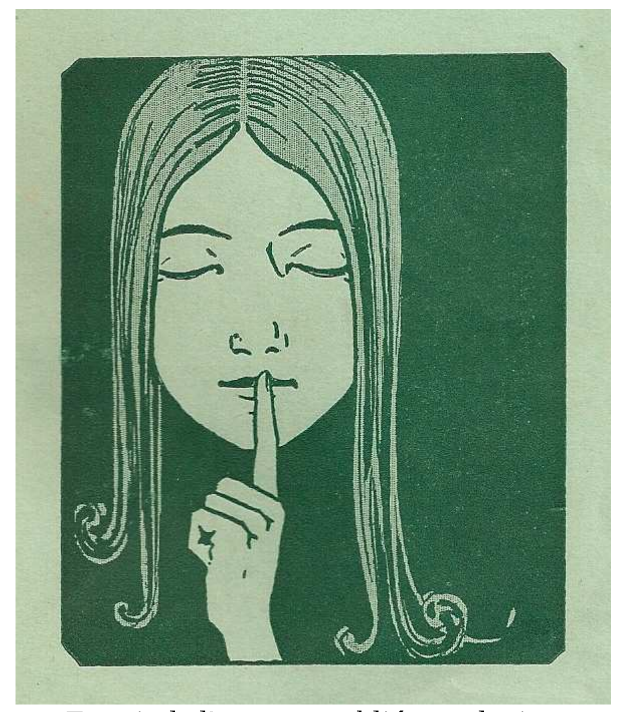
Marie Heurtin

ou

l'accès à la communication d'une sourde-muette-aveugle de naissance



Extrait de l'ouvrage publié sous le titre

Une âme en prison :

histoire de l'éducation d'une aveugle-sourde-muette de naissance
et ses Sœurs des deux Mondes

par
Louis ARNOULD

Lauréat de l 'Académie Française, Docteur es Lettres

Troisième édition, mise à jour et doublée
1904

*"Préparer et interroger un aveugle-né
n'eût point été une occupation indigne
des talents réunis de
Newton, Descartes, Locke et Leibniz."*
Diderot : Lettre sur les aveugles
(édit. Assézat, 1. 314)

Numérisation et introduction par Albocicade
2013

Introduction

Le livre de Louis Arnould "Une âme en prison", devenu "Ames en prison", a été de nombreuses fois réédité en des versions régulièrement révisées et augmentées, au point qu'en 1942 paraissait une 26ème édition.

Seule la troisième édition, datée de 1904, était (fort difficilement d'ailleurs) accessible sur internet, et encore uniquement aux "voyants", puisque aucune *synthèse vocale*, aucune *plage braille* ne sait lire les fichiers en pdf image.

C'est pourquoi, tout en rendant par ailleurs cette édition de 1904 plus accessible dans sa forme "pdf image" sur internet, il nous a semblé que nous limiter à cela ne serait pas digne de l'esprit qui a animé les sœurs de Larnay d'une part et Louis Arnould d'autre part.

Aussi avons-nous mis en format texte les pages 7 à 112, c'est-à-dire toute la première partie du livre, celle qui concerne directement Marie Heurtin et l'institution qui l'a accueillie.

Les notes sont reportées en fin de chaque section.

Ceux qui voudraient lire les pages 113 à 172, à savoir le "*Catalogue méthodique des principaux sourds-muets-aveugles connus*" ; les "*Conclusions générales sur les sourds-muets aveugles*" par M. G. Riemann, professeur royal de sourds-muets à Berlin et les "*Premiers pas dans l'éducation des sourds-aveugles*" par Miss Dora Donald surintendante de l'école des aveugles de South-Dakota (USA), ou avoir accès aux photos ,se reporteront au fichier pdf source que j'ai placé sur Archive (et intégralement indexé) à l'adresse suivante :
https://archive.org/details/UneAmeEnPrisonArnould1904

Ajoutons que la petite sœur de Marie Heurtin, dont il est question dans les lettres, est - elle aussi - entrée à Larnay, sourde-muette-aveugle, en octobre 1910.

Cette même année, le 8 avril, sœur Sainte-Marguerite décédait de congestion pulmonaire, âgée seulement de 50 ans.

Marie Heurtin décédait le 22 juillet 1921, à 36 ans, des suites d'une rougeole.

Enfin, Marthe Obrecht, après 57 ans passés à Larnay décédait le 20 janvier 1932, âgée de 65 ans.

Quant à Louis Arnould, professeur de littérature française à l'université de Poitiers et auteur de "Une âme en prison", il décédait le 9 novembre 1949, âgé de 85 ans, ayant consacré presque 50 ans à faire connaître l'admirable travail humain et éducatif réalisé à Larnay.

Sans doute reste-t-il encore des fautes de numérisation qui m'auront échappées… que l'on ne m'en tienne pas rigueur.

Albocicade
2013

Table des matières

En guise de préface

Lettre de M. Georges PICOT
Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et Politiques
A l'auteur

Paris, 19 février 1903.
Cher Monsieur,

Je vous remercie vivement de m'avoir communiqué les épreuves de votre nouvelle édition.
J'ai relu avec un intérêt croissant ce récit si simple qui nous fait assister à une résurrection.

Une enfant de dix ans privée de l'ouïe, de la parole et de la vue, poussant des cris inarticulés, passant aux yeux de tous pour idiote et ne semblant avoir pour tout refuge qu'un asile d'aliénés — devenue en sept ans une jeune fille instruite, intelligente, capable de communiquer avec ses semblables, d'exprimer les sentiments les plus variés, de comprendre ce monde extérieur dont elle semblait exclue, d'aimer ses semblables, et enfin de concevoir l'idée de Dieu : voilà la transformation dont vous avez été témoin et que vous ne pouvez taire.

Vous obéissez à un devoir : il n'est pas permis, aux témoins de taire les grandes découvertes, et, dans l'ordre de la science : philosophie, psychologie ou pédagogie, c'est bien d'une découverte qu'il s'agit.

Vous avez eu raison de la traiter comme telle, de la soumettre à l'observation scientifique la plus précise, d'en relever tous les éléments, d'en marquer, comme en un procès-verbal, tous les progrès, de ne négliger aucune circonstance, de ne tenir aucun détail pour superflu, depuis le premier fil qui a rattaché une idée à un besoin, depuis le premier signe qui a établi une communication avec cette âme endormie jusqu'à cette multiplicité de gestes, de lecture et de langage qui, par le seul sens du toucher, ont rendu à cette intelligence de 17 ans l'activité, les relations et la vie.

Quel sujet de réflexions, Monsieur ! et qu'il nous porte loin de ceux qui voyaient dans nos idées le résultat de nos sens ! En comparaison de la vue qui nous offre le spectacle du monde, de l'ouïe qui nous pénètre de la pensée extérieure, du langage qui fait de l'homme l'être sociable par excellence, qu'est-ce que le toucher ? N'est-ce pas un sens tout matériel ? Et cependant la force de l'étincelle intime qui est en nous est telle que ce sens tout animal peut s'éveiller, sentir, exprimer, et qu'il en peut jaillir toutes les formes de la pensée !

Je ne connais pas de preuve plus précise de la puissance de l'âme pensante.

En s'échappant de prison, elle a apporté la démonstration de son existence.

Mais que dire de l'œuvre de libération ? Peut-on mesurer ce qu'il a fallu de dévouement, de temps et de soins, d'efforts de toutes les heures pour faire pénétrer par bribes ces leçons où tout devait être improvisé, où chaque procédé était une création de l'imagination ?

Je ne peux parvenir à détacher ma pensée de ce tête-à-tête de deux âmes, l'une emprisonnée dans une armure opaque et sourde, et cependant douée de vie, ayant la conscience de son impuissance, se débattant dans des crises de rage, et l'autre en plein épanouissement d'intelligence et d'amour, frappant doucement à cette porte fermée, essayant de l'entrouvrir, ne

se décourageant jamais, employant des semaines et des mois à guetter les moindres signes de vie, se servant de chaque progrès pour en obtenir d'autres et parvenant enfin à délivrer cette pensée qui, sans elle, serait demeurée à jamais prisonnière !

A la vue de cette éclosion d'une âme, n'éprouve-t-on pas une douleur en pensant à toutes celles que des infirmités de même ordre maintiennent pour toujours emmurées ? Vous avez eu raison d'en vouloir dresser le lamentable catalogue : il marque la voie à suivre pour tous ceux qui veulent élever leurs devoirs à la mesure des souffrances humaines.

Quelle reconnaissance et quelle admiration ne devons-nous pas éprouver pour ces libératrices d'âmes !

Vous décrivez, Monsieur, la scène la plus extraordinaire, lorsque vous parlez du sermon auquel vous avez assisté dans la chapelle de Larnay.

"*De la table de communion, le prêtre parlait aux aveugles. Une religieuse, montée sur une estrade et tournant le dos à l'orateur, mimait le discours pour les yeux des sourdes-muettes. Une autre Sœur articulait avec les lèvres pour les sourdes parlantes. Dans le bas de la chapelle, en deux endroits, des gestes étaient appliqués sur des mains : c'étaient les voisines de Marthe Obrecht et de Marie Heurtin, qui leur repassaient le sermon sur l'épiderme*."

Quoi de plus émouvant que de voir la parole humaine parvenir, en prenant toutes les formes, jusqu'à ces 250 âmes ! Et si la société idéale est celle où chaque individu est lié par le plus parfait amour, que penser de cette chapelle où chacune des infirmes, en sentant venir jusqu'à elle les paroles de foi et d'espérance, éprouve une filiale tendresse pour les religieuses qui lui ont rendu la faculté de comprendre !

Il y a des œuvres incomparables que le respect de la postérité a protégées contre les orages révolutionnaires. Les noms de saint Vincent de Paul, de l'abbé de l'Epée ont traversé les siècles. Les religieuses de Larnay, qui ne demandent qu'à être oubliées dans le couvent où, étrangères aux passions et aux tempêtes, elles affranchissent et rachètent les âmes, seront sauvées par les prières de leurs sourdes-muettes-aveugles et, il faut l'espérer, par la reconnaissance de ceux qui sauront, malgré elles, faire connaître leur action et empêcher qu'en notre temps, ce qu'admire le monde civilisé tout entier, trouve en France, pour seule récompense, l'ingratitude et l'exil.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments de haute estime.

Georges Picot.

AVANT-PROPOS

Nous avions souvent ouï dire que le Français, engoué des grandeurs étrangères, faisait peu de cas des siennes propres, et qu'il ne se mettait à estimer celles-ci qu'après que l'étranger lui-même leur avait donné une sorte de consécration. Jamais nous n'avons mieux vérifié cette réputation nationale qu'à l'occasion de Marie Heurtin.

Voilà, très probablement, l'un des cas les plus extraordinaires d'éducation qui soient au monde, puisqu'il s'agit d'une aveugle-sourde-muette, et sans doute de l'un des quatre seuls êtres sourds-muets-aveugles de naissance que l'on connaisse actuellement dans l'univers (1).

Or, après que l'Académie française, par l'éloquent organe de M. Brunetière, eut publiquement récompensé, le 23 novembre 1899, l'institutrice de l'infirme, la Sœur Sainte-Marguerite, de l'Ordre de la Sagesse ; après que M. P. Félix Thomas eut fait connaître le cas à l'Académie des Sciences morales et politiques (2), après que nous-même, nous eûmes publié l'Ame en prison dans la Quinzaine du 1er décembre 1900, l'on devait logiquement s'attendre à ce que l'œuvre rencontrât une active et universelle sympathie, et que, soit curiosité intellectuelle, philosophique ou mondaine, soit intérêt pour la philanthropie ou la charité chrétienne, hommes, femmes, touristes, penseurs, savants, philosophes, surtout les philosophes, prissent le chemin de Poitiers quand ils étaient à Paris ou ailleurs, franchissent les trois kilomètres qui mènent à Larnay, quand ils se trouvaient à Poitiers.

O admirable effet de l'indifférence humaine, de l'indifférence française devant les vraiment grandes choses de France ! L'on nomme à Poitiers la douzaine de gens qui ont daigné faire les trois kilomètres. L'on compte à Larnay (qui certes ne demande qu'à rester dans son recueillement) les pèlerins de la science qui y sont arrivés de loin : deux ou trois prêtres, parmi lesquels un professeur de l'Université d'Amsterdam, venu de son pays dans le nôtre pour visiter... Larnay et l'Institut Pasteur. Ah ! si Diderot avait été encore de ce monde ! Comme l'auteur curieux des Lettres sur les Aveugles et sur les Sourds et Muets fût accouru en poste... même de Langres ou de Saint-Pétersbourg, pour observer en personne Marie Heurtin !

Du moins pouvait-on croire que nombre de penseurs en notre pays, trop indolents pour aller se rendre compte sur les lieux, tenaient le cas, à domicile, sous leurs instruments d'analyse, et que nous allions assister à un vrai concours d'études psychologiques, pédagogiques, physiologiques, métaphysiques, pour dégager d'un pareil ensemble de faits tous les enseignements qu'il comporte. C'est à ceux-là, nous l'avouons, que nous avions surtout pensé être utiles en nous faisant le rapporteur sec et impartial des faits. Nouvelle illusion ! Quelques journalistes, touchés aux entrailles, ont résumé notre rapport. Quant aux philosophes, du moins aux philosophes français, ils ont fait preuve d'une... sobriété ou d'une timidité étranges : nous sommes encore à les attendre.

En revanche, trois philosophes d'outre-Rhin, appartenant à la Bavière ou au Wurtemberg, à peine ont-ils connu les faits par l'Ame en prison, se sont empressés de composer sur ce sujet de diligentes études. Le philosophe hollandais a relaté, en vingt pages de revue, les principaux traits de son enquête personnelle, en attendant qu'il en livre les derniers résultats, après les avoir mûris par l'étude et par la méditation.
Une revue importante de Londres complétait, de son côté, ce que nous avions dit, par de nouveaux détails qu'elle nous faisait demander : si bien que le dossier de la Française Marie Heurtin, élevée par une religieuse française, est surtout gros d'études étrangères émanant de

l'Europe protestante, ou, pour parler plus exactement, des coins catholiques des nations protestantes.

Dans les conjonctures que nous traversons en France, il nous a paru qu'il y avait un intérêt presque tragique à donner fidèlement l'écho de l'unanime admiration de l'étranger pour cette sublime œuvre nationale. C'est pourquoi, après avoir reproduit notre rapport de 1900, mis au point des récents progrès opérés par la jeune fille, nous le faisons suivre, sous le titre de Marie Heurtin en Europe, de la traduction des principaux articles allemands, anglais, hollandais, qui ont été écrits sur cette éducation merveilleuse : de chaque article nous ne traduisons, bien entendu, que ce qui ne répète pas notre rapport, et nous nous appliquons à donner une traduction fidèle et même littérale, qui garde, autant que possible, toutes les saveurs originales, le haut goût de la philosophie germanique, solide et massive, — la tendresse intelligente de la rédactrice d'outre-Manche, — la naïve poésie éclose aux polders des Pays-Bas.

Nous terminons par un Catalogue méthodique des principaux sourds-muets-aveugles, connus jusqu'à présent, c'est-à-dire étudiés depuis un siècle.

En somme, que l'on y prête attention ou non, la vieille capitale du Poitou se trouve être, en ce moment, l'une des plus intéressantes villes de France et même — nous le disons en pesant nos paroles — du monde, par la beauté physique du passé et par la grandeur morale du présent, grâce à sa Minerve et à Marie Heurtin.
L'on sait que, au mois de janvier 1902, fut découverte, dans un jardin de la ville, une statue en marbre blanc de Pallas-Athéna, qui est l'un des plus beaux morceaux anciens exhumés du sol français : l'antique Sagesse règne à présent, au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville de Poitiers, dans la grande salle du Musée de peinture, — baignée de la lumière d'en haut comme sans doute dans le temple voisin où elle avait son culte ; elle intrigue le visiteur par sa mystérieuse pose hiératique, elle le charme par l'harmonie de ses proportions, par tous les détails, ciselés avec une amoureuse finesse, de sa tunique, de son péplos et de son égide, délicatement gonflés par son corps de vierge. Le passé, quoiqu'il y paraisse, intéresse toujours plus que le présent, peut-être parce que la rêverie sur ce qui fut, favorise plus notre paresse native que ne fait la réflexion sur ce qui est.
Aussi, sans faire courir les foules, la vierge en marbre, jaillie tout armée du sol poitevin, attire, hélas! plus de pèlerins, lointains ou proches, que la vierge vivante, qui est sortie pleine d'intelligence, de générosité et de joie du cerveau et du cœur d'une Fille de la Sagesse, sa maîtresse admirable (3).

(1) Les trois autres sont, l'un à Paderborn et les deux derniers en Amérique
(2) Et ensuite aux lecteurs de la Revue de Paris par l'article du 1er janvier 1901.
(1) La popularité commençante de Marie Heurtin ne s'est guère marquée, mais d'une manière fort touchante, que par les lettres et les cadeaux directement envoyés à l'enfant par des dames généreuses : l'une d'elles lui écrit pour lui demander trois choses qu'elle désire, et pouvoir choisir entre elles; Marie propose 1° une planche à écrire en Braille, 2° une réglette Ballu, 3° une carte pointée, et elle reçoit les trois objets. — Une autre lui constitue un modeste pécule en intéressant à la pauvre infirme ses amies ou les personnes qu'elle fréquente, et la couturière de la bienfaitrice se met à placer elle-même des épingles sur lesquelles elle perçoit, au profit de l'enfant, une légère commission. Voilà les vrais actes, méritoires, utiles et discrets : n'est-ce point un devoir à qui écrit de les faire connaître, alors que la presse en divulgue chaque jour tant de honteux ?

UNE AME EN PRISON

Dans la matinée du 1er mars 1895, trois voyageurs, qui s'étaient égarés la veille en traversant le polygone d'artillerie de Poitiers, aboutissaient enfin au bel établissement de Larnay, tenu par les Sœurs de la Sagesse (1) : c'étaient un tonnelier de Vertou (Loire-Inférieure) et sa tante, qui poussaient devant eux une enfant de dix ans, dont la physionomie bestiale semblait dénoter une nature de sauvage ; très agitée, elle ne parlait pas et n'entendait pas : elle était sourde-muette de naissance. De ses yeux brun clair aux reflets verts, elle regardait de tous côtés, mais elle ne voyait pas : elle était aveugle de naissance. On eût dit que la nature s'était acharnée dès la première heure sur cette infortunée, pour condamner toutes les portes par lesquelles chaque âme humaine peut communiquer avec l'extérieur; elle ne lui en avait laissé qu'une seule, celle du toucher, par où la malheureuse enfant, connaissant confusément qu'il existait autre chose qu'elle-même, s'exaspérait de ne pouvoir l'atteindre.

"*Ne pas voir et ne pas entendre ! Vous représentez-vous bien* — disait éloquemment, à propos d'elle, M. Brunetière dans la séance publique de l'Académie française du 23 novembre 1899 — *ce qu'il y a littéralement de ténèbres accumulées dans ces deux mots ? Vous représentez-vous, dans cette nuit, la captivité de l'intelligence ? Vous représentez-vous cette horreur de sentir, par l'intermédiaire du toucher, qu'il existe un monde et de chercher, aux murs de sa prison de chair, une issue sur ce monde, et de ne pas la trouver ?...*"

Le pauvre tonnelier s'était enquis d'un asile où placer sa fille ; mais les institutions de sourdes-muettes la lui refusaient parce qu'elle était aveugle, et les institutions d'aveugles l'écartaient parce qu'elle était sourde- muette. Cruelle et douloureuse alternative, dont il ne pouvait pas sortir !

Cependant deux maisons se laissèrent successivement apitoyer et consentirent à prendre l'enfant à l'essai ; dans l'une d'elles son parrain la conduisit, et, ne voulant point le laisser partir, elle tint, durant une heure et demie, ses bras noués autour du cou du pauvre homme, tant était forte son horreur pour quitter l'humble milieu de ses habitudes de famille ; la seconde maison, hélas ! à son tour, la rendit au père, en lui assurant que sa fille, avec son regard ouvert, clairet vif, voyait parfaitement, mais qu'elle était idiote. L'on conseilla donc à la famille de la mettre au "Grand-Saint-Jacques", autrement dit, à l'hospice d'aliénés de Nantes, et c'était, avec cette ardente nature qui allait s'affolant de plus en plus, à brève échéance, la camisole de force et le cabanon (2).

Par bonheur, le tonnelier entendit parler de l'établissement de Larnay, où une enfant, devenue aveugle, sourde et muette à l'âge de trois ans et demi, par suite des émotions de la guerre de 1870, avait été instruite par la Sœur Sainte-Médulle.

Sœur Sainte-Médulle était morte l'année précédente, mais elle avait formé une élève, Sœur Sainte-Marguerite, qui était prête à essayer sur Marie Heurtin la méthode qu'elle avait vu si bien appliquer à Marthe Obrecht ; il est vrai que le nouveau cas était bien plus grave que l'ancien, car Marie, elle, n'avait même pas vu et entendu pendant quelques années, ayant apporté en naissant sa triple infirmité. Néanmoins, la vaillante Supérieure de la maison accepta cette nouvelle pensionnaire, et la Sœur Sainte-Marguerite se mit immédiatement à l'œuvre, toutes deux plus heureuses que l'abbé de l'Epée lui-même, qui avait en vain appelé de tous ses vœux la joie de se consacrera un pareil assemblage des misères humaines. Il écrivait en effet, à la fin de sa quatrième lettre, en 1774 :

"*J'offre de tout mon cœur à ma patrie et aux nations voisines de me charger de l'instruction d'un enfant (s'il s'en trouve) qui, étant sourd-muet, serait devenu aveugle à l'age de deux ou trois ans.*" Il n'ose même point parler d'une cécité de naissance. "*... Plaise à la miséricorde divine, ajoute-t-il, qu'il n'y ait jamais personne sur la terre qui soit éprouvé d'une manière*

aussi terrible ! Mais s'il en est une seule (sic), *je souhaite qu'on me l'amène et de pouvoir contribuer par mes soins au grand ouvrage de son salut.*"

L'offre du grand homme de bien demeura sans résultat, car c'est inutilement que l'on fit sur sa demande toutes les recherches possibles dans le royaume pour découvrir l'infirmité rêvée. Nous ne devons point nous en étonner : à cette époque, les sourds-muets étaient relégués par leurs familles dans un coin obscur de la maison. A plus forte raison devait-il en être de même pour ceux d'entre eux, .bien moins nombreux, qui étaient en surplus atteints de cécité.

Notes

1. Elles dirigent les institutions de sourdes-muettes et d'aveugles dans 7 départements : à savoir à Larnay, à la Chartreuse d'Auray, à Orléans, Lille, Laon, Besançon et Toulouse.

2. Une des causes qui faisaient croire à sa folie, c'est qu'elle avait l'air souvent de se parler à elle-même et qu'elle éclatait de rire par moments, comme on put le constater dans les premiers temps de son séjour à Larnay. Elle devait déjà penser de quelque manière et même avoir conscience d'elle, dès avant d'avoir été éduquée : car, ayant été conduite, il y a peu de temps, à Vertou, on lui signifia que là même, autrefois, elle était de telle et telle manière, et elle affirma qu'elle s'en souvenait parfaitement. Elle se rappelle, entre autres, deux faits, que l'on trouvera plus loin, p. 74, rapportés par le P. de Groot.

I

Ce n'était pas une fillette de dix ans qui était entrée à Notre-Dame de Larnay, mais un monstre furieux. Dès que l'enfant se sentit abandonnée par son père et sa grand'tante, elle entra dans une rage qui ne cessa guère pendant deux mois : c'était une agitation effrayante, torsions et roulements sur le sol, coups de poing appliqués sur la terre, la seule chose qu'elle pût facilement toucher ; le tout accompagné d'affreux aboiements et de cris de désespoir que l'on percevait des environs mêmes de la maison. Impossible de la quitter une seconde. Pour la calmer, les Soeurs essayèrent plusieurs fois de lui faire faire de courtes promenades avec ses compagnes : mais ses accès de fureur la reprenaient au milieu, elle criait, se jetait dans un fossé de la route et se débattait avec une invraisemblable énergie nerveuse lorsqu'on essayait de la faire rentrer. Il fallut plusieurs fois l'emporter par les épaules et par les jambes, en dépit de ses rugissement, et les Sœurs rentraient, confuses devant l'émoi des ouvriers et des paysans, qui avaient l'air de croire qu'elles attentaient à la vie d'une enfant ; la malheureuse, en réalité, subissait, de par ses infirmités accumulées, la torture de l'âme, plus douloureuse encore, probablement, quel le supplice du corps.

Chaque fois que ses mains pouvaient attraper une personne de son entourage, elle tâtait aussitôt la tête, et si, au lieu du béguin des autres sourdes-muettes, elle rencontrait la coiffe rigide d'une religieuse, elle entrait dans une nouvelle colère.

Pourtant la Sœur Sainte-Marguerite avait commencé l'instruction de sa terrible élève. Remarquant que Marie avait une particulière affection pour un petit couteau de poche apporté de chez elle, elle le lui prit. Marie se fâcha. Elle le lui rendit un instant et lui mit les mains l'une sur l'autre, l'une coupant l'autre, ce qui est le signe abrégé pour désigner un couteau chez les sourds-muets, puis elle lui reprit l'objet : l'enfant fut irritée, mais dès qu'elle eut l'idée de refaire elle-même le signe qui lui avait été appris, on lui rendit le couteau définitivement. Le premier pas était fait : l'enfant avait compris qu'il y avait un rapport entre le signe et l'objet.

Son institutrice poursuivit dans cette voie. Elle avait su de la tante de Marie que celle-ci aimait spécialement le pain et les œufs, aussi lui servait-on souvent un œuf au réfectoire.
Un jour, après qu'elle a palpé avidement son œuf, la Sœur le lui reprend, en lui faisant sur les mains le signe qui désigne l'œuf. L'enfant se fâche, et, comme ce jour-là elle ne répète point le nouveau signe, on ne lui rend pas l'œuf et on lui sert de la viande à la place. Mais elle n'était pas contente et tâtait jalousement dans les assiettes voisines pour savoir si l'on avait donné des œufs à ses compagnes. Le lendemain on lui remet un œuf dans son assiette, elle s'en empare, on le lui reprend en lui répétant le signe, et comme elle le reproduit à son tour, on lui restitue enfin l'œuf tant convoité. — Ainsi en fut-il du pain, des autres aliments et même du couvert. Au bout de peu de temps, l'on en vint à ne rien préparer pour elle sur la table du réfectoire, et elle prit alors l'habitude, en arrivant, de demander par les signes enseignés tout ce qui lui était nécessaire.

Puis, ce fut le tour d'une minuscule batterie de cuisine, qu'elle aimait à palper pendant des heures entières.

On l'avait donc initiée à un premier dictionnaire, si l'on peut dire ; dictionnaire essentiellement synthétique, où un seul signe désigne un seul objet. Mais il était impossible de continuer longtemps cette méthode et de charger sa mémoire d'un nombre suffisant de signes pour que chacun désignât sans confusion un objet : pouvait-on même inventer assez de signes simples pour cela ? Il fallait entrer dans la voie de l'analyse. C'est ce que fit la Sœur Sainte-

Marguerite, en apprenant à son élève l'alphabet dactylologique, que l'on enseignait aux sourds-muets avant la découverte de la méthode vocale, dite milanaise, et dont beaucoup encore se servent entre eux. Seulement, tandis que les sourds-muets ordinaires voient les signes, il fallait, bien entendu, les poser, pour ainsi dire, sur la main de l'enfant afin de les lui faire sentir.
Procédant, comme toujours, du connu à l'inconnu, la Sœur montra à son élève l'équivalence qui existait entre tel signe résumé qu'elle lui avait appris tout d'abord et le groupe de signes correspondant qui en est comme la monnaie. Ainsi l'enfant sut bientôt désigner, à son gré, le couteau, ou par le signe abrégé de sa première instruction ou par les quatre signes de la seconde. La petite sourde-muette avait maintenant à sa disposition une nouvelle langue, dans laquelle on pouvait lui signifier les choses en nombre illimité. Elle parlait en quelque sorte. Il fallait à présent lui fournir la vue, c'est-à-dire lui permettre de lire.

C'est ce que fit la Sœur Sainte-Marguerite en lui apprenant alors l'alphabet Braille, c'est-à-dire les lettres piquées sur le papier pour les aveugles. On lui montra une nouvelle équivalence, celle qui existe entre les groupement de piqûres et les lettres par signes, qui lui avaient été enseignées en dernier lieu, et ce nouveau progrès fut réalisé tout naturellement.

Ainsi la première éducation de la malheureuse enfant avait compris trois étapes distinctes :
1° pour faire descendre des lueurs de jour dans son âme enténébrée, on l'avait dressée à désigner chaque objet par un signe au moyen du langage mimique ;
2 on l'avait traitée en sourde-muette en lui apprenant l'alphabet appliqué sur son épiderme ou dactylologie ;
3° on l'avait traitée en aveugle en lui apprenant l'alphabet Braille, qui lui permettait la lecture.
Et telles étaient la persévérance infatigable et l'affectueuse patience de la maîtresse, telle était aussi la vivacité naturelle de l'intelligence de l'élève qui se développait rapidement avec tous ces progrès, que cet effrayant labeur cérébral, dont nous ne pouvons qu'à peine soupçonner l'intensité, s'accomplit assez vite, dans l'espace d'un an environ.

II

La pauvre enfant avait sans doute beaucoup appris dans ce temps, mais elle ne savait encore que reconnaître et désigner des objets concrets et des actions matérielles, et les Sœurs avaient hâte de s'adresser directement à son âme, à son cœur. Il fallut commencer par lui donner des notions sur la qualité des choses, et, comme me le disait si simplement la Sœur Sainte-Marguerite, "lui apprendre les adjectifs".

D'abord sa maîtresse lui fit tâter avec soin deux de ses compagnes, l'une grande et l'autre petite, et lui inculqua ainsi la notion de grandeur. Elle poursuivit dans cet ordre d'idées, sans se douter des orages terribles qu'elle allait déchaîner. Elle voulut donner à son élève l'idée de richesse et de pauvreté, et, un jour que des chemineaux passaient par le couvent, comme il leur arrive fréquemment, elle lui fit tâter l'un d'eux, avec ses vêtements déchirés et son sac sur le dos, lui opposant une personne bien habillée, parée de bijoux et qui possédait quelques pièces de monnaie dans sa poche. Alors l'enfant se redressa, déclara qu'elle ne voulait pas être pauvre et que son père "avait des sous", et elle exhala son dégoût pour les mendiants et les pauvres. Elle était si montée, ce jour-là, que la Sœur la laissa se calmer, mais elle revint à la charge, le lendemain, et elle demanda à l'enfant si elle l'aimait : Marie, qui s'attachait à la Sœur avec une véritable passion, lui exprima par son attitude et ses gestes toute son affection (l'idée de tendresse est une des premières que les êtres humains expriment, si dépourvus semblent-ils de moyens d'expression). La Sœur lui montra alors qu'elle-même était pauvre, qu'elle n'avait pas d'argent, et lui inspira des sentiments plus justes à l'égard de la pauvreté.

L'acquisition de l'idée de vieillesse fut plus terrible encore.
Une vieille sourde-muette de quatre-vingt-deux ans, nommée Honorine, se prêta à l'expérience ; Marie lui palpa le visage, connut ses rides et son corps courbé, et les compara à son propre visage et à son propre corps, et à ceux de Sœur Sainte- Marguerite. Celle-ci lui annonça qu'elle, Marie, serait un jour comme la vieille sourde-muette, qu'elle aurait des rides, et qu'après avoir grandi, elle finirait par se courber et par avoir besoin d'un bâton pour marcher. La révolte fut formidable. L'enfant déclara que ce ne serait point, qu'elle ne voulait pas que cela fût, qu'elle entendait toujours rester jeune : la jeunesse, à la bonne heure ! la vieillesse, fi donc ! et puis, quand la vieillesse viendrait, elle se raidirait pour ne pas se laisser courber par elle (1). — Le lendemain, la Sœur Sainte-Marguerite la reprit avec douceur, lui expliqua qu'elle-même aurait des rides et tous les inconvénients de la vieillesse, et que néanmoins elle était contente et heureuse, tandis que Marie se fâchait ; elle la persuada si bien que les autres Sœurs demandaient plus tard à l'enfant si elle était triste de penser à sa vieillesse :
"*Non,* répondait-elle, — comme souvent dans des cas analogues, — *Marguerite veut.*" Ainsi par son autorité personnelle, appuyée sur la profonde affection qu'elle lui inspirait, la Sœur Marguerite inculquait à son élève quelques-unes des plus délicates parmi les notions morales (2).

C'est dans ce travail que la Sœur, cherchant à suggérer à Marie l'idée de l'avenir, fut une fois devancée par elle : comme elle s'efforçait de la lui expliquer, l'enfant se leva brusquement et, les bras tendus en avant, marcha rapidement devant elle, trouvant en soi-même l'éternelle comparaison, qui a été illustrée par Bossuet, par tant de poètes et d'orateurs, celle de la vie avec une route.

S'étant promis d'enseigner à son élève les grands traits de la vie humaine, Sœur Sainte-Marguerite ne craignit pas de lui révéler la mort. Pour cela elle profita de la fin d'une

religieuse sourde-muette, qui venait d'être soudain emportée par une congestion : Marie s'était beaucoup attachée à elle, et la Sœur Joseph, c'était son nom, avait même commencé à lui tricoter une paire de bas. Sœur Sainte-Marguerite parla doucement de la morte à l'enfant, lui disant qu'elle était couchée, qu'elle ne se lèverait plus, qu'elle ne ferait plus la cuisine, qu'elle ne tricoterait plus. "Et mes bas, quand les finira-t-elle ?" fit aussitôt la pauvre enfant. On lui proposa d'aller auprès de la morte : elle y vola à travers les corridors, et elle fut très péniblement saisie par l'impression de froid du cadavre : elle le comparait à de la glace. En apprenant qu'elle mourrait, elle aussi, et qu'elle serait un jour comme la Sœur Joseph, elle se révolta encore une fois; encore une fois, il fallut toute l'autorité insinuante de la Sœur Sainte-Marguerite pour la calmer, en lui montrant qu'elle-même, la Sœur, mourrait à son tour et qu'elle était douce devant cette idée.
L'enfant se résigna encore, parce qu'il le fallait : "*C'est Marguerite qui l'a dit.*" Elle put bien se persuader, d'ailleurs, que le cas n'était point spécial à la Sœur Joseph, car un nouveau décès s'étant produit dans la communauté, l'on prit soin de lui faire aussi tâter le corps refroidi.

Mais la sainte religieuse ne voulait point laisser à son élève une idée aussi matérielle et incomplète de la mort : elle avait hâte de lui faire comprendre l'existence de l'âme. Un jour, l'enfant venait de recevoir une lettre de son père, elle en était tout heureuse et elle baisa la lettre à plusieurs reprises. La Sœur s'approche aussitôt et lui tient à peu près ce langage, s'assurant à chaque pas qu'elle est bien suivie :
"*Tu l'aimes bien, ton papa ? Tu les aimes bien, ta tante et ta petite sœur ? Mais avec quoi les aimes-tu ? est-ce avec tes pieds ? Non. Avec tes mains ? Non. C'est quelque chose en toi, dans ta poitrine, qui les aime. Eh bien ! ce quelque chose qui aime est dans le corps, mais ce n'est pas le corps, on l'appelle l'âme, et, au moment de la mort, le corps et l'âme se séparent. Ainsi, quand Sœur Joseph est morte, tu as tâté son corps qui était glacé, mais son âme qui t'aimait est partie ailleurs; son âme vit toujours et continue à t'aimer...*"
Ainsi naquit dans l'esprit de l'enfant la notion si difficile des êtres immatériels.

Restait à s'élever de là jusqu'au couronnement de toute éducation, jusqu'à l'existence de Dieu.
C'est le soleil qui y servit.
La Sœur Sainte-Marguerite avait soin de mener son élève, si curieuse d'apprendre, chez le boulanger de l'établissement, et de lui montrer les pains qu'il pétrissait, chez le menuisier, et de lui faire tâter les meubles qu'il façonnait, chez les maçons, et de lui faire sentir les murs qu'ils construisaient, etc. : elle ancrait ainsi profondément dans l'esprit de l'enfant l'idée de fabrication.

Or Marie, dans ses promenades, était particulièrement heureuse toutes les fois qu'elle se sentait caressée par les chauds effluves du soleil. Elle aimait le soleil et elle aurait voulu le prendre, vers lui elle tendait les mains et elle essayait de grimper aux arbres pour se rapprocher de l'astre et l'atteindre. Un jour, qu'elle était ainsi tout occupée du soleil, pleine d'admiration et de reconnaissance pour lui, la Sœur lui demanda :
"*Marie, qu'est-ce qui a fait le soleil ? Est-ce le menuisier ?*
— *Non, c'est le boulanger !*" reprit-elle naïvement, rapprochant la chaleur solaire de celle du four.
— "*Non, le boulanger ne peut pas faire le soleil ; Celui qui l'a fait est plus grand, plus fort, plus savant que tout le monde. Dans une classe, la Sœur est au-dessus de toutes les petites filles, la Supérieure est au-dessus de toutes les Sœurs, M. l'Aumônier est au-dessus de la Supérieure, Mgr l'Evêque de Poitiers, qui est venu l'autre jour à Larnay, est au-dessus de M. l'Aumônier, et il a au-dessus de lui le Pape, dont je t'ai parlé, et qui habite très loin. Au-dessus même du Pape, est Celui qui a fait le soleil, et il n'a pas de corps, il est comme une*

âme, il te connaît, il te voit, il t'aime, et il connaît, et il voit et il aime tous les hommes, et son nom est Dieu."
C'est ainsi, par la vue de la hiérarchie des êtres connus de l'enfant, que la Sœur Sainte-Marguerite la conduisit jusqu'au degré suprême de l'échelle immense, jusqu'à Dieu.

Puis elle raconta à Marie la Création, l'émerveilla par la description des étoiles et de la lune, que l'enfant ne devait jamais voir, ni même, hélas I toucher, et elle l'instruisit peu à peu de l'histoire sainte, qui l'intéressa vivement, comme cela arrive à tous les enfants. Le récit de la Passion l'émut avec force, et, se méprenant sur l'éloignement des temps, elle demanda aussitôt si son père était parmi les méchants qui avaient tué Jésus-Christ.

Les dogmes suivirent, ainsi que la morale. On insista tout spécialement sur la distinction du bien et du mal ; la Sœur Sainte-Marguerite la fit comprendre à l'enfant grâce à la tendresse qu'elle lui avait inspirée, par exemple, un jour que celle-là avait commis un grand méfait public ! C'était un "jour de cols propres" : avant d'entrer à la chapelle, Marie Heurtin, qui est naturellement coquette (ô coquetterie féminine, jusqu'où te vas-tu loger ?), palpa son propre col puis celui de sa voisine, nommée Céline ; elle trouva le sien moins bien empesé que l'autre, et, ô horreur ! elle chiffonna le col de Céline ! A la sortie de la chapelle, Sœur Sainte-Marguerite fait comparaître la coupable, lui fait avouer son... crime, lui signifie qu'elle la repousse d'elle, au lieu de l'attirer et de la caresser comme de coutume, et, à titre de punition, lui inflige la privation de tout col, pour toute la journée.
Depuis ce jour, ce fut bien fini, pour l'enfant, d'une semblable jalousie.

Notes

1. Après avoir rapporté le même fait, le P. de Groot, que nous mentionnons plus loin (Marie Heurtin en Hollande), ajoute ces mots : "*La Sœur Sainte-Marguerite, en me racontant encore une fois avec détails ces choses surprenantes, me dit : "II vous aurait fallu voir l'énergie avec laquelle l'enfant se leva, comme elle se tint droite, bien décidée à ne pas se courber devant la vieillesse.*" — Voix de la nature ! Heureusement nous ne sommes pas nés pour disparaître et descendre dans la tombe" (p. 320-21).
2. La connaissance ultérieure, acquise par l'enfant, que des personnes d'autorité, comme la Supérieure du couvent ou l'Aumônier, pensaient et sentaient de même, fortifia cette disposition déjà calme. P. de Groot, p. 327.

III

Telle est dans ses grandes lignes, pour ne pas tout dire, la marche suivie par la Sœur. On voit d'abord que sa méthode comprend deux choses, certains principes généraux qui la dirigent et plus d'une invention ingénieuse qui lui est suggérée par les événements de chaque jour : elle a eu soin, d'ailleurs, de mentionner par écrit les uns et les autres dans les archives de sa communauté, afin que cette belle œuvre lui survive. Mais il est clair aussi que la méthode s'inspire avant tout du cœur, qui reste là, comme partout, le grand éducateur. Ajoutons que Sœur Sainte-Marguerite s'aide dans sa tâche d'une Sœur sourde-muette, qui sert à l'enfant de monitrice et lui répète les leçons de la maîtresse principale (1).

Et maintenant Marie Heurtin est une jeune fille de dix-neuf ans, aux traits fins, au teint rose, aux yeux vifs et clairs, aux gestes nerveux ; mais ce qui frappe le plus chez elle, c'est assurément la fine gaieté qui est l'expression ordinaire de sa physionomie.

Il faut voir, quand on lui permet d'examiner une famille amie, venue visiter la maison de Larnay, avec quelle amusante rapidité elle a fait l'exploration de chaque personne et scruté toutes les têtes, déterminant à six mois près l'âge de chacun des enfants, nous en avons fait nous-même la curieuse expérience ; son activité ne se ralentit que si elle rencontre d'aventure, sur le chef de quelque fillette, des rubans ou des cheveux épars : alors ses doigts caressent longuement, c'est sa volupté.

Marie poursuit régulièrement ses études, car cette riche nature est avide de connaissances : outre le catéchisme et l'histoire sainte, la Sœur Sainte-Marguerite lui apprend l'histoire ecclésiastique, sur laquelle je l'ai interrogée, il y a quelques jours, et j'ai obtenu des réponses nettes et détaillées sur l'histoire de saint Pierre et de saint Paul, comme peu de jeunes chrétiennes et de jeunes chrétiens seraient capables d'en fournir (2). Elle connaît les grands faits de l'histoire de France, tels que l'épopée de Jeanne d'Arc, qui la touche profondément. Elle prend un réel plaisir aux Leçons de choses usuelles, qui lui sont expliquées d'après le livre de M. C. Dupuis, et sait faire des additions, des soustractions, des multiplications, ainsi que résoudre de petits problèmes très simples. La géographie est un des éléments les plus considérables de son programme actuel : il faut voir avec quelle intelligence elle palpe les cartes piquées à la méthode Braille par le frère Emeric (3), avec quelle logique elle va de point de repère en point de repère jusqu'au pays ou à la ville qui lui sont demandés : elle s'y reconnaît fort convenablement sur les trois cartes qui lui ont été successivement enseignées, la carte du monde, la carte d'Europe et la carte de France portant les départements avec les préfectures, et elle a répondu à mes diverses questions avec une précision que lui envierait certes plus d'un candidat au baccalauréat.
Ce qui est curieux, c'est qu'elle se rend manifestement un compte très exact des distances : après qu'elle m'eut indiqué Poitiers, je me fis montrer par elle la Marne, en lui disant que c'était mon département d'origine, et aussitôt elle observa spontanément que j'avais fait un grand voyage pour venir de mon pays.

J'ai entendu également Marie Heurtin parler, c'est-à-dire prononcer des mots qu'elle pensait elle-même ou bien qu'elle lisait avec ses doigts sur les lèvres de sa dévouée maîtresse : rien ne donne une idée sensible de la matérialité de la parole humaine comme de voir quelqu'un la prendre ainsi avec les mains sur la bouche des autres, pour la reproduire ainsi à la voix. Mais on n'a pas poussé très loin ce travail, que l'on a malheureusement cru incapable de devenir pour elle bien pratique. Aussi la parole demeure-t-elle pour Marie "son art d'agrément".

Elle écrit bien sur le tableau noir en écriture anglaise et commet rarement une faute d'orthographe. A ses amis elle envoie des lettres en points Braille, ou bien en se servant de l'écriture typographique en points, qui fut inventée, il y a peu d'années, par un Angevin, M. Ballu, pour pouvoir correspondre avec son frère aveugle, et qui est lisible pour tout le monde.

Je transcris ici la dernière lettre que j'ai reçue d'elle, le 29 décembre 1902 : elle l'a écrite d'elle-même, en Braille, sans aucune correction de sa maîtresse ; ce document dans sa sincérité naïve ne manquera pas d'intéresser l'observateur.

"*Monsieur et Madame,*
Je suis remplie de joie de voir arriver la nouvelle année pour vous offrir les souhaits que j'aime à former pour votre bonheur. Je vous remercie de l'intérêt affectueux que vous me portez toujours. Oui, vous êtes si bons et si compatissants pour moi pauvre sourde-muette et aveugle. J'ai beaucoup prié l'enfant Jésus pour vous surtout pendant la belle nuit de Noël de bénir Monsieur qui travaille à écrire les bons journaux et de bénir Madame qui soigne très bien la grande famille, de vous accorder beaucoup de grâces, une forte santé et de vous conserver bien longtemps à la tendresse de vos chers enfants... Je souhaite que vos aînés... deviennent savants comme vous. Je désire que les plus jeunes soient toujours innocents, simples et dociles : je les aime beaucoup parce qu'ils sont bien gentils et simples... J'envoie mes gros baisers pour le nouvel an à ma petite filleule. J'éprouve toujours de joie (sic) *quand vous êtes venus à Larnay. Je suis bien contente de connaître deux pays, la Pologne et l'Irlande, que vous m'avez dit qu'ils souffrent beaucoup par les persécutions, j'ai pitié d'eux et je pense que dans la France beaucoup de religieux et de bons chrétiens souffrent aussi. Je suis aussi contente de connaître votre pays natal, Reims, dans le département de la Marne. Maintenant je n'oublierai plus la place de ce département sur la carte. Vous m'avez peu questionnée. Pourquoi* (4) *?*
Mon amie Marthe Obrecht se joint à moi pour vous offrir ses vœux très ardents.
Daignez agréer, Monsieur et Madame, mes vœux très respectueux et très reconnaissants.
Votre humble protégée.
Marie Heurtin."

Résumons à présent le nombre de langages différents et absolument distincts, qui sont sus par cette pauvre fille triplement infirme : elle en connaît six ! Faisons, à notre tour, notre examen de conscience : parmi nous autres parlants, voyants, entendants, en est-il beaucoup qui en sachent autant ? Marie Heurtin sait en effet :
1° La langue mimique, qui lui a été la première enseignée ;
2° La dactylologie ;
3° L'écriture Braille ;
4° L'écriture Ballu ;
5° L'écriture anglaise ;
6° Le langage vocal.

Les langues préférées par la jeune fille, c'est-à-dire celles qui pour elle vont le plus vite, sont : le langage mimique pour parler, l'écriture Braille pour écrire. — On va lui apprendre bientôt à se servir de la machine à écrire, où l'on pense qu'elle réussira à cause de son habileté à jouer aux dominos (5).

Les Soeurs, on le voit, continuent son instruction progressive tout en tenant la main, avec un grand bon sens, à ce que la fille du tonnelier de Vertou ne soit point déclassée et puisse, sans nulle gêne, retourner, de temps à autre, faire quelque court séjour dans son pauvre intérieur de

famille. Ainsi, tous les jeudis matin, elle est contente de faire du ménage avec une autre sourde-muette, bien entendu. Elle s'y prend très bien, sort adroitement toutes les chaises de l'appartement, les range avec symétrie dans le corridor, en ôte la poussière et les fait reluire avec une rapidité qui lui est spéciale, les rentre dans la chambre, après l'avoir balayée, dans le même ordre et à leur même place, sans se tromper jamais.
Elle aide aussi ses compagnes à porter la soupe et les plats au moment des repas, et il est rare qu'elle fasse une maladresse. Elle essuie la vaisselle aussi bien que personne, enfin elle est enchantée quand elle peut rendre un petit service.

L'on pousse donc sa formation pratique et son éducation morale et religieuse plus que son instruction purement intellectuelle, qui pourtant n'est pas négligée, et, tandis que telle autre infirme, née dans un milieu fortuné, s'est rendue célèbre par sa brillante connaissance des langues, des sciences et des arts, Marie est fort loin dans l'avancement religieux et surnaturel, qui, lui, ne déclasse jamais personne.

Nous ne pouvons que pénétrer très discrètement, on le comprend, dans ce domaine infiniment délicat de l'intimité des âmes, et nous nous contenterons de deux indications.

Un témoin de sa première communion, faite le 23 mai 1899, écrivait ensuite : "*Dans la soirée nous avions la preuve de sa connaissance de la religion, aux questions que nous lui faisions poser par une interprète, et auxquelles elle répondait, toujours par interprète, en disant son bonheur et sa joie débordante, avec, sur les traits, un sourire d'une candeur ineffable* (6)."

L'autre trait nous transporte en pleine hauteur chrétienne, nous le laissons relater par le philosophe hollandais qui l'a récemment publié dans son pays : "Consolante, dit-il, pour la nature humaine, et belle de spontanéité est la réponse qu'elle fit un jour à sa confidente, Sœur Marguerite. Un certain jour, la petite Eugénie avait pris congé de sa sœur Marie Heurtin : la charitable maîtresse s'efforçait de consoler celle-ci en lui disant qu'une dame riche de Poitiers donnerait probablement l'argent nécessaire pour qu'elle-même fît le voyage de Lourdes. On demanderait alors à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de donner la vue à Marie.
Tout à coup l'aveugle dit avec une profonde conviction et une joie intérieure, en mettant les doigts sur ses yeux : "*Non, je veux rester ainsi. Je ne veux pas voir ici-bas, pour voir d'autant plus de clarté là-haut* (7)."

La rédactrice d'une revue anglaise qui avait, la première, cité ce mot authentique, en a tiré la vraie conclusion : "La pauvre enfant avait compris la leçon que beaucoup d'entre nous trouvent si dure à accepter ; elle avait appris non seulement à porter, mais encore à aimer sa croix (8)."

Quand Marie a fini de travailler dans sa classe, on la conduit dans ce vaste atelier des sourdes-muettes de tout âge, d'où sortent les célèbres merveilles de lingerie et de chasublerie brodées. Elle se dirige seule au milieu des métiers, va d'abord d'elle-même, et elle n'y manquerait jamais, saluer les Sœurs qui président, puis se rend à sa place, où elle fait du tricot et du crochet, tout en bavardant de temps à autre... sur les doigts de ses voisines : nous avons vu des bas et un châle parfaitement confectionnés par elle. Elle commence de plus à apprendre la couture.

Dans un coin de la longue salle, un groupe singulier peut attirer très souvent les regards des visiteurs : c'est la compagne aînée d'infortune de Marie, l'élève de la Sœur Sainte-Médulle, Mlle Marthe Obrecht, âgée de trente-cinq ans, qui procède à la fabrication des livres destinés

aux lectures de sa jeune sœur de misère. Que le lecteur veuille bien, pour comprendre un pareil travail, rassembler ici toute son attention : une vieille sourde-muette à cheveux gris lit, avec ses yeux, dans un ouvrage imprimé, placé devant elle. Puis, au moyen de la langue mimée, elle repasse chaque phrase du texte dans les mains de Marthe. Marthe, après avoir répété par précaution dans les mains de sa compagne, pique ensuite la phrase dans un livre à pages blanches, d'après la méthode Braille. Dictée probablement unique au monde ! Sous la pression des doigts d'une sourde-muette, une sourde-muette-aveugle écrit de gros "livres blancs", destinés à une autre sourde-muette-aveugle (9).

Marthe aime à enrichir de la sorte ses connaissances en apprenant pour elle ce qu'elle transpose ainsi pour Marie, et elle est heureuse en même temps de lui rendre ce service, car Marthe et Marie s'aiment tendrement. Le spectacle est curieux de les voir causer ensemble, la grosse Marthe et la fine Marie, debout l'une devant l'autre, et leurs mains se presser, se toucher en tous sens, et leurs doigts courir avec une vertigineuse prestesse de virtuose sur les doigts d'en face, clavier humain qui leur a été révélé avec sa richesse infinie, tandis que leurs mobiles visages, épanouis de félicité, reflètent le ravissement des concerts d'âme qu'elles se donnent l'une à l'autre.

Marie peut encore converser dans les mains des nombreuses sourdes-muettes et des Sœurs de l'établissement, mais elle paraît le plus heureuse et le plus à son aise quand elle touche Marthe ou la Sœur Sainte-Marguerite.

Il nous a été donné récemment d'assister à un sermon dans la chapelle de Larnay : de la table de communion, le prédicateur parlait aux aveugles. Une religieuse, montée sur une estrade et tournant le dos à l'orateur, mimait le discours pour les yeux des sourdes-muettes. Une autre Sœur l'articulait avec les lèvres pour les sourdes parlantes. Dans le bas de la chapelle, en deux endroits, des gestes étaient appliqués sur des mains : c'étaient les voisines de Marthe Obrecht et de Marie Heurtin, qui leur repassaient le sermon sur l'épiderme. Il est infiniment curieux et un peu émouvant de voir une parole humaine se transmettre presque instantanément dans ces 250 âmes, toutes plus ou moins murées du côté des sens.

Dans les premières années, Sœur Sainte-Marguerite s'était fait un devoir de ne pas dire à son élève un mot qui ne fût rigoureusement exact ; mais Marie est d'un naturel si gai que sa maîtresse maintenant se permet avec elle mille taquineries et malices qui la font éclater en heureux rires et en gestes joyeux.

Une seule fois pourtant, j'ai vu ce visage si gentiment jeune prendre une tragique expression : c'est quand la Sœur Sainte-Marguerite lui signifia que la Mère Supérieure venait de recevoir de tristes nouvelles, et que "les hommes de Paris" pensaient à chasser les Sœurs de la maison. La pauvre enfant eut les traits contractés par l'angoisse; avec des gestes volontaires et agités, elle dit, elle sembla crier que ce n'était pas possible et qu'elle ne quitterait jamais sa chère Sœur Sainte-Marguerite ; elle passa son bras sous celui de la religieuse et se blottit contre elle, comme fait auprès de sa mère un pauvre poussin qui se sent menacé par d'invisibles oiseaux de proie.

O Sœurs de la Sagesse, avec respect je vous salue.
Il existe dans le monde une autre sourde-muette-aveugle qui fait beaucoup plus parler d'elle que votre petite élève : c'est miss Hélène Keller, qui a été instruite à l'Institut des sourdes-muettes de Boston. Tous les articles de journaux et de revues qui ont fait son éloge, des brochures, des photographies, des illustrations répandues à profusion dans tous les Etats de la

Confédération, des ouvrages récents qui viennent de lui être consacrés, un livre même fait par elle, lui ont constitué une immense réclame qui l'a mise au nombre des célébrités américaines (10). Pour forcer votre humilité à vous, pour vous dénoncer seulement à la commission des prix Montyon de l'Académie française, il a fallu une longue campagne d'efforts de la part de vos amis, qui ont dû aller jusqu'à Rome et vous faire donner presque un ordre du Souverain Pontife Léon XIII. Ils rêveraient maintenant de voir le ruban rouge fleurir l'une de vos guimpes blanches. Mais rassurez-vous, ce n'est point cela qui vous menace. Tout au moins faut-il, vous me le pardonnerez, que le grand public soit informé de votre oeuvre, et que l'on sache bien, par les deux mondes, que dans un modeste couvent de notre France catholique s'est accomplie, en faveur de l'humanité, l'une des plus grandes choses de la fin du XIX° siècle.

Louis Arnould.

Notes

1. Cette Sœur appartient à un Ordre probablement unique au monde, celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fondé par le bienfaiteur de la maison, M. l'abbé de Larnay, pour permettre aux sourdes-muettes les consolations de la vie religieuse (comme l'Ordre des sœurs de Saint-Paul s'ouvre aux aveugles). La Sœur Joseph, dont nous parlons plus haut, appartenait au premier de ces Ordres.
2. Voir ce que nous disons de l'ignorance générale en matière d'histoire religieuse dans notre article : Renan et les études de littérature chrétienne (Quinzaine du 16 décembre 1902).
3. De l'école de la Persagotière (Nantes).
4. La raison en est simple : après l'avoir interrogée pendant 3/4 d'heure, je n'avais pas voulu prolonger, dans la crainte de la fatiguer. [L. A.]
5. J'en ai fait une partie avec elle, et j'ai constaté qu'elle joue aussi vite et aussi sûrement qu'un voyant : non seulement elle ne se trompe pas quand elle place un domino, mais après avoir palpé une fois son jeu, elle sait, presque à coup sûr, où se trouve le domino dont elle a besoin, montrant ainsi que sa mémoire est sensiblement au-dessus de la moyenne.
6. Semaine religieuse de la Vendée.
7. P. de Groot, p. 328.
8. Mme de Courson, dans The Month, de janvier 1902, p. 87.
9. Marthe coud encore fort bien et monte, à points très réguliers, les tabliers de ses compagnes.
10. Voir plus loin, au n° 27 du Catalogue, quelques points de sa bibliographie.

Les progrès de Marie Heurtin
en 1903

"L'éducation religieuse de Marie fait sans cesse de nouveaux progrès, et telle est sa vie intérieure qu'elle est admise à la réception très fréquente des sacrements.
Elle continue à étudier le catéchisme, elle s'applique avec une vive ardeur à l'instruction religieuse. L'histoire ecclésiastique fait son bonheur. Elle a goûté particulièrement la lecture, puis l'étude du martyre de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Symphorien (et le courage de sa sainte mère), de saint Laurent, de saint Cyprien, du jeune Cyrille.
Elle ne partage nullement les sentiments d'Arius et déteste cordialement Julien l'Apostat. Elle connaît les Docteurs de l'Église au IV° siècle. Saint Hilaire et saint Martin l'intéressent vivement ; de là, un désir légitime de faire un pèlerinage à Ligugé. (Le voyage est payé par un ami et on attend les longs jours.)
Elle a étudié, dans la troisième époque de l'Histoire de l'Église, la conversion et le baptême de Clovis, sainte Geneviève, saint Benoît et Mahomet. Nous sommes à présent à la prise de Jérusalem par Chosroès (614).

Dans les leçons de choses usuelles, la poterie de terre, la faïence, la porcelaine l'a beaucoup étonnée. Marie m'a avoué simplement que jusque-là elle croyait que l'on trouvait la poterie toute faite dans la terre.

Elle sait maintenant la division. Elle a une idée juste du système métrique, elle connaît le mètre carré par le décimètre carré qu'elle a été à même de toucher et d'étudier. Nous lui avons fait faire l'expérience que le litre a la même contenance que le décimètre cube. Après lui avoir fait examiner le centimètre cube, je le remplis d'eau, je le mis sur l'une des mains de mon élève et le gramme sur l'autre, puis, je lui dis sottement : "Vois, compare... Le gramme et le centimètre cube d'eau sont du même poids." Après une minute d'examen : "Non, me fit-elle vivement, l'eau est plus lourde." En effet, il y avait le poids du centimètre cube en plus, et je dus rectifier mon erreur sur place. — Avec le gramme, il a été facile d'arriver à l'unité monétaire et d'avoir son poids.
Nous connaissons donc maintenant : poids, balances, mètre, litre et franc. Il ne nous sera pas si aisé de vérifier le stère.

Les progrès de Marie en géographie sont sensibles dans la France physique et politique. Tous les visiteurs sont à même de voir avec quelle diligence elle arrive à trouver sur sa carte pointée la source d'un fleuve, la montagne d'où il sort ; elle suit délicatement avec son doigt les sinuosités de son cours jusqu'à son embouchure et nomme la mer où il se jette ; elle en fait de même d'un affluent, s'arrête au confluent et dit, s'il y a lieu, près de quelle ville les deux cours d'eau se réunissent. Les différentes chaînes de montagne ne lui sont point inconnues.

Elle continue à étudier avec intérêt l'Histoire de France.
Je crois qu'elle ne pardonnera jamais à Louis le Débonnaire d'avoir fait crever les yeux à son neveu Bernard. En revanche, elle a beaucoup applaudi à la bonne justice de Charlemagne, et elle goûte tout particulièrement saint Louis.

Elle sait l'heure. Elle l'a apprise d'abord sur un cadran rustique, que je serais désireuse d'encadrer magnifiquement, si j'étais riche, afin de l'exposer à la vénération de celles qui viendront après nous. A présent, Marie est en possession d'une belle petite montre en argent, où elle lit l'heure tous les jours avec les doigts, pleine d'une vive reconnaissance pour le cœur charitable qui lui a procuré ce nouveau bienfait.

Elle lit les Contes du Lundi de Daudet dans ses heures de récréation, et elle y prend un plaisir infini. Daudet ne se doutait sans cloute pas qu'il aurait été lu et goûté par une sourde-muette-aveugle !

Le nombre de ses jeux s'est agrandi; outre le domino, elle a le jeu d'oie, le taquin, ou jeu de casse-tête, où elle déconcerte ses partenaires. Il y a bien le jeu de loto qu'elle convoite, mais elle attend les moyens de se le procurer.

Enfin elle vient d'apprendre à se servir de la machine à écrire, ce qui pourrait lui être compté comme la septième langue qu'elle possède (cf. plus haut, p. 27) : il lui a fallu pour cela quarante minutes, et elle prend avec succès ses premières leçons de machine à coudre."

[Sœur Sainte-Marguerite.]

Avril 1904.

L'on pourra d'ailleurs juger de quelques-uns des nouveaux progrès de Marie par les huit morceaux écrits récemment par elle et que l'on va lire plus loin. Qu'il me soit permis auparavant de révéler quelques secrets : j'en serai peut-être grondé à Larnay, mais je suis sûr d'être approuvé par les cœurs généreux qui ne demandent qu'à connaître des emplois absolument utiles pour leurs bienfaits :
Pour son développement physique ou intellectuel, il manque à notre pauvre infirme plusieurs machines que le couvent de Larnay, surtout dans les circonstances présentes, est dans l'impossibilité de lui procurer :
1° La machine à écrire ou Dactyle lui est prêtée : elle aurait le plus grand désir d'en avoir une en propre. (Chez M. le Directeur de la Dactyle, boulevard Haussmann, 46, Paris. — 3oo francs.)
2° Tous les livres pointés qu'elle lit sont faits à Larnay par Marthe Obrecht ou ses autres compagnes : ce travail de pointage est très lent et fatigant ; aussi souhaiterait-on vivement de posséder la machine à pointer Hall. (Chez M. Voorhoeve, Zuidblaak, 40, à Rotterdam, Hollande. — 100 francs.)
3° La machine à coudre dont elle a commencé à se servir ne lui appartient pas, et elle ne peut s'y exercer qu'à la dérobée : ne voudrait-on pas lui faire cadeau d'une ?
4 Enfin il me paraît, à moi, bien utile qu'elle ait un Sandow, qui lui permette de développer aisément ses forces physiques. — (20 francs.)

C'est la première fois que je tends la main : je n'aurais jamais cru que l'on y pût trouver une pareille douceur.

Louis Arnould.

Lettres et écrits divers

I
LETTRE DE MARIE HEURTIN A SA MERE

Ma chère Maman,
Combien je suis heureuse de voir arriver votre fête pour pouvoir vous répéter mes sentiments d'affection pour vous et vous offrir mes vœux de bonne fête ! La fête de saint Joseph, votre grand et glorieux patron, va arriver : je redoublerai mes prières pour vous.
Qu'il vous obtienne toutes les grâces nécessaires, surtout pour sanctifier vos pâques ; j'espère que mon cher papa ne manquera pas à faire ses pâques avec vous. Qu'il prolonge aussi votre vie et conserve votre santé bonne. Je me porte bien, Dieu merci. Et vous comment est votre santé ? J'ai appris avec peine que ma petite sœur Marthe a été enrhumée : je pense qu'elle est bien portante. Entend, parle et voit-elle bien ? Ma sœur Adélaïde et mon frère Stanislas vont-ils bien ? Je pense souvent à ma sœur Elisabeth, je lui ai écrit, mais elle ne m'a pas encore répondu, j'attends tous les jours sa lettre, je désire savoir si elle devient de plus en plus forte. Je suis très contente de vous offrir pour votre fête deux paires de bas que j'ai tricotés pour ma petite sœur Marthe.
Une paire de bas noirs sont un peu grands, vous pouvez la garder pour elle quand elle sera plus grande. Je pense aussi souvent à ma tante Reine, est-elle en bonne santé ?

Je vous envoie mes gros baisers pour votre fête, et j'embrasse tendrement mon cher papa, ma chère tante, mes petites sœurs, mon frère et mes autres parents.

Votre bien affectionnée fille.

Marie Heurtin.
19 mars 1904.

II
LETTRE A MADAME L.

Madame L...,
Je veux vous écrire avant la semaine sainte pour vous donner des nouvelles qui vous feront plaisir.
J'ai reçu trois pelotes de soie. Je suis très contente de tricoter des bas pour M. André, votre cher fils ; je veux bien tricoter pour vous témoigner ma reconnaissance parce que vous êtes toujours bonne pour moi.
J'ai su avec plaisir que votre santé est bonne, ainsi que celle de M. L... et de M.André.
Vous êtes encore très bonne pour moi : vous m'avez demandé quel objet je désire. Madame, oh ! je vous dis vrai que je ne désire que le trésor de votre affection, et que l'argent que je désire avoir, c'est de vous connaître, de vous voir et de vous embrasser tendrement.

Le printemps arrive, je suis bien contente, car je pourrai me promener plus souvent. Nous espérons que nous irons nous promener à Poitiers, le mardi de Pâques. Les promenades à la campagne sont plus agréables pour moi. Mes chers parents se portent bien, ainsi que ma petite sœur Marthe. Je suis contente de vous dire une bonne nouvelle : mon petit frère, sourd-muet, sera placé chez les Frères de Saint-Gabriel, à Nantes, pour étudier. Il a sept ans.
Mes parents ne peuvent pas le garder, car il aime à s'enfuir ; ils craignent qu'il ne lui arrive accident.

Nous avons eu le plaisir de faire un pèlerinage à saint Joseph, le jour de sa fête, à La Jarrie, petit village non loin de Larnay. J'ai prié ce grand saint pour vous, ainsi que pour toutes les personnes qui vous sont chères. Je veux vous dire que je vais avoir dix-neuf ans le 14 avril, je trouve que le temps passe vite et je me plains que les heures passent vite, car je désirerais travailler plus longuement à la classe. Je ne m'ennuie pas à la classe. Je veux vous faire plaisir en vous envoyant la narration de ma journée du jeudi 16 mars qu'on s'occupait à me tirer (1), que j'ai faite moi-même.

Madame, je vous embrasse respectueusement en vous assurant que je continue à prier pour votre chère santé, ainsi que pour celle de votre chère famille.

Votre bien affectionnée protégée,
Marie Heurtin.
2 avril 1904.

Note

1. En photographie, par les soins de M. Maurice de la Sizeranne, qui fait préparer sur Marie un article illustré. (L. A.)

III
LETTRE A MESDEMOISELLES A.

Mesdemoiselles,

Vos gentilles lettres que vous m'envoyez me plaisent. Vous avez voulu m'offrir vos vœux de fête. J'en étais surprise. Mesdemoiselles, vous êtes très sensibles et vous n'êtes pas fières. Je sais que vous m'aimez bien. Moi, je vous aime aussi toujours. Je souhaite que vous passiez de bonnes et agréables vacances. J'ai gagné trois beaux prix d'instruction religieuse, d'histoire, de langue française et de tricot. Avez-vous eu des prix ? Je pense souvent à ma petite filleule, je désire que vous lui donniez de gros baisers à ma place. Comment va-t-elle ? Est-elle moins colère ? J'ai prié pour elle le jour de sa fête. Sœur Marguerite vous aime et la bonne Mère aussi.

J'offre mon respect à M. et à Mme A.

Marthe et moi, nous vous embrassons affectueusement.
Votre affectionnée amie,

Marie Heurtin.
Notre-Dame de Larnay, le 20 août 1903.

IV
LETTRE A MONSIEUR A.

Monsieur,

C'est avec une grande joie que je vois arriver la fête de saint Louis, qui est votre fête, pour vous offrir mes vœux de bonne fête ;
mais je regrette de ne pas pouvoir vous offrir un bouquet, parce que vous. êtes trop loin. Je vous remercie de ce que vous êtes toujours bon pour moi. Le jour de votre fête, je prierai beaucoup le bon Dieu par l'intercession de votre glorieux patron de vous combler des grâces les plus abondantes et de vous conserver toujours en bonne santé. Je continue à prier pour la guérison de Monsieur votre cher frère.
Monsieur, je veux vous parler de saint Louis, roi de France, j'ai étudié dans l'histoire que sa pieuse mère Blanche l'élevait dans la piété, la crainte de Dieu et l'éloignement du péché.
Elle lui disait souvent : "Mon cher fils, vous savez bien que je vous aime, cependant je préférerais vous voir mourir que de commettre un seul péché mortel."
Le jeune Louis profitait les sages conseils (sic) de sa mère en pratiquant la vertu et en évitant le mal. Il était affable et doux. Il gagnait les cœurs de tous ceux qui l'entouraient, il se dévouait à secourir et à nourrir les malheureux pauvres, j'admire sa grande charité. Je remarque qu'il ne commettait jamais un péché grave délibéré pendant son règne, aussi il devint un grand saint.
Je sais, Monsieur, que vous imitez saint Louis, votre patron : votre charité pour moi en est la preuve.

Mon amie Marthe me charge de vous offrir ses meilleurs vœux de bonne fête, et elle priera beaucoup pour vous ce jour-là.

Mes compagnes sont allées chez leurs parents, moi, je suis contente de rester avec mes maîtresses, qui sont toujours bonnes pour moi..

Je me porte bien.

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de mes vœux très respectueux.

Votre humble protégée,

Marie Heurtin.
Notre-Dame de Larnay, 22 août 1903.

V

VOYAGE A VERTOU

Journal de mes vacances (1902).

Quelle joie j'ai éprouvée quand la bonne Mère Saint-Hilaire m'annonçait que la chère Sœur Marguerite ma maîtresse me conduira à Vertou pour voir mes parents !

Le 6 août, on m'a réveillée dès le matin à 5 heures. Après avoir fait le signe de la croix et donné mon cœur au bon Dieu, je me suis habillée vite en pensant à mon bonheur de voir bientôt mes parents. Après m'être habillée je fis ma prière du matin et je priai le bon Dieu de protéger notre voyage; après avoir prié, j'ai bu du café et j'ai mangé du pain et du beurre. Avant de partir, j'ai dit adieu à la bonne Mère Saint-Hilaire, à mes chères maîtresses et à mes compagnes. Nous avons marché vite jusqu'à la gare de Poitiers. Sœur Marguerite a acheté des miches et elle nous en a distribué pour notre dîner et nous avons eu chacune un panier de provisions, nous sommes entrées dans la salle d'attente, nous y sommes restées pendant quelques instants. Quand huit heures et demie furent sonnées, nous nous empressions de monter dans les wagons et de prendre une place de troisième classe.

Dès que le chef de la gare eut donné un signal, le train s'avança et marcha vite, nous fîmes le signe de la croix et nous récitâmes le Salve Regina et le chapelet pour demander à la Sainte Vierge de nous préserver d'accidents pendant notre voyage. J'ai pensé avec admiration que Dieu a donné de l'industrie aux hommes pour inventer le chemin de fer. Les wagons sont traînés par la locomotive qui marche par la force de la vapeur que produit de l'eau chaude.
Je ne peux pas comprendre comment la locomotive peut traîner beaucoup de voyageurs qui sont dans les wagons. Pendant le trajet nous avons causé joyeusement avec Soeur Marguerite et Sœur Louis. Celle-ci conduisait les élèves pour la Vendée et celle-là conduisait les élèves à Nantes.

J'ai compté vingt-six stations depuis Poitiers jusqu'à Nantes. Le train s'arrête à chaque station pour que les voyageurs descendent ou montent. En arrivant à Bressuire, à 10 heures, la chère Sœur Louis et les élèves de la Vendée descendirent du wagon pour prendre un autre train. La chère Sœur Marguerite, quelques élèves et moi, nous avons continué notre route. A 11 heures et demie nous avons pris nos provisions pour dîner, nous avons mangé de la miche, du saucisson et des pêches, nous avons bu du vin. En passant aux Aubiers, vers 11 heures, Mlles B., qui ont une sœur religieuse à Larnay, elles sont venues nous dire bonjour et elles nous ont donné des gâteaux pour nous goûter. Lorsque nous fûmes près de Nantes, mon cœur battit de joie en pensant que je verrai bientôt mes parents et nous mîmes en ordre. Lorsque nous fûmes arrivées à la grande ville de Nantes, à 2 heures, Sœur Marguerite aperçut que ma tante nous attendait, elle vint ouvrir la portière du wagon. Je me jetais au cou de ma tante Reine et je l'embrassais fort ; après un moment, mon papa vint m'embrasser, je le reconnus aussitôt.
J'étais très contente de voir ma tante et mon papa, ensuite mon papa me conduisit chez un aubergiste, mon papa et moi nous avons bu du vin, j'ai eu grand soif, j'avais bien chaud. Après une heure Sœur Marguerite et ma tante Reine vinrent nous trouver, ensuite nous montâmes dans un tramway et nous y étions pendant une heure et demie. En arrivant au fleuve nous sommes entrées dans le bateau à vapeur pour aller à Vertou, mon pays natal. J'étais contente de voir et d'embrasser mon cousin le capitaine, il est chargé de conduire le bateau. Le bateau glissait doucement, j'aime mieux le bateau que le wagon parce que le wagon secoue fortement. Ce voyage en bateau a duré une heure. Là nous avons rencontré M. et Mme de R. qui connaissent la chère Sœur Marguerite, ils ont causé avec elle. Lorsque nous fûmes

arrivées au rivage du fleuve, nous y descendâmes (sic). En allant chez mes parents nous nous sommes arrêtées d'abord à la maison de Mme H. et nous y sommes entrées pour la voir, je la connais beaucoup, elle est bien charitable pour mes pauvres parents, j'ai voulu lui montrer ma reconnaissance parce qu'elle m'envoyait à Poitiers pour étudier. En sortant de sa maison nous l'avons saluée et nous avons marché jusque chez mes parents. En chemin j'ai trouvé mes petites sœurs, je les ai embrassées fort. Mes petites sœurs prirent mes mains pour me conduire à maman ; j'ai embrassé avec joie ma maman, j'ai pensé que ma maman me soignait quand j'étais très petite, et j'étais très difficile, elle était très patiente. Ma maman me conduisait jusqu'au berceau où ma petite sœur dormait, elle est née depuis quinze jours. Je pris ma petite sœur et je la mis dans mes bras et je l'embrassais, elle ne pleurait du tout. Sœur Marguerite me conduisait partout, elle me servait de guide et d'interprète, elle était très bonne et très dévouée pour moi. J'ai prié Sœur Marguerite de demandera maman le nom de ma petite sœur. Elle m'a dit qu'elle s'appelle Marthe, Je me rappelais bien que la maison de mes parents est toujours la même comme autrefois je l'ai vue. Pendant trois jours je suis restée avec mes parents. Pendant trois jours je me suis promenée beaucoup.
Beaucoup de personnes qui me connaissent étaient étonnées de me voir grande, forte et changée. Je me couchais chez ma tante parce que mes parents n'ont pas assez de lits, parce qu'ils ont beaucoup d'enfants et ils sont pauvres.

Je me plaisais à m'amuser avec mes petites sœurs et mon petit frère qui est espiègle et à tenir ma petite sœur dans mes bras et je la berçais. Jeudi matin, pendant que nous déjeunions, un jeune monsieur, fils de R., venait en vélocipède, il s'arrêtait chez ma tante pour porter un billet d'invitation à la chère Sœur Marguerite.
M. et M me de R. ont prié Sœur Marguerite de venir avec moi à leur château. Elle leur a écrit une lettre pour répondre qu'elle se décidait à leur invitation. A 2 heures de l'après-midi M. de R. avec son fils sont venus nous amener dans la voiture. Elle allait très vite.
En arrivant au château Mme de R. vint nous trouver, nous l'avons saluée. Elle nous fit entrer dans le salon, nous avons causé et elle m'a questionnée. Cette dame était bien aimable, elle a dix enfants, l'aîné a vingt-deux ans et le dernier a trois ans. Tous les enfants étaient bien polis et bien gentils. Puis nous sommes allées visiter Mme Lacour, elle nous a reçues bien aimablement. A 4 heures nous sommes retournées chez ma tante. Vendredi matin, 8 août, avant de partir à Nantes, j'embrassais tous mes parents, ma tante Reine nous a accompagnées à Nantes, nous sommes allées visiter d'abord l'Institution des sourds-muets qui est dirigée par les Frères de Saint-Gabriel; j'ai pensé que mon frère sourd-muet, qui a maintenant six ans, y sera placé dans deux ans, il pourra s'instruire, car il est bien intelligent. Puis nous l'avons quittée pour aller à l'hôpital des Filles de la Sagesse. Là nous avons dîné, nous avons trouvé plusieurs sourdes-muettes qui étaient contentes de causer avec moi.
Parmi elles se trouvait une sourde-muette et aveugle âgée de quarante ans, elle est devenue aveugle depuis dix ans, j'ai pitié d'elle, je me trouve plus heureuse d'être à Larnay. Après midi nous sommes allées voir mes deux compagnes qui sont avec leurs parents, elles ont été élevées à Larnay, elles ont été contentes de nous voir.
A 4 heures, mon amie Céline Morin a été bien aimable de nous accompagner jusqu'à l'Orphelinat dirigé par les Filles de la Sagesse.
Là j'ai été contente de voir mes deux amies, Mlles Augustine et Eugénie, que je connais beaucoup. Une de ces Mademoiselles a une sœur religieuse, Fille de la Sagesse, la maîtresse de l'Ouvroir à Larnay, je les ai embrassées pour elle. A 5 heures ma tante Reine est retournée chez elle. Nous avons soupé et nous avons passé la nuit à l'Orphelinat de Sainte-Marie. Le lendemain nous avons fait les préparatifs pour partir à 9 heures par le chemin de fer pour retourner à Poitiers. En arrivant à la gare de Nantes j'ai été contente de trouver encore mon papa qui voulait me voir et m'embrasser pour la dernière fois avant de nous séparer. A 9

heures nous montâmes dans les wagons. En arrivant aux Aubiers, nous y descendîmes et nous trouvâmes Mlles B. qui nous attendaient avec leur voiture. Elles nous ont invitées à passer une journée chez elles. Elles étaient très bonnes pour moi. J'ai été très contente de causer avec elles parce qu'elles sont sourdes-muettes comme moi, je les aime beaucoup.
Dimanche après midi nous partîmes par le train pour Poitiers. Je pensais avec joie que j'arriverais bientôt à Larnay, que j'aime beaucoup, parce que c'est là que j'ai l'avantage de m'instruire. En arrivant à Larnay, j'étais contente de revoir la bonne Mère, mes chères Maîtresses et mes compagnes, en particulier celles que j'aime le plus. Je leur ai raconté sur mon voyage. J'ai remercié le bon Dieu de nous protéger pendant notre agréable promenade.

Août 1902 (1).

Note
1. Nous devons la communication de ce récit détaillé à nos anciens étudiants, MM. Joseph Filhol et Gaston Peyrot, à qui les religieuses de Larnay avaient bien voulu donner la rédaction originale. (L. A.)

VI
DESCRIPTION SUR LA POULE COUVANT DES ŒUFS (1)

Hier, après midi, ma maîtresse Sœur Marguerite m'a conduite à voir et à toucher la poule qui couve treize oeufs sur la paille, dans une caisse ; je l'ai touchée et j'ai examiné comment elle couve, elle ne s'irritait pas et ne se fâchait pas, elle était tranquille et douce, je l'ai admirée, j'ai vu et touché cinq poussins qui sont sortis de la coque ; ils sont gentils et vifs, ils restent près de leur mère, la mère leur donne à manger les miettes du pain, j'ai vu d'autres œufs que la poule couve, j'ai vu un œuf qui commence à éclore; quand les poussins sont sortis de la coque, ils sont mouillés, la mère les couvre pour les faire sécher. Je ne comprends pas comment les poussins peuvent sortir des oeufs, c'est vraiment un mystère, c'est Dieu qui les a faits, c'est une merveille.
Ordinairement au printemps, les poules, après avoir pondu leurs œufs, elles les couvent pendant vingt et un jours ; quand les poussins sortent des œufs, la mère les conduit à se promener et à leur apprendre à chercher les grains et les vers pour les nourrir.
La mère a grand soin de ses poussins, elle veille sur eux, elle les défend et les protège quand un danger leur arrive. C'est une bonne et vigilante mère pour ses poussins. Quand les poussins deviennent plus grands, alors leur mère les abandonne. Je remercie le bon Dieu de nous avoir donné des poules et des œufs. Qu'il est bon pour nous !

La poule est un oiseau domestique, elle est utile, elle nous donne des œufs, sa chair est un mets délicat. Elle a des ailes courtes, elle vole un peu, elle a une crête sur la tête, son bec est arrondi, ses pattes sont grandes, ont chacune quatre ongles crochus, sa queue est courte et droite. Il y a des poules de différentes couleurs.

La poule se nourrit de grains et de vers qu'elle arrache de la terre, elle a des plumes. Quand on tue les poules, on leur arrache les plumes, qui servent à faire les oreillers, les traversins, les couettes, les coussins.

13 mars 1904.

Notes
1. C'est la première rencontre de Marie avec le divin mystère de la génération.

VII
EN AUTOMOBILE

Le 23 avril 1904, un samedi, M. et Mme F., de Marseille, sont venus nous visiter avec une automobile. Ils ont eu la bonté de me montrer leur automobile. Pour me faire comprendre, je l'ai touchée et j'ai examiné sa forme. Elle est belle et grande, elle est couverte : au dedans, il y a des sièges à dossier bien capitonnés, elle a quatre roues garnies de caoutchouc. C'est une voiture sans cheval, elle marche plus vite que la voiture de Larnay, plus que le chemin de fer et les bateaux à vapeur. C'est la force de la vapeur de la pétrole (sic) qui la fait marcher.
M. et Mme F. m'ont fait le plus grand plaisir en me faisant monter dans une automobile avec Sœur Marguerite et Marthe Obrecht, nous sommes allées jusqu'à Biard.
Mais je serais encore plus heureuse si, au lieu d'aller jusqu'à Biard, on me conduisait en automobile jusqu'à Lourdes. Pendant que j'y étais, je sentis la marche de l'automobile bien rapide et bien douce, aussi ce voyage m'a plu vraiment. Depuis que je suis montée en automobile, j'admire la bonté et la sagesse du bon Dieu, qui a donné tant d'inventions aux hommes pour construire des automobiles et beaucoup d'autres choses.

A présent, je pourrai dire que j'ai été en automobile. Merci, mon Dieu, de me donner de petites joies de temps en temps, mais les plaisirs de la terre passent vite ! Le bonheur du ciel ne passera jamais. Je veux mériter ce grand bonheur, m'appliquer à supporter mes infirmités et mes privations pour l'amour de Dieu.

14 mai 1904.

VIII
DIEU

Je suis bien contente de connaître le bon Dieu.

Je sais qu'il y a un être qui est infiniment au-dessus de tous les êtres, l'être suprême : c'est Dieu, je crois fermement son existence parce que c'est Dieu lui-même qui l'a révélée.

L'existence de Dieu me montre par la création du monde (sic). Je crois fermement qu'il y a un seul Dieu. Dieu est éternel, il a existé toujours ; avant qu'il a créé le ciel et la terre, il existait toujours seul, il n'a pas pu s'ennuyer parce qu'il était toujours heureux, il n'a jamais été créé, il n'a pas besoin de personne, mais il nous a créés par sa grande bonté pour nous partager son bonheur et sa gloire.

Dieu est un pur esprit, il n'a ni corps, ni figure, ni yeux, ni oreilles, ni bouche, ni bras, ni mains, nous ne pouvons pas le voir ni le toucher parce qu'il n'a point de corps. Je désire le voir et le toucher, mais je ne le peux pas parce qu'il n'a jamais de corps humain, mais j'espère que je verrai Dieu dans le ciel après ma mort. Je pense souvent en esprit que Dieu me suit partout.

Dieu est partout, il nous voit pendant le jour comme pendant la nuit. Il nous est impossible de cacher à Dieu (sic). Dieu est tout-puissant, il fait tout ce qu'il veut, il a fait de rien le ciel et la terre. Les hommes ne peuvent pas créer. Dieu est infiniment bon, il nous a procuré tant de bienfaits, il nous donne chaque jour le pain et les aliments que nous mangeons, les vêtements qui nous couvrent, l'air que nous respirons et tout ce que nous avons, les fruits pour nous rafraîchir, les fleurs pour nous réjouir, les vaches, les bœufs, les porcs, les moutons pour nous nourrir.

Dieu nous protège et nous garde, il pense toujours à nous, il nous aime tendrement. J'aime tendrement aussi le bon Dieu. Dieu m'a donné une âme intelligente et immortelle faite à son image et qui doit un jour partager sa gloire dans le ciel. C'est mon âme qui peut penser à Dieu, c'est mon âme qui peut l'aimer, le remercier, le prier, Dieu a placé l'intelligence dans mon âme au-dessus de tous les animaux. La mer si grande, les fleurs si belles, les astres si brillants ne sont pas faits à l'image de Dieu, mon âme est donc plus précieuse et plus noble que tous les trésors de la terre et les beautés du firmament. Tout meurt dans la nature, les animaux, les plantes et les fleurs meurent, mon corps mourra, mais mon âme ne mourra jamais, mais elle vivra pour être toujours heureuse dans le ciel si je suis bien sage. Dieu infiniment bon m'a donné aussi de bons parents pour me soigner, de bonnes et dévouées maîtresses pour m'instruire; il m'a conduite à Larnay, où je suis si heureuse, il m'a donné encore des prêtres pour m'aider à me conduire dans le chemin du ciel, pour me confesser, me donner la sainte communion. Dieu est infiniment bon pour nous, il nous a envoyé son fils unique sur la terre pour nous sauver par sa naissance dans une pauvre étable, par sa vie de travail, par sa passion et sa mort sur la croix. Merci, mon Dieu, de vos bienfaits et de vos bontés pour moi, pauvre sourde-muette et aveugle, je veux être toujours reconnaissante envers Dieu et l'aimer de tout mon cœur par-dessus toutes choses.

Dieu est infiniment miséricordieux, il aime à pardonner quand nous avons le regret de l'avoir offensé même véniellement ou gravement.

Dieu est infiniment juste, il récompense les bons et il punit les méchants. Dieu désire que nous allions tous au ciel à la condition que nous observions bien ses commandements. Dieu appelle les pécheurs à se convertir, mais beaucoup d'hommes méchants, orgueilleux, avares, gourmands, colères, impies, ne veulent pas se convertir, vont en enfer après leur mort par leur faute, ils sont très et toujours malheureux dans l'enfer parce qu'ils ne voient jamais Dieu, ils ne cessent jamais de souffrir dans l'enfer.

Mon plus grand bonheur est de connaître le bon Dieu, de l'aimer, de lui obéir et de le servir que d'avoir beaucoup d'or et de plaisirs. Mon Dieu, je veux bien profiter de vos bienfaits, de vos bontés et des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, en passant mes années à vous

aimer et à vous servir fidèlement toujours jusqu'à ma mort pour vous aimer encore pour toujours ensuite dans le ciel. Je le désire de tout mon cœur... Je suis très contente que le bon Dieu m'a fait sourde-muette et aveugle pour pouvoir vous connaître mieux. Je vous remercie de cette grâce que le monde ne connaît pas.

Marie Heurtin.
8 février 1904.

Marie Heurtin en Europe

I. — Marie Heurtin en Allemagne.

A. — Supplément de la "Gazette d'Augsbourg"

Trois semaines après son apparition, l'article de la Quinzaine était exactement résumé à Berlin, dans la Revue quotidienne (Tâgliche Rundschau), n° du 24 décembre 1900, sous le titre L'Enseignement d'une aveugle-sourde-muette (Das Unterricht einer Taubstummen und Blinden), signé J. W.

La Bavière s'en occupa davantage. M. le docteur E. Dentler, qui avait publié, l'année précédente, des études psychologiques remarquées dans les Feuilles historiques et politiques (Historisch-politische Blätter), fit connaître l'article de la Quinzaine dans le 1er Supplément scientifique de 1901 de la Gazette d Augsbourg où il encadrait l'histoire résumée de Marie Heurtin d'un commentaire élevé de philosophie spiritualiste (1). L'article, intitulé : "Education d'une jeune fille aveugle et sourde-muette de naissance. — Une démonstration effective de la spiritualité de l'âme humaine", commence ainsi :

"Pour établir la distinction essentielle entre l'âme spirituelle de l'homme et l'âme sensible de l'animal, pour apporter la preuve de l'immatérialité et de la vraie spiritualité de la première, il est d'inattaquables arguments philosophiques.
Pour n'en nommer qu'un : les idées abstraites, que possède l'homme, ne peuvent s'expliquer que par une substance spirituelle, qui dépasse la matière et qui n'y est point attachée. La science moderne se donne souvent bien du mal pour prouver qu'il n'y a qu'une différence de degré entre la pensée de l'homme et la "pensée" de l'animal, et, dans ce but, elle cherche, d'une part, à surélever outre mesure l'intelligence des animaux et à les humaniser le plus possible, d'autre part, à rabaisser l'intelligence de l'homme au point qu'on lui refusera ou lui mutilera la puissance de conception qui des représentations sensibles tire des abstractions. Il est donc indéniable, et aucune science ne peut passer outre, que l'homme possède dans le langage, dans la parole quelque chose que l'animal n'atteint jamais. Cet avantage par lui seul fournit une preuve considérable de la supériorité essentielle de l'intelligence humaine. Car la création delà parole, du langage, suppose déjà nécessairement l'existence d'une intelligence. Le langage exige l'intelligence comme cause. L'homme doit déjà être l'homme pour trouver le langage. Mais une certaine école moderne, pour ne pas être obligée de laisser leur valeur à cette preuve et à ses conséquences, s'efforce avec persévérance de fausser ce rapport, qui est le seul juste et naturel, entre l'intelligence et le langage. On regarde la haute intelligence humaine comme produite par le langage des mots, on fait du langage la cause proprement dite de l'intelligence, tandis que la force de la pensée seule peut produire et inventer le langage, et il est seulement vrai que le langage est une condition pour le développement normal et une très utile ressource pour la formation plus complète de la faculté dépenser. La langue grecque a, d'une manière profondément philosophique, le même mot Logos aussi bien pour la pensée intérieure que pour la parole extérieure. Pensée et parole sont dans un étroit rapport. Mais le rapport est celui-ci que le verbum mentis précède le verbum oris (2). La pensée se crée la parole. Mais celle-ci ne peut naître que là où existe une pensée. Et en vérité un examen plus attentif révèle que des idées générales sont déjà au fond de toute façon de parler convenue, que le discours humain suppose donc nécessairement une véritable puissance d'abstraction. Jamais on ne réussira à justifier devant la raison l'opinion moderne, citée plus haut, sur les rapports de cause entre l'intelligence et le langage. Elle reste une altération contre nature du véritable état des choses. Elle conduit aussi nécessairement à des absurdités subséquentes,

comme par exemple à la conception des idées générales, ce que nous ne voulons que mentionner ici.

Mais il y a encore, à ce sujet, un argument par les faits, extraordinairement fort, qui doit sûrement asséner le coup de mort au système contre nature. S'il est prouvé que les idées abstraites, comme nous les manifestons et les exprimons par le langage des mots, peuvent aussi se former dans les êtres humains qui manquent absolument pour cela du langage des mots et de l'appui des mots, du coup est enlevé à l'hypothèse du matérialisme et dû positivisme son appui ordinaire. Cette preuve peut être apportée. Elle est fournie par ces malheureux hommes, qui sont si disgraciés et mutilés de la nature que toute liaison d'une idée abstraite leur est rendue impossible par la langue des mots, — à savoir les sourds-muets. La cécité s'ajoute-t-elle encore à cette double infirmité ? le problème de réaliser une relation abstraite avec ces pauvres créatures devient vraiment beaucoup plus difficile encore. Mais si l'on y réussit malgré ces difficultés infinies, la démonstration n'en est que plus éclatante. Il sera prouvé par là, avec une force irréfutable et directement accablante, que dans tout être humain vit une étincelle spirituelle, comme on n'en peut trouver dans aucun animal, et que cette étincelle peut se dévoiler, briller et venir à percer, même alors que les circonstances sont aussi anormales, les conditions aussi défavorables, les dispositions organiques aussi tristes et lamentables. L'étincelle brille parce qu'elle est là et parce qu'elle a la force de briller. Même dans la plus effroyable captivité de la matière, l'intelligence brise ses liens et s'élance victorieuse à la lumière. Dans l'animal, au contraire, ne se manifeste jamais la plus faible trace d'une pareille étincelle spirituelle. On ne peut pas la faire éclater, même alors que les conditions et circonstances sont favorables, même quand l'homme déploie tout l'effort et tout l'art imaginables. Comment pourrait briller quelque chose qui n'est pas là ? Les plus misérables êtres humains eux-mêmes doivent — ainsi le veut Dieu — témoigner, dans leur manière d'être, la merveilleuse force de l'intelligence, que le Créateur a accordée à tous les enfants des hommes. Et leur témoignage est d'une accablante puissance. L'on pourrait dire : de même qu'il ne peut y avoir aucun cœur qui reste fermé, sans s'émouvoir, devant la misère de ces malheureux, de même le propre témoignage qu'ils rendent de la spiritualité de l'âme est d'une éloquence directe et entraînante, à laquelle aucune intelligence ne peut se soustraire. A l'avenir il occupera toujours une place honorable dans la série des preuves philosophiques en faveur de la spiritualité de l'âme humaine.

Des sourds-muets, qui soient en même temps aveugles, qui plus est, des gens qui aient cette triple infirmité depuis leur naissance et qui restent néanmoins en vie, il n'en est pas beaucoup. Il est bien compréhensible que les enfants mutilés de la sorte meurent le plus souvent peu après leur naissance ; car ces infirmités ont habituellement leur principe dans des troubles intérieurs (cérébraux), dans des maladies qui font bientôt éteindre aussi la lumière de la vie. D'autant plus intéressants sont les rares cas qui survivent à la première enfance et sur lesquels on peut avoir une influence d'instruction et d'éducation. Elle est d'une profonde vérité, la parole de Diderot : "Préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une occupation indigne des talents réunis de Newton, Descartes, Locke et Leibnitz (3)." L'intérêt philosophique s'élève encore si l'on a affaire à un aveugle-né, qui soit en même temps sourd-muet de naissance. Il apparaît en vérité que l'étude philosophique de ces êtres si disgraciés de la nature met au jour d'autres résultats que ceux que s'était imaginés l'encyclopédiste français : car l'idiotie n'est pas la conséquence inévitable de cette triple mutilation de la nature... (4).

Un grand bruit dans le monde a été fait récemment par miss Hélène Keller, qui a été élevée à l'institut des sourds-muets de Boston. La haute intelligence que l'on a réussi à éveiller et à

développer en elle, en a fait une célébrité américaine. Hélène Keller a perdu la vue et l'ouïe à l'âge de un an et demi.

Pour le moins aussi étonnants, bien que moins entourés de réclame, sont les résultats d'éducation et d'instruction qu'ont obtenus avec des créatures aussi malheureuses, dans une institution conventuelle de sourds-muets, en France, à Larnay (Poitiers), des Sœurs habiles et infatigablement dévouées. Le cas de l'aveugle-sourde-muette Marthe Obrecht, qui fut confiée à l'institution en 1875, à l'âge de huit ans, n'a pas manqué de faire une profonde impression sur des penseurs philosophes. Dans l'ouvrage distingué de Duilhé de Saint-Projet, l'Apologie du Christianisme (traduite en allemand par Braig, avec des additions), qui donne sur le cas (p. 465) des communications précises et qui le traite au point de vue philosophique (4), on lit : "C'est l'histoire d'une âme isolée d'abord dans les profondeurs de la matière et de la nuit, laborieusement mise au jour, en contact avec le monde extérieur, avec d'autres âmes ; se manifestant peu à peu avec ses propriétés actives, essentielles, caractéristiques, s'épanouissant enfin dans les régions les plus hautes, les plus lumineuses de la pensée (5)." Et comme conclusion des rapports originaux qui furent imprimés après avoir été envoyés de là-bas, se trouve cette profonde réflexion : "En réalité, nous sommes ici devant un enchaînement de prodiges. N'avions-nous pas raison de le dire, l'histoire de la philosophie, considérée comme étude de l'esprit humain, n'offre rien de comparable à la série des phénomènes que nous avons racontés ? Il n'est pas possible de concevoir une plus claire manifestation de l'âme, de la substance spirituelle, qui se montre dans sa plus haute activité, dans ses conceptions purement idéales, dans sa vie intellectuelle complètement indépendante de toute matière. Les savants du positivisme et du matérialisme peuvent apprendre d'une enfant sourde-muette et aveugle de naissance la différence essentielle entre l'homme et la bête! Ils peuvent méditer les supériorités psychologiques, auxquelles amènent la mystérieuse force spirituelle et la profondeur d'âme de la malheureuse enfant rendue au bonheur (des unglucklichen Gluckskindes) (7)."

"Le même couvent a maintenant à montrer un cas aussi étonnant, qui était, s'il est possible, encore plus difficile à traiter. Sur ce nouveau cas se trouvent des renseignements précis donnés, dans la Quinzaine du 1er décembre 1900, par le professeur Arnould, de Poitiers... Nous voudrions attirer aussi l'attention des cercles allemands sur ce prodige d'éducation et sur le rapport que nous venons de mentionner."

Après avoir rapporté l'entrée de Marie Heurtin à Larnay, l'auteur allemand ajoute :

"Comment donc un enseignement était-il possible ? se demanderont tous ceux qui ne sont pas familiarisés avec cette question. Comment une relation humaine peut-elle se nouer avec un être qui ne voit ni n'entend ? Comment communiquer des représentations à un tel être, et non pas seulement des représentations sensibles, mais aussi des idées abstraites véritablement humaines ? Le seul chemin est celui des sens.
Mais ici le sens de la vue et celui de l'ouïe sont fermés. Ni le langage visible des signes, ni le langage sonore qui est entendu, ne peuvent être ici employés. Il ne reste plus que le sens du toucher et le langage des doigts à accommoder par son moyen. La main est ici le seul organe, qui doit remplacer tous les autres, mais aussi, comme on s'en aperçoit avec étonnement, le seul qui peut les remplacer dans ces besoins les plus extérieurs. Déjà l'Africain Lactance a dit : "Dieu a donné à l'homme trois choses qui contiennent tout : la raison, la parole, la main." Mais l'apologète Duilhé ajoute cette remarque : "On peut supprimer la parole ; le plus haut organe de l'âme et le plus puissant et le plus pénétrant de nos instruments des sens, la raison et

la main permettent tout à eux deux" (entre autres p. 462) (8). Le tact peut aussi permettre des idées abstraites directement et sans l'assistance d'une langue sonore ou d'une langue visible de signes. Et "l'âme spirituelle se manifeste d'autant plus évidemment dans sa distinction d'avec les organes corporels là où elle se meut dans l'idéal, sans l'appui dés mots vivants et s'agitant loin des sons dans la région de l'immatériel" (Duilhé-Braig,p. 468) (9).

Pour qu'une explication pût aboutir, il était nécessaire avant tout que l'enfant comprît qu'un signe pratiqué par une impression tactile était en rapport avec un objet déterminé, ou qu'une impression tactile déterminée avait la valeur d'un signe conventionnel pour un objet déterminé. Marie Heurtin avait une affection particulière pour un couteau... L'enfant comprit qu'il existait un rapport entre un signe sensible et un objet extérieur. On observera que l'enfant révélait déjà ainsi une activité d'âme, suprasensible et spirituelle : ici se manifestait déjà une intelligence qui s'élance au-dessus de ce qui tombe sous les sens et peut en tirer des abstractions.
Car l'impression tactile, le signe, est bien quelque chose qui tombe sous les sens ; l'objet extérieur est bien un concret sensible. Mais l'idée, qu'entre le signe sensible et l'objet sensible règne une connexité, d'après laquelle l'un devient exactement le signe de l'autre, cela même n'est plus une représentation sensible..."

L'auteur allemand recommande particulièrement les passages de l'article français relatifs à l'apprentissage par Marie des concepts abstraits : "Ainsi, dit-il en résumé, l'on arriva à former dans l'enfant l'idée de l'âme humaine spirituelle, l'idée de Dieu, cette dernière au moyen de la notion de causalité (Lui, qui a fait le soleil, etc., et tout) et grâce à la hiérarchie ascendante des personnes et des puissances humaines, notamment dans l'Eglise (Lui, le plus haut, au-dessous de tous...).
Le docteur termine ainsi :
"L'histoire de l'éducation de cette enfant aveugle, sourde et muette de naissance doit faire sur tout homme pensant la plus profonde impression. Ce qui s'impose irrésistiblement à nous, c'est, à coup sûr, le respect devant le sublime fait d'éducation lui-même et devant la modeste maîtresse en habit religieux qui l'a accompli. Le fait devra être compté parmi les plus grands, les plus beaux et les plus nobles que peut montrer le siècle écoulé. Mais c'est spécialement aussi le profond intérêt scientifique, l'intérêt philosophique et apologétique, qui s'attache à cette œuvre. Combien merveilleusement s'y présente à nous la sublimité de l'intelligence humaine! combien éclatante sa supériorité sur la soi-disant intelligence animale, de laquelle elle apparaît séparée par une distance infranchissable ! Ils peuvent bien, les savants non chrétiens, se donner encore autant de peine aux dépens de leur propre science, pour guinder l'animal dans le plus proche voisinage de l'homme ; l'on peut bien, dans les ouvrages de prétendue science populaire, qui puisent leurs connaissances psychologiques dans Brehm et Buchner, réaliser une tentative plus incroyable et plus inexcusable encore pour humaniser l'animal et animaliser l'homme, — jamais les défenseurs d'une "intelligence animale" devenue à la mode et d'une animalisation transformiste de l'homme n'atteindront le résultat suivant : que le dresseur le plus raffiné arrache à l'animal le plus habile une étincelle de cette force spirituelle qui, dans cette Marie Heurtin si lamentablement mutilée, dans cette âme humaine jetée aux triples liens de la captivité, — est venue à se révéler d'une si étonnante façon par les habiles et tendres efforts de la religieuse."

D r E. Dentler.

Notes
1. Beilage zur Augsburger Postzeitung, 5 janvier 1901.
2. La parole de l'esprit précède la parole de la bouche. [L. A.]

3. Lettre sur les Aveugles, édition Assézat, t. I, p. 314. [L. A.]
4. Lettre sur les Aveugles, édition Assézat, t. I, p. 294. [L.A.J
5. Le livre a paru en français avec ce titre exact : Apologie scientifique de la foi chrétienne, 1885. Il est, comme plus d'un autre des ouvrages de chez nous, plus populaire en Allemagne qu'en France. Voir ce que nous en disons plus loin, au chapitre Marthe Obrecht. [L. A.]
6. Edition française, p. 368. [L. A.]
7. Cf. la 1ère édition française, p. 382. Dans ces citations nous donnons, autant que possible, le texte original de Duilhé, sauf quand la version Braig s'en écarte trop, auquel cas nous suivons celle-ci. [L. A.]
8. Cf. 1ère édition française, p. 364. [L. A.]
9. Cf. 1ère édition française, p. 373. [L. A.]

B. — Le "Journal scolaire catholique de Bavière"

A la suite de ce remarquable article, M. le conseiller ecclésiastique docteur Singer, professeur d'histoire naturelle au lycée royal de Ratisbonne, nous pria de lui faire adresser la Quinzaine, et, prévenue par la même voie, la rédaction du Journal scolaire catholique, organe de l'Union de l'Education catholique en Bavière (Katholische Schulzeitung, zugleich Organ des katholischen Erziehungs-vereins in Bayern) (1) nous demanda le cliché de la photographie parue dans la revue française et reprit, à son tour, l'article du Dr Dentler, le résumant et le confirmant dans le sens philosophique et apologétique. Le nouvel article, intitulera la fois aveugle et sourd-muet (Blindund taubstumm zugleich), a paru dans cinq numéros de cette revue, les 26 janvier, 2 et 9 février, 2 mars et 19 avril 1901.
Nous en donnons les passages caractéristiques. L'un des principaux est le commencement :

1. — N° du 26 janvier 1901.
"L'âme de l'animal, l'âme de l'homme — ne laisser faussement entre elles qu'une différence de degré, ce fut longtemps l'objet d'une démonstration soi-disant scientifique pour les partisans darwiniens de la théorie de l'évolution. La Vie animale de Brehm devait en fournir les documents ; la falsification des photographies de l'embryon par Hâckel devait soutenir matériellement cette théorie. L'apogée de cette crue est loin depuis longtemps. Le docteur Bernard Altum, mort le 1er février 1900, président de la Société générale ornithologique, professeur de zoologie à l'académie forestière d'Eberswald, a complètement ouvert les écluses qui précipitent l'inondation du darwinisme dans l'abîme de l'oubli, grâce à son livre qui fait époque, l'Oiseau et sa Vie.
"L'intelligence" de l'âme des animaux y a été réduite à sa juste mesure. Par cet ouvrage, le Dr Altum a donc agi comme un profond naturaliste (c'est aussi ce qu'écrit le Raphaël dans ses n°s 9, 10 et 18 de 1900), et comme un missionnaire à travers toute l'Allemagne. En face de ses pénétrantes conclusions scientifiques, on n'ose plus aussi facilement jeter un pont sur l'abîme qui sépare l'âme des animaux de celle de l'homme.

Ainsi, d'une part, dans l'appréciation de l'âme animale, l'apparence d'une infinie force supérieure est éteinte, et sont anéanties les données arbitraires d'opinions non scientifiques.
Voici, d'autre part, que surgit au moment présent la considération d'un fait, qui est très propre à montrer clairement, dans son indestructible force lumineuse, la spiritualité de l'âme humaine. Ce fait est rapporté dans la Quinzaine du 1er décembre 1900...

2. — N° du 2 février 1901.
A la fin de ce deuxième article, l'auteur donne les arguments suivants sur la différence de l'âme humaine avec celle des animaux :

"Nous pouvons tous avoir assisté aux jeux dans lesquels des chiens dressés donnent l'illusion d'avoir appris à composer en lettres des mots auparavant désignés, et ainsi de suite. Les "artistes" ambulants, qui produisent de tels animaux, sont d'ordinaire assez honnêtes pour révéler leur méthode. Dans une suite de lettres exposées, le chien prend simplement celle sur laquelle il voit son maître darder un regard perçant. Ainsi se fait peu à peu le mot voulu. C'est, pour ainsi dire, le déclenchement mécanique de celles des touches que désigne le regard du mentor, comme avec le doigt, sans que le chien, de son côté, perçoive l'image de l'ensemble du mot, encore moins ait une intelligence de sa signification. Le dresseur lui-même ne croit pas à l'intelligence de ses animaux et ne cherche pas non plus à en persuader sérieusement les autres. Ils sont pires ceux qui, du haut de leur chaire, comprenant faussement la théorie de l'évolution, ornent l'âme animale de dons qui ne peuvent pas être démontrés ; mais, moins honnêtes que ceux-là, ils veulent pourtant en suggérer la croyance, rien qu'avec le dessein de rabaisser en même temps l'âme humaine jusqu'à l'âme des animaux. Le temps où de pareilles erreurs pouvaient obtenir une apparence scientifique est passé. L'intelligence naturelle comme la haute science se dit : Qui pourrait faire comprendre à un canari que, avant lui, un autre oiseau a passé sa vie dans la même cage, jusqu'à sa fin ?
Qui peut lui donner un soupçon de son Créateur ?"

3. — N° du 9 février 1901.
Ici l'auteur cite les belles paroles du docteur Dentler sur l'étincelle de l'âme humaine, et il les fait suivre de considérations très élevées sur la vie surnaturelle :

"L'étincelle, écrit le Dr Dentler, luit à travers, parce qu'elle est là et qu'elle a la force de luire. Même dans la plus effrayante captivité de la matière, l'intelligence brise ses liens et s'élance victorieuse à la lumière." Et il y a plus ! L'éclat de cette lumière, si loin qu'elle aille dans la perception extérieure, n'est pas encore le plus haut point par où se manifeste l'existence de l'esprit humain, ce n'est là que la puissance nécessairement innée à sa nature et liée à son immortalité"
Plus haut encore se trouve la capacité, qui n'est pas perceptible de l'extérieur, d'admettre en soi une vie surnaturelle : c'est quand le divin éducateur par l'éducateur humain mène l'homme à l'eau de la régénération, qui est vraiment alors en soi et pour soi une œuvre de la grâce, non de l'intelligence ni de la nature propre. C'est d'abord la preuve absolue de l'origine surnaturelle de l'esprit humain, garantie au chrétien par la certitude de la foi. Marie Heurtin et Marthe Obrecht, avec tous leurs dons qu'une heureuse éducation a fait percer, sont des preuves absolument irréfutables de la spiritualité de l'âme humaine ; mais elles sont aussi des manifestations de développement temporaire, qui apparaissent dans la liaison de leur corps, si imparfait soit-il, avec leur âme. Mais avec la constatation de l'âme humaine, nous avons en même temps la vision de l'éternelle félicité. Au moment de la délivrance du corps par la mort, l'âme, continuant à vivre, doit se passer de l'organe auquel est assignée la nature de l'âme humaine, pour conquérir toute son activité. La régénération dans le baptême, que l'âme humaine est capable de recevoir, donne donc à sa survie, immédiatement après la délivrance du corps matériel, une nouvelle forme pour une vie éternellement active. L'éducation de nos deux aveugles-sourdes-muettes dans l'institution religieuse de Larnay nous donne donc la conviction que ces "âmes en prison" ont reçu aussi bien la liberté de l'intelligence en cette vie que la liberté des enfants de Dieu pour la vie de l'au-delà. C'est la pleine conséquence de la psychologie chrétienne des âmes.

Si nous revenons maintenant à la preuve, entièrement visible, de la spiritualité d'une âme humaine, elle apparaît irréfutable dans la merveille d'éducation — on peut le dire avec

certitude — de nos deux jeunes filles (dont nous nous efforcerons d'obtenir et de montrer le portrait à nos lecteurs)."

4. — N° du 2 mars 1901. Une âme en prison.
Le journal pédagogique revient à Marie Heurtin pour présenter à ses lecteurs (p. 69) le portrait de la jeune fille causant sur les doigts de Sœur Sainte-Marguerite, d'après le cliché qui nous avait été demandé.

L'auteur du nouvel article, qui est signé M. G., affirme que "l'histoire de l'éducation d'une enfant aveugle, sourde et muette de naissance doit, à coup sûr, produire sur un maître la plus profonde impression", et il annonce un prochain article sur l'acquisition, par Marie, des idées abstraites.

5. — N° du 29 avril 1901. L'enseignement pour une âme en prison. Conclusion.
C'est en effet la matière du dernier article, dont on déclare tous les détails empruntés au tirage à part de la Quinzaine, qui a été traduit en allemand par Mlle Gunda Gœhring, de Donauwerth.

Signé : M. G.

Note
1. Edité à Donauwerth, 34e année.

C. — "Ancien et Nouveau Monde" (M. Oscar Jacob).

Enfin, en 1902, M. Oscar Jacob, instituteur à Altshausen (Wurtemberg), après nous avoir demandé le cliché du portrait, publiait en allemand un important article illustré, intitulé Marie Heurtin, la sourde-muette-aveugle (Marie Heurtin, die blinde Taubstumme), dans le n° du 31 mai 1902 de la belle revue illustrée Ancien et nouveau Monde (Alte und Neue Welt), éditée par la maison Benziger et Cie à Einsiedeln (Suisse) [36 e année].
En voici le début :
"Il y a quelque temps, on fit connaître en France un cas, qui montre en première ligne un haut fait de la charité chrétienne, qui a de plus une grande portée philosophique en donnant une irréfragable démonstration matérielle de l'existence d'une âme humaine, et qui sert enfin de démonstration que le christianisme procure le plus grand contentement dans toutes les situations de la vie. Il s'agit de l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde et muette de naissance. Louis Arnould, professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, a publié dans la revue la Quinzaine un très bel article sur ce cas remarquable. Avec l'agrément de l'auteur, nous citons textuellement son article en grande partie. L'auteur ne produit la plupart du temps que des faits. Nous y ajoutons divers commentaires et éclaircissements.

Beaucoup penseront qu'il est impossible de s'occuper avec succès d'un cas de cécité et de surdi-mutité simultané. Diderot le pensait aussi, lui qui écrit : "Faute d'une langue, la communication est entièrement rompue entre nous, qui avons tous nos sens, et ceux qui naissent sourds, aveugles et muets. Les malheureux croissent, mais ils restent dans un état d'imbécillité." L'auteur des Lettres sur les Aveugles et sur les Sourds et Muets ne croit pas à la possibilité d'arriver, par l'éducation, jusqu'à l'âme d'un enfant sourd-muet et aveugle de naissance, de concerter avec lui un langage artificiel de signes, d'établir avec lui une communication quelconque.
Il condamnait les pauvres êtres de cette sorte à l'imbécillité perpétuelle (1).

Le fondateur de l'enseignement des sourds-muets, l'abbé de l'Epée (mort en décembre 1789), se consacra enfin à la solution de ce problème, et l'abbé Sicard, le disciple du précédent et le continuateur immédiat de son œuvre, a exposé et fondé avec plus de précision le plan général de cette méthode d'enseignement, que son "illustre maître" voulait faire pénétrer (2).
L'abbé Sicard dit : "Si, dans l'ordre des exceptions de la nature et parmi ses mutilations les plus affligeantes, nous rencontrons un sourd-muet-aveugle, quels moyens avons-nous de lui venir en aide ? Quelle distance immense il y a entre cet être cruellement dégradé et les autres hommes ! Comme il est difficile à combler l'abîme entre lui et nous ! L'instituteur des muets suffit-il pour un tel enfant ? Mais tout son art se borne à rendre l'idée et la pensée visibles. Et notre malheureuse créature est privée du sens de la vue ; il lui manque également l'ouïe. Ne pouvant choisir ni un langage sonore ni un langage de signes, il faut s'attacher à parler à la main. En tous cas il n'y a pas à dissimuler que les difficultés croîtront nécessairement à chaque pas. Car pour l'élève et le maître, sans que celui-là puisse jamais voir celui-ci et s'entendre avec lui, comment sera-t-il possible de s'accorder sur le symbole qui attache l'un à l'autre l'objet et le signe (3) ?"
Le seul moyen pour attacher une communication avec un être aussi infortuné, est le sens du toucher et le langage des doigts qui est à établir par son intermédiaire. "Une pensée profonde, pleine de génie, lit-on dans l'Apologie du Christianisme de Duilhé-Braig, est dans cette désignation : parler à la main."
Suit le passage de Lactance, déjà rapporté, sur "la raison, la parole, et la main" (4).

Ecoutons maintenant le rapport matériel de la Quinzaine.
Il porte le titre significatif : Une Ame en prison...
L'auteur commente de temps à autre les faits rapportés sur Marie Heurtin en citant Duilhé de Saint-Projet, qui appréciait, comme on sait, l'éducation analogue, précédemment donnée dans la même maison à Marthe Obrecht. Ainsi, après avoir raconté la première initiation de Marie aux signes ou symboles des choses, il cite ce passage de Duilhé sur le moment correspondant de l'instruction de Marthe :

"Voilà donc cette petite enfant, cette "masse inerte" mise déjà en possession d'une première idée générale, purement intellectuelle. Les objets qu'elle touche, qu'elle palpe de ses mains, sont des objets sensibles ; les signes correspondants qu'on lui fait ou qu'on lui fait faire sont également choses sensibles ; mais le lien, le rapport qui unit chaque objet à son signe, l'idée générale de ce rapport, la clef du système n'a rien de commun avec la matière, rien de sensible ne saurait être conçu comme une forme ou un mouvement d'atomes, comme un produit ou une fonction d'organes corporels. Cette idée générale de rapport révèle déjà une cause qui est nécessairement proportionnée à l'effet, distincte de la matière, indépendante, active, créatrice, substantielle.
Ne perdons pas de vue cette première manifestation de l'âme, cette première évidence (5)."

M. Jacob dit plus loin, à propos de l'apprentissage de la dactylologie :

"La chose se fit très simplement. Mais lorsqu'on réfléchit avec plus de précision, l'on se trouve véritablement devant un fait prodigieux. L'expliquer serait digne du plus grand philosophe. On lit dans Duilhé-Braig, au sujet du cas semblable : "Marthe Obrecht, ne voyant pas, n'entendant pas, avait donc assez de finesse de tact dans la main, assez de puissance de mémoire pour démêler et retenir une série d'impressions successives très variées, dont l'ensemble formait le nom de chaque objet, de chaque personne. Elle avait assez d'énergie active dans l'intelligence pour isoler chacune de ces impressions particulières, de ces formes fugitives que lui révélait sa main, pour discerner vingt-quatre types différents correspondant

aux vingt-quatre lettres de l'alphabet, pour saisir leurs combinaisons indéfiniment variées et le plus souvent arbitraires (6)."

Voici la fin, pleine d'élévation, de l'article :
"Comme nous l'avons en partie expliqué plus haut, ce cas a une grande portée philosophique ; car il est une irréfutable démonstration matérielle de l'existence d'une âme humaine créée par Dieu. La science moderne s'efforce de prouver que l'âme humaine et l'âme animale n'ont qu'une différence de degré. Mais la distinction de l'animal et de l'homme comprend deux ordres de faits, sur lesquels aucune science ne peut passer. Ces deux ordres de faits comprennent le langage et le domaine des inventions. Mais le langage, c'est-à-dire l'expression volontaire des pensées, reposant sur une compréhension réciproque, suppose quelque chose qui manque complètement à l'animal, à savoir une intelligence.
Beaucoup renversent simplement la chose, et disent que le langage n'est pas la conséquence, mais la cause de l'intelligence. Notre cas est une démonstration éclatante, que le langage n'est pas la condition de l'intelligence Comme elles paraissent, là contre, risibles et vaines, les glorifications des manifestations de la soi-disant intelligence des animaux !
Le singe, chez lequel brille le plus clairement la lumière de "l'intelligence animale", quand il est debout sur un poêle dont la chaleur lui devient insupportable, ne trouve d'autre moyen d'y échapper que de lever une jambe après l'autre".

Enfin l'auteur conclut au sujet du bonheur de notre infirme, sur lequel il avait, plus que tout autre, le droit de se prononcer :
"Nous avons déjà indiqué plus haut que la physionomie de la jeune fille est gaie et heureuse. Peut-on être heureux dans une pareille situation ? La jeune fille ne voit jamais la magnifique nature de Dieu ; il lui est fermé, le royaume des couleurs et des sons. "Cécité est misère", dit-on (7). Comme cet état est terrible quand la surdi-mutité s'y ajoute encore !
Et pourtant la jeune fille est heureuse. Et le fondement de ce bonheur, où peut-on le trouver ? Dans le christianisme ! La jeune fille sait et est fermement convaincue que sa destinée était décidée par un Dieu de toute puissance, de toute bonté, de toute sagesse, et qu'après un peu de temps, elle pourra, durant une éternité, atteindre et contempler la source de toute la beauté, de toute la noblesse et de tout l'amour de cette terre. Le christianisme contente le cœur du savant, du travailleur, l'heureux comme le malheureux, aussi bien que cette pauvre fille. Il est pour chaque homme parce qu'il vient de Dieu, le créateur de l'homme. N'eût-ce pas été un crime, et la jeune fille ne fût-elle pas devenue folle, si on lui avait, par exemple, offert la "consolation" d'un système de philosophie moderne ? Oui, vous Kantiens, vous Schopenhaueriens, vous partisans de Nietzsche, vos systèmes peuvent assurer un contentement temporaire à celui qui trône, exempt de soucis, dans sa chaire de parade : au malheureux ils ne peuvent offrir absolument rien !"

Oscar Jacob.

Notes
1. Diderot, Lettre sur les Aveugles, édition Assézat, t. I, p. 294. Il est vrai qu'avec son ordinaire divination, le philosophe ajoute : "Peut-être acquerraient-ils des idées, si l'on se faisait entendre à eux dès l'enfance d'une manière fixe, déterminée, constante et uniforme; en un mot, si on leur traçait sur la main les mêmes caractères que nous traçons sur le papier, et que la même signification leur demeurât invariablement attachée" ; et toute la page suivante, entre autres ces deux phrases qui s'appliquent si bien à notre infirme : "Il faut manquer d'un sens pour connaître les avantages des symboles destinés à ceux qui restent; et des gens qui auraient le malheur d'être sourds, aveugles et muets, ou qui viendraient à perdre ces trois sens

par quelque accident, seraient bien charmés qu'il y eût une langue nette et précise pour le toucher..." [L.A.]

2. L'abbé Sicard (1742-1822) succéda, par le concours, à l'abbé de l'Epée en 1790, comme directeur de l'établissement des sourds-muets de Paris, fut emprisonné en 1792 à l'Abbaye, où il échappa aux massacres de septembre, professa avec succès la grammaire générale à l'Ecole normale supérieure, fut proscrit par le Directoire et ne reprit ses fonctions qu'après le 18 brumaire. Ses Eléments de Grammaire générale appliqués à la langue française (1799) le firent entrer à l'Académie française. [L. A.]

3. Cours d'instruction à V usage des Sourds-Muets, préface. Cette citation de l'abbé Sicard n'est pas toujours exactement littérale, son texte ayant été un peu arrangé par le traducteur allemand. Nous nous sommes rapproché du texte original autant que la version allemande nous le permettait. — Les deux paragraphes précédents sont évidemment empruntés par M. Jacob à Duilhé de Saint-Projet, 1ère édition, p. 362-364, qu'il cite d'ailleurs dans les lignes suivantes. [L. A.]

4. Duilhé, 1ère édition française, p. 364. [L. A.]

5. Cf. Duilhé, 1ère édition française, p. 371. [L. A.]

6. Duilhé, édition française, p. 377. L'apologète ajoute : "Cela fait songer à cette singulière boutade de Diderot : "Si un aveugle se mettait à philosopher, il placerait le siège de l'âme au bout des doigts, et, très probablement, après un effort de profonde méditation, il éprouverait une aussi forte douleur aux doigts que nous à la tête" (t. I, p. 292 et 293 ; la citation n'est pas très exactement faite par Duilhé). [L. A.]

7. "Blind sein ist elend."

II — Marie Heurtin en Angleterre.

La revue de Londres The Month, du mois de janvier 1902 (Longmans, Green et C°, 39, Paternoster Row, London), a donné un article de sept pages, *An Imprisoned Soul*, qui est, comme l'indique le titre, une adaptation anglaise de Une âme en prison.

L'étude commence par une mention des Sœurs de la Sagesse, qui possèdent l'établissement de Larnay :

"... Ces religieuses, dont les robes grises, manteaux noirs et coiffes blanches sont bien connus dans les provinces de l'Ouest de la France, appartiennent à une congrégation fondée au XVIIe siècle par le bienheureux Grignion de Montfort.
Sa tombe à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en Vendée, est un lieu de pèlerinage très fréquenté, et ses filles forment un ordre grand et florissant, dont l'œuvre consiste principalement en hôpitaux et en écoles pauvres."

La fin de l'article contient quelques détails nouveaux :

"La rapidité de perception chez Marie Heurtin est admirable : une famille composée de cinq personnes lui a dernièrement rendu visite ; en passant rapidement les doigts sur la figure et les formes des visiteurs, elle s'est assurée de leurs apparences et même de leurs âges : ainsi, entre une jeune femme de 35 ans et sa sœur de dix années plus jeune, elle a immédiatement distingué l'aînée, et elle a deviné d'une manière assez précise l'âge des deux (1).

L'un des plus grands plaisirs de sa vie lui a été donné par son historien, M. Arnould, quand il lui a demandé d'être la marraine de sa plus jeune fille. Son bonheur ne connut pas de borne, et nous pouvons être sûrs que rarement filleule donna plus de joie à sa marraine et n'en eut plus de prières (2).
Sœur Marguerite, aux patients efforts de qui Marie Heurtin doit toute la lumière et tout le bonheur qui ont été introduits dans sa vie, n'a pas pu se convaincre, jusqu'à ce jour, que, dans sa modeste sphère, elle est une véritable héroïne.
Tout à fait contre ses désirs, ses amis ont envoyé un exposé de son cas à l'Académie française, et un "prix Montyon" était accordé à la bonne Sœur, en novembre 1899. Mais ni ce témoignage bien mérité, accordé à son œuvre, ni les lettres sympathiques qu'elle a reçues de toutes les parties du monde, n'ont troublé sa douce humilité. Elle ne se soucie pas des louanges humaines, et, à l'heure actuelle, elle et son élève aveugle n'ont qu'un désir : qu'on leur permette de vivre et de mourir dans leur cher couvent bien-aimé ("in their beloved convent home") (3).

Puisse la prière de la pauvre enfant être exaucée ! puissent les bonnes religieuses de Larnay et leur œuvre, qu'elles soutiennent sans secours, échapper aux épreuves qui sont tombées sur tant de communautés religieuses dans la France catholique !"

Barbara de Courson.

Notes
1. Elle a surtout deviné, ce qui paraît plus extraordinaire encore, qu'elles étaient sœurs. [L. A.]
2. Nous ajouterons que rien ne fut curieux et émouvant comme la première *entrevue* (?) de Marie avec sa filleule âgée de deux mois. La marraine n'avait pas dormi dans l'attente de cette journée : rose d'émotion, elle palpa, avec son agilité ordinaire, visiblement tempérée par une sorte de respect, toutes les parties de la figure et du corps de la nouvelle-née, notamment les oreilles, les lèvres pour en mesurer les dimensions, l'intérieur de la bouche pour

savoir si elle avait des dents. Avidement elle demanda à sa maîtresse si l'enfant voyait et entendait ; et toutes ses impressions, si rapides et si vives, se succédaient dans sa fine et intelligente physionomie, où les paupières battaient vite sur les yeux clairs. [L.A.]

3. Nous renonçons à bien traduire cette si pénétrante expression. [L.A.]

III. — Marie Heurtin en Hollande.

Le Père J.-V. de Groot, de l'ordre des Frères Prêcheurs, professeur de philosophie thomiste à l'Université d'Amsterdam, vint en France, dans l'été de 1902, pour y voir par lui-même deux choses qui lui paraissaient avant tout intéressantes : 1° l'Institut Pasteur, 2° l'éducation de Marie à Larnay, qu'il avait connue par l'Ame en prison. Il prépare à loisir une étude philosophique sur ce cas de psychologie si curieux, mais en attendant il a publié, en novembre 1902, le résultat de ses observations dans une revue qui paraît à Leyde et à Utrecht : De Katholiek, t. CXXII, p. 309 à 33o (Leden, J.W.van Leeuwen, Hoogewoerd,89 ; — Utrecht, Wed. J.-R. van Rossum).
Cet article nous présente le grand intérêt de nous livrer l'impression ressentie sur place par un étranger intelligent : il y a là vraiment une contre-épreuve et un complément de la relation qui ouvre cette brochure. Nous donnons donc de larges extraits de l'article néerlandais, que le Père Ladislas, de la congrégation des Pères des Sacrés-Cœurs, à présent hélas ! parti de Poitiers, a bien voulu nous aider à traduire littéralement : nous faisons profiter notre traduction de la révision que le P. de Groot vient d'en faire lui-même (1904).

Après avoir mentionné les cas précédemment connus de cécité et de surdi-mutité (voir plus loin au Catalogue), James Mitchell, Laura Bridgeman, Edouard Meystre, Hélène Keller, il ajoute :

"Marie Heurtin semble moins connue dans notre patrie. Elle est actuellement, à ce que je crois, l'unique personne dans le monde entier qui soit née aveugle, sourde et muette, mais néanmoins elle s'est élevée à une vie d'âme vraiment belle.

Le professeur Louis Arnould, de Poitiers, dans la Quinzaine (1er décembre 1900), et M. P. Félix Thomas, dans la Revue de Paris (1er janvier 1901), ont déjà parlé d'elle. La Revue philosophique de M. Ribot s'est occupée de cet important phénomène psychologique (1). Ce qu'ils nous disent, j'ai pu l'apprendre à nouveau de témoins immédiats, au mois d'août dernier. La Sœur Marguerite me fit savoir que les communications de M. Arnould sont très exactes, c'est pourquoi je me référerai plus d'une fois à ce savant. Pendant mon séjour à Larnay, j'ai noté de nombreux détails encore inconnus. Dans mon entretien avec l'enfant aveugle, la Sœur Marguerite était ma fidèle interprète, parce que je ne comprends pas la dactylologie.

Ce que j'ai vu et entendu, les pages suivantes l'apprendront au lecteur. Les faits doivent parler.

Jugez vous-mêmes, chers lecteurs, si dans l'histoire d'une pauvre petite fille qui est aveugle, sourde et muette, il y a matière à réfléchir et à élever le cœur."

"Larnay est un institut vaste, nouvellement bâti, entouré de jardins plantés de fleurs, d'arbres fruitiers et de toute espèce de légumes.
200 sourdes-muettes et une quarantaine d'aveugles y sont nourries, instruites, soignées par les Filles de la Sagesse, que l'on appelle aussi Sœurs grises.
L'institut, qui s'élève avec grâce sur le plateau solitaire de Poitiers, n'est éloigné que d'une lieue de la ville. C'était autrefois un domaine noble dont la famille de Larnay, maintenait éteinte, tirait son nom.
Charles-Joseph Chaubier de Larnay, chanoine de la cathédrale de Poitiers, y recueillit, le 6 novembre 1847, les filles sourdes-muettes qui jusque-là avaient été établies dans la vallée de Pont-Achard. Le 12 novembre 1857, l'on commença à y recevoir également des filles

aveugles. Ce fut l'origine de l'établissement actuel. Le prêtre charitable qui fonda ce refuge pour tant de malheureuses y repose à présent (mort le 7 décembre 1862).
Aux pensionnaires de Larnay appartiennent trois aveugles-sourdes-muettes.

La première fut Germaine Cambon. Une Sœur, aidée par une des sourdes-muettes plus âgées, apprit à l'enfant le langage des doigts. Les résultats de l'enseignement et de l'éducation morale et religieuse étaient consolants. Dans l'ouvrage de M. l'abbé Guillet, archiprêtre de Niort, Vie de M. Charles-Joseph Chantier de Larnay, p. 490-491, nous ayons trouvé consignées les particularités suivantes. Elles regardent la première communion de la petite Germaine.

"Nous avions le bonheur de dire cette messe de première : communion! Notre allocution, que nous étions obligé de mimer, pour les sourdes-muettes, en la parlant pour les aveugles, fut traduite au moyen du toucher par la sourde-muette, à sa compagne sourde-muette et aveugle, qui dit ensuite à part soi, sur l'avertissement qu'on lui en donna, les actes avant la communion, comme aussi ceux d'après.
Une Sœur, au sortir de l'église, lui ayant fait cette question : "Notre-Seigneur, que t'a-t-il dit dans la communion ?" elle répondit aussitôt par les signes : "Ah ! Il ne m'a rien dit ; mais moi je Lui ai parlé beaucoup, beaucoup ; je Lui ai expliqué beaucoup de choses." La chère enfant ne put pas déjeuner. "Je ne puis pas manger, disait-elle ; mon cœur est trop plein." Les jours suivants, notre petite Germaine, c'est le prénom de l'enfant, ne cessait de répéter : "Je voudrais déjà mourir, je m'ennuie de la vie; j'avais demandé à Jésus de mourir le jour de ma première communion."
L'ennui de la vie dans cette enfant, on le comprend bien, n'était pas causé par le sentiment qu'elle pouvait avoir de sa triple infirmité."

Germaine et la Sœur qui l'instruisait ont déjà quitté cette vie terrestre (2).

La deuxième aveugle sourde-muette de Larnay est Marthe Obrecht, qui est plus connue. Ayant déjà l'âge de trois ans (1870), elle devint tout à coup aussi profondément malheureuse, par suite des émotions que lui causa le passage des troupes allemandes à Baume-les-Dames. Duilhé de Saint-Projet, dans son Apologie scientifique, a cité, à son sujet, des détails très instructifs, qui attirèrent plus généralement l'attention dans notre pays, grâce à la très estimable étude, intitulée l'Homme, du professeur Keuller (3).

Marthe Obrecht arriva à Larnay en 1875. La Sœur Sainte-Médulle devint son institutrice, tandis qu'une Sœur sourde-muette, Blanche, continua, comme monitrice, à alléger et à suppléer avec un grand dévouement le travail de la charitable maîtresse pendant des années entières. Marthe écrivait d'elle dans une des lettres filiales qu'elle adressait à sa mère :
"Sœur Blanche est mère pour Marthe, je prie pour Sœur Blanche."

Sœur Médulle repose déjà depuis 1894 à l'ombre de la croix. Son âme trouva Dieu dans l'éternelle lumière. Cependant, même sur la terre, la lampe de ses soins sages et charitables n'est pas éteinte. Elle eut le temps de voir que les premières connaissances furent pour le réveil et l'élévation de la vie intérieure de la pauvre Marthe, comme "un rayon de soleil pour une fleur naissante, après une sombre et froide nuit (4)". Nous avons vu, cet été, l'enfant de son dévouement, et nous nous sommes réjoui qu'il fît jour du moins dans l'âme de l'aveugle-sourde-muette qui a le cœur si bon.

Marthe Obrecht trouve une agréable occupation dans plusieurs ouvrages de femme. Pour varier, elle s'occupe à copier des livres pointés pour des compagnes aveugles, ouvrage qui lui

plaît beaucoup. Elle lit. Elle s'entretient volontiers avec ses nombreuses compagnes et avec toutes les Sœurs qui comprennent les signes et le langage des doigts. Son visage exprime bien le type des aveugles, et un léger nuage de tristesse s'y trouve répandu ; mais pendant l'entretien on voit ses traits s'éclaircir ; souvent la satisfaction se traduit en joie bruyante et en éclats de rire. Il est vrai que maintenant, à l'âge de 35 ans, elle éprouve un violent désir de voir : parfois elle se plaint de son état malheureux. Mais alors la religion fait bientôt disparaître ce qu'il y a de sombre dans son cœur. Un mot d'encouragement, une paternelle consolation du prêtre rend la paix à son âme.

Marthe et Marie Heurtin, sa jeune compagne d'infortune, sont des amies fidèles. Combien il y a de vie, d'animation dans leurs conversations ! Alors les deux aveugles-sourdes-muettes, "au parler rapide", mettent leurs mains l'une dans l'autre. Elles parlent de joie et de douleur, de leur travail, des nouvelles du jour. Elles ne voient pas ; elles n'entendent pas ; il n'y a aucun bruit de paroles. C'est une muette confidence, une vive animation, une joie éveillée. Elles se comprennent également l'une l'autre sur des objets plus élevés.
Car elles connaissent Dieu et la vie future ; elles aiment le Christ et se réjouissent des bénédictions de la religion. L'éducation de Marthe continue donc à briller comme une lumière ; d'autant plus que par là fut préparée l'éducation de Marie Heurtin, dont nous allons nous occuper."

"Marie Heurtin naquit à Vertou, dans le département de la Loire-Inférieure, le 13 avril 1885. Ses parents sont très peu fortunés, et le métier de tonnelier ne rapporte guère plus que le pain quotidien au père Heurtin.
Marie est l'aînée de sept enfants. Elle fut suivie d'une sœur, presque aveugle de naissance et qui est morte à présent. La troisième et la quatrième, deux filles, étaient nées sans infirmités. Cependant la troisième est maladive. Vint ensuite un frère né sourd-muet. Puis une fille, sans aucune infirmité, et qui est morte jeune. Et tout récemment, en juillet, encore une petite sœur, qui est très bien conformée, semble-t-il (5).
J'ai appris plus tard que les parents sont cousins issus de germains.

La fillette aveugle et sourde-muette demeura chez ses parents jusqu'à sa dixième année, à l'exception d'un certain temps où deux institutions, l'une de sourdes-muettes, l'autre d aveugles, l'adoptèrent à titre de probation..."

Puis vient l'entrée à Larnay, et le commencement de l'éducation :

"Personne ne nous le contestera : les conditions dans lesquelles ce noble travail dut être commencé, la méthode sévère avec laquelle il fut continué, enfin les résultats déjà obtenus et ceux qui peuvent, avec raison, être attendus, donnent une importance toute particulière à l'histoire de l'éducation de cette troisième aveugle sourde-muette."

Sur la sauvagerie de l'enfant pendant les premiers temps, notre savant auteur dit entre autres :

"Elle rampait le long des murs, auxquels elle enlevait des fragments. Sœur Marguerite, qui dormait dans la même Chambre qu'elle, ne put avoir aucun repos, tant elle faisait de tapage. Elle se vit forcée de confier, pendant quelque temps, cette élève rebelle à d'autres personnes de la maison. Parfois l'enfant semblait se parler à elle-même, ou se laissait aller à de bruyants éclats de rire. D'après l'opinion de Sœur Marguerite, la sauvagerie de l'enfant provenait surtout de ce que la petite se trouvait en présence de l'inconnu, en présence d'un nouvel entourage auquel elle ne s'était pas encore accoutumée. Ainsi Marie entrait dans ses accès de

ragé aussitôt qu'elle touchait les habits d'une Sœur, les larges manches de laine ou la coiffe empesée. Lorsque Marthe Obrecht, âgée de huit ans, était arrivée à Larnay, on aurait pu la décrire comme "une masse inerte". Nous venons de voir que l'aveugle-sourde-muette qui la suivit ne donna pas la même impression.

Après avoir appris ces choses de témoins oculaires et auriculaires, on a de la peine à en croire ses yeux, quand on rencontre la même Marie, âgée de dix-sept ans, calme et réfléchie, en compagnie de sa maîtresse tendrement chérie, dans le parloir, ou bien dans le jardin du couvent, au milieu des parterres. Son maintien, ses manières, son langage, tous ses dehors sympathiques, je n'ai qu'un mot pour les rendre : délicatesse. Une âme douce, fine, vivante, parle dans cette tendre et innocente apparition. Prompte et décidée en tout, cette enfant aveugle a un charme caractéristique par son "regard ouvert, clair et vif", ce qui avait fait déclarer autrefois qu'elle voyait, mais qu'elle était "idiote". Il n'est pas étonnant que les bonnes Sœurs de la Sagesse, qui, sans doute, gâteraient leur élève si elles étaient moins sensées, se laissent aller plus d'une fois à une bien pardonnable vanité maternelle — et cela sans aucune apparence de remords — en vantant "les beaux yeux de cette chère enfant".

Mais que de soins et de sacrifices sa formation n'a-t-elle pas demandés !"

*
* *

L'auteur dit au sujet de l'alphabet Braille :

"Louis Braille (mort en 1852), l'instituteur aveugle des aveugles, a rendu un service inestimable à ses frères et sœurs souffrants par sa belle invention d'écriture en lettres pointées. Des points de un à six, imprimés ou piqués dans le papier et placés sur des lignes superposées au nombre de trois au plus, donnent avec leurs différentes combinaisons toutes les lettres de l'alphabet. Cet alphabet Braille étant en relief, les doigts très sensibles des aveugles exercés palpent bien facilement les petites aspérités de chaque lettre, et lisent rapidement à l'aide du toucher comme nous avec nos yeux. D'autre part, depuis que le premier livre en caractères Braille fut imprimé, l'année 1829, on ne manque plus d'ouvrages indispensables ou d'une utilité générale. Ainsi, par exemple, les Sœurs aveugles de Saint-Paul à Paris continuent toujours à travailler dans leur imprimerie de "livres blancs", comme on appelle les livres Braille. Elles impriment sans encre. La chute du jour ne trouble nullement les laborieuses aveugles; elles n'ont jamais besoin de remplacer la lumière du soleil par une lumière artificielle, qui serait un luxe inutile (6). C'est ainsi qu'elles pourvoient de livres la bibliothèque des aveugles.

... La vie des animaux rendait Marie anxieuse. Combien était pleine d'énigmes cette existence, semblable à la sienne et cependant si différente ! Lorsque pour la première fois on lui mit un petit oiseau dans la main, elle en fut toute troublée.
A présent elle aime les oiseaux. Le chien et le cheval, elle les considère comme très utiles, le chien, par exemple, parce qu'il garde la maison. Elle ne craint plus les animaux. Elle sait aussi que l'homme par son âme raisonnable est de beaucoup supérieur aux animaux.

Quel magnifique développement de la vie intérieure de l'homme !

Que furent les dix premières années de la pauvre aveugle ?

Des manifestations d'une vie végétative et presque uniquement sensitive, tempérées par l'observation des lois de la propreté et par une certaine mesure de modestie, mais au reste violentes dans leurs explosions et presque sans aucune apparence d'une impulsion supérieure à l'instinct. Lorsqu'elle demandait un œuf à ses parents, elle frappait sur son assiette.
Elle se souvient qu'une voisine lui donna un peu de confiture sur son pain, luxe que ne pouvaient pas se permettre ses pauvres parents. Bientôt elle sut retrouver la demeure de sa bienfaitrice, et se mit à crier devant la barrière pour obtenir la friandise, en passant son pain à travers les barreaux.
— Un autre jour, comme elle s'en souvient aussi très bien, la petite alla boire à la barrique de vin de son père, mais elle ne put, hélas ! refermer le robinet, en sorte que le tonneau se vida.
Alors, de crainte d'être punie, elle alla se cacher.
— Elle s'amuse maintenant du violent tapage qu'elle fit à son entrée à Larnay et imite parfois, pour montrer qu'elle se rappelle bien tout, les cris affreux qu'elle poussait et qui à présent contrastent si singulièrement avec son doux et aimable visage.

Cependant, en peu de mois, comme nous l'avons dit, "l'idiote", que l'on était sur le point de mettre dans une maison d'aliénées, devint un nouvel être ; telle une fleur qui se tourne vers une lumière vitale plus élevée. Maintenant que Marie pouvait communiquer des impressions à d'autres et en recevoir, parler dans son langage de joie et de douleur et des mille particularités de la vie ; échanger ses pensées avec toutes les Sœurs et toutes ses compagnes connaissant le langage des doigts ou dactylologie, son esprit s'ouvrit au vrai et au beau, son cœur aux sentiments humains et à tout ce qui est bon. Larnay devint le lieu de sa régénération."

Puis vient le douloureux apprentissage fait par Marie de la pauvreté, de la vieillesse et de la mort, qui inspire cette réflexion à l'auteur :
"Les impressions qui la saisirent de temps à autre dans cette conception plus profonde de la réalité, sont comme un reflet de l'aspiration puissante et innée de l'homme à un bonheur impérissable et parfait."

Après, la connaissance de Dieu :
"Depuis ce temps, la noble connaissance de l'âme, de Dieu, de la vie immortelle, s'accrut constamment en Marie Heurtin. Elle eut des notions plus claires et plus complètes du soleil, de la lune et des étoiles, de la dignité supérieure de l'homme, des règnes végétal et animal. Dans la mesure du possible, on recourut à la méthode intuitive, et elle s'éleva avec son esprit du visible vers l'invisible, vers le Créateur de toutes choses. Elle connaît maintenant, elle adore l'essence infinie de Dieu, sa sagesse, sa toute-puissance, sa justice et son amour.

L'enseignement de la doctrine chrétienne, l'histoire évangélique, les discours et les exemples du Christ enrichirent son âme, dirigée vers l'immatériel d'une connaissance de plus en plus haute de Dieu et de la religion. Son cœur pur s'élevait dans la paix. Si devant les yeux de son corps les rayons du soleil demeuraient sans éclat, elle pouvait cependant, le Dieu d'amour et de grâce éclairant d'une vive lumière la profonde obscurité de son ancienne ignorance, répéter avec l'aveugle-né de l'Evangile : "Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois."

Suit ce délicat croquis digne des "Primitifs" :
"... Marie a sa propre bibliothèque de "livres blancs". Elle a même dans le vaste institut son propre cabinet, où elle reçoit ses leçons et étudie tranquillement. Si j'étais peintre, je voudrais la représenter comme je l'ai vue pendant son étude.
Son aspect me frappa comme la vision d'un suave bonheur.

Doucement l'air pur du jardin entrait par les fenêtres, pendant que la lumière immaculée du milieu d'un jour d'été entourait la jeune aveugle, qui, calme et animée, comme l'image de la sérénité, était assise et travaillait, lisant les chiffres Braille de ses doigts fins pour trouver la solution de son petit problème d'arithmétique.

La Sœur Marguerite fit un signe presque imperceptible du bout des doigts sur la table, et l'étudiante se leva tranquillement de son bureau, pour aller prendre, sans aucune hésitation, le livre demandé de sa bibliothèque, déjà bien garnie.
-Son ouvrage préféré en ce moment était les deux gros volumes, édités par une imprimerie parisienne et donnés, comme prix d'application pour l'année scolaire écoulée, à l'élève qui en fut charmée : à savoir les Méditations sur l'Eucharistie , par Mgr de la Bouillerie. Avec une piété réjouie, la jeune fille lut, de sa main gauche, une page de ce nouveau livre, tout en la traduisant, de la main droite, en dactylologie, pour sa maîtresse, qui, à son tour, me repassait les paroles dans le langage ordinaire.

Un homme qui n'entend pas, ne voit pas, ne parle pas de la bouche, peut bien vivre de la vie de l'esprit. Le penchant inné de la recherche, la puissance ordonnatrice de l'esprit humain se montra bientôt chez cette aveugle, sourde et muette. Lorsque la fillette ne comprenait pas, elle posait question sur question. Durant ses leçons, Marie pria, de temps en temps, sa maîtresse de s'arrêter un peu. Comme l'oiseau dépouille l'épi qu'il a ramassé et s'en nourrit ensuite, ainsi elle médite et classe les connaissances déjà acquises pour fortifier de la sorte son esprit et sa mémoire, et les enrichir d'une manière durable... Elle mesure le temps, comme nous, d'après la grande et la petite aiguille de l'horloge; les jours, d'après le cours de ses occupations habituelles, alternés par la nuit, qui est le temps du repos; grâce à l'enseignement de l'histoire surtout, elle apprit à estimer peu à peu la distance entre l'époque actuelle et les siècles très-reculés. Au commencement ses erreurs de ce côté étaient parfois grossières...

... Marie Heurtin a déjà une grande quantité de conceptions abstraites. Elle se forme des jugements positifs et négatifs, non seulement au sujet de choses et de données particulières, mais avec le caractère évident de la nécessité et de la généralité. Elle voit, par exemple, que le tout est plus grand que la partie.
Interrogée par trois fois si 2 et 2 = 4, si cela ne pourrait pas être un peu plus, 4 1/2 ou 5, elle soutint l'invariabilité de la vérité susdite, et, à la troisième question, elle dit, avec un de ces gestes décisifs qui lui sont propres : "On ne peut pas changer cela."

... Le beau existe-t il aussi pour cette jeune fille née aveugle, sourde et muette ?
Ceux qui la fréquentent journellement n'en doutent d'aucune façon. Marie trouve le beau dans les lis, les roses et toutes sortes de fleurs, dont elle apprécie non seulement l'odeur agréable avec son odorat délicat, mais dont elle considère avec ses doigts "clairvoyants" les feuilles si variées en forme, en nombre, en disposition et en velouté.
Elle passe ses doigts avec complaisance sur des dessins et de belles figures en relief. Le visage, la chevelure, l'habillement et la taille des gens lui fournissent des données pour juger de la beauté. Lorsque, accompagnée de sa fidèle maîtresse, elle alla visiter ses parents au mois d'août, elle demanda aussitôt à "voir" le nouveau petit Benjamin de la famille, qui avait alors trois semaines. Joyeuses caresses !
Cependant elle ne négligea point de passer doucement sa main autour de la bouche de l'enfant, pour savoir si elle était petite et pas trop grande. De même le nez, les mains, etc., furent "examinés", et elle jugea ainsi si la petite sœur était une "charmante" enfant."

L'auteur explique que la Sœur Marguerite faisait d'abord comprendre à Marie le bien et le mal en l'attirant à soi et en la caressant, ou au contraire en la repoussant. Il ajoute :

"Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que cette vertu très primitive prît un vol plus haut. L'enfant apprit bientôt, comme nous l'avons déjà dit, à connaître Dieu et la religion.
C'est alors que le jugement de Marie sur le bien et le mal reçut un fondement plus profond. Elle connaît Dieu comme origine et comme fin de l'homme, comme son Père céleste qu'elle aime de tout son cœur innocent. Elle vit en sa présence. Comme elle disait, à sa manière, une de ses prières préférées, je lui demandai s'il était nécessaire d'employer des paroles ou des signes. Il aurait fallu voir la décision avec laquelle elle en nia la nécessité par cette courte réponse : "Dieu voit partout (7)." — On me disait encore que le récit de la Passion et de la mort de Jésus l'émeut profondément et que son esprit innocent conserve toujours une tendre dévotion pour les douleurs du Seigneur et le Chemin de la Croix. L'espoir, plein de foi, de la vie future est en elle comme une vive lumière."

L'auteur rapporte ensuite la réponse que fit l'enfant au sujet du voyage de Lourdes et que nous avons citée plus haut, p. 28-30. Il ajoute :
"Et cependant elle comprenait bien quelle épreuve c'était que d'être aveugle. Tout à coup cette notion s'était manifestée dans une de ses heures d'étude : lorsqu'elle connut l'histoire de Samson, à qui on avait crevé les yeux, elle se répandit en larmes et sa compassion lui causa une profonde tristesse.

Ainsi l'indomptable enfant d'autrefois est devenue la bonne et heureuse jeune fille de dix-sept ans, qui, bien que sourde, muette et aveugle, est la joie de tous ceux qui la fréquentent."

Parmi les nombreux traits accumulés par l'auteur, nous détachons ces deux derniers :
"Un mercredi des Cendres, sa chère maîtresse fut surprise par cette déclaration : "Je n'embrasserai pas Marguerite avant Pâques." La manifestation enfantine de sa profonde affection pour sa bienfaitrice, qu'elle aime comme une mère, étant une grande consolation pour notre aveugle sourde-muette, "Marguerite" comprit facilement qu'ici, sous une forme très naïve, s'exprimait l'esprit de pénitence.
— Au mois de juillet arriva jusqu'à Larnay le bruit de l'expulsion des religieuses. Spontanément, Marie Heurtin dit aux membres de la famille religieuse qui tous s'inquiétaient un peu : "Dieu est bon Père ; il nous veille ; il ne nous séparera pas. Soyez tranquilles (8)."

L'étude se termine par un remarquable portrait de l'infirme :
"Cette vivacité est tempérée par une aimable retenue, la piété accompagne une grande gaîté et un faible pour la plaisanterie, le zèle pour les exercices religieux s'unit à un goût vif pour l'étude et une application remarquable pour les occupations journalières. Tout en servant très fidèlement son divin Sauveur, elle est la bienveillance même pour tous ceux qui vivent avec elle.

Telle est l'aveugle-sourde-muette Marie Heurtin.

D'après des témoignages véridiques, nous avons essayé d'indiquer le chemin de son développement.
La physiologie, la psychologie et la pédagogie trouvent ici matière à méditation.

En ce qui me concerne, lorsque je quittai le silencieux et paisible Larnay et que, le long des champs de blé du coteau, je retournais à Poitiers, je me sentis plein de joie au souvenir d'une

belle âme. Cette enfant une "idiote" ! Bénie soit l'éducation, qui par la tendresse a triomphé de l'erreur.

S'il y avait dans notre patrie des enfants aussi malheureux que la petite Marie à Vertou, puissent ces pages avoir montré ce dont la compassion et le dévouement sont capables pour ces malheureux."

Amsterdam. P. J. V. De Groot,
Des Frères Prêcheurs
(Professeur de philosophie thomiste
à l'Université d'Amsterdam.)

Notes
1. 2e semestre de 1901, p. 212 ; voir plus loin, IV, Marie H. en France.
2. Germaine Cambon avait vu jusqu'à l'âge de 12 ans. Elle n'était pas aussi intelligente que Marthe Obrecht et Marie Heurtin. [L. A.]
3. De Katholiek, 1892, t. CII, p. 208-213. [P. de Groot.]
4. Expressions de la Sœur Sainte-Médulle elle-même, qui les applique à l'apprentissage fait par Marthe de la dactylologie ; voir Duilhé, ancienne édition, p. 377. [L. A.]
5. Hélas! on peut dès maintenant juger qu'elle est aveugle. [L. A.]
6. Cf. Maurice de la Sizeranne. Les Sœurs Aveugles (1901). [P. de Groot.]
7. Nous rétablissons le mot voit d'après les indications mêmes de Sœur Marguerite. [L. A.]
8. Si l'on rapproche ce trait du dernier que nous avons cité plus haut, à la fin de notre propre rapport, on voit les progrès réalisés depuis deux ans par cette jeune âme dans la confiance en Dieu. [L. A.]

IV. — Marie Heurtin en France.

L'article de la Quinzaine fut annoncé et résumé par M. Henry Bidou dans les Débats du 29 novembre 1900, sous le titre de *Une Ame en prison*.

M. G. d'Azambuja l'analysa dans l'Univers et le Monde, supplément du 8 décembre 1900 : *Un chef d'œuvre de patience chrétienne*.

La Revue des Revues du 15 décembre lui consacrait quelques lignes, et la Renaissance un long article de M. Jacques Renaud, le 23 décembre.

L'Univers et le Monde y revenait le 13 mai 1901 avec un article de M. Prosper Gérald, et le Polybiblion donnait un résumé dans son fascicule de juin 1901. En octobre 1902, M. Eugène de Ribier faisait connaître l'Ame en prison aux lecteurs des Annales bibliographiques et littéraires" Mais le grand public en France n'a commencé à s'occuper un peu de cette extraordinaire éducation qu'à la suite de l'article donné par M. Lucien Descaves en tête de l'Écho de Paris du 27 septembre 1902, où il rapprochait ingénieusement Marie Heurtin de la Fille Sauvage de M. de Curel. Voici de quelle manière originale l'auteur commentait, vers la fin, cette "prison" de l'âme :

"... Ce fut, j'imagine, un beau jour pour la maîtresse, que celui où elle aboucha (si l'on peut ainsi dire de deux personnes qui causent avec leurs doigts) son élève avec Marthe Obrecht, l'élève de la Sœur Sainte-Médulle, âgée de trente-cinq ans, et converse à Larnay (1),

"Une photographie nous montre les deux sourdes-muettes privées aussi de la vue bavardant ensemble, les mains dans les mains. Elles ont toutes les deux l'air éveillé, souriant.
Ce sont encore des ruines humaines, sans doute, mais dans lesquelles des oiseaux sautillent et chantent. D'une tour à l'autre, les mains étendent comme un pont suspendu, pour l'échange des nouvelles et des consolations...
"Sur une photographie encore, la Sœur Sainte-Marguerite offre son doigt, comme un perchoir, aux signes qu'y posent les doigts légers de l'élève expansive (2)."

L'article porte cette conclusion, significative sous une telle plume :
"Je ne sais quel est le sort réservé à la maison de Larnay par la loi sur les congrégations. Je me borne à souhaiter qu'on y laisse en paix, pour sa récompense, la Sœur Sainte-Marguerite, ses monitrices et ses élèves. Elle a droit, après le prix de vertu de l'Académie, à ce prix de persévérance.
"Les sourds-muets-aveugles sont heureusement une exception, soit ! Toujours est-il que la fille sauvage, errante, trouva asile et dévouement chez les Sœurs de Larnay, après avoir été rebutée par tous les établissements spéciaux aux aveugles et aux sourds-muets. Alors ?..."

Lucien Descaves.

Notes
1. Non point converse, mais restée à Larnay, en qualité de pensionnaire, comme un grand nombre de sourdes-muettes, qui préfèrent y vieillir en travaillant à l'ouvroir. [L. A.]
2. Il s'agit du tirage à part illustré, de l'article de la Quinzaine, l'Ame en prison, 1ère édition. Voir plus haut l'image du Frontispice. [L. A.]

*
* *

Les philosophes français ne se sont guère occupés du cas, pourtant si curieux, qu'ils avaient sous la main : nous n'avons à signaler, depuis deux ans, que 22 lignes écrites dans la Revue philosophique en post-scriptum d'un article sur Hélène Keller et qui résument les faits, sous la signature du docteur J. Philippe (2 e semestre de 1901, p. 212).

La seule étude philosophique française reste donc l'article de psycho-physiologie de M. P. -Félix Thomas, inséré dans les Annales de l'Académie des Sciences morales, et reproduit dans la Revue de Paris du 1er janvier 1901 : Marie Heurtin. Nous l'avons déjà mentionné. Nous en rappelons quelques passages qui nous paraissent spécialement intéressants.

Sur la finesse de l'odorat et du toucher de l'infirme :
"Son odorat est si subtil qu'il lui fait d'ordinaire reconnaître les personnes bien avant qu'elle ait eu le temps de les toucher. Il semble même que chacune ait pour elle une odeur particulière, un signe distinctif, comme chaque fleur a son parfum qui ne la trompe jamais. La prie-t-on, par exemple, de se rendre à l'ouvroir pour transmettre un avis à quelqu'une de ses compagnes : vivement elle se dirige vers la place habituelle occupée par son amie, et, si elle ne l'y trouve point, on la voit aussitôt qui s'arrête, tourne la tête lentement et cherche, en respirant, un indice qui la renseigne. Il est bien rare alors qu'elle cherche longtemps.

"L'impressionnabilité du tact passif n'est pas moins grande que celle de l'odorat. En effet, par la seule résistance de l'air qui effleure, en se déplaçant, son visage, et notamment son front, elle est avertie souvent de l'approche d'un promeneur.
Pendant que nous causions avec ses maîtresses, elle nous fit remarquer tout à coup qu'il pleuvait (1) : quelques gouttes d'eau simplement étaient tombées et nul d'entre nous ne s'en était aperçu. Un faible changement de température et, aussi, la légère odeur des feuilles et de la terre mouillées, l'avaient immédiatement prévenue. Enfin, par le simple contact, elle arrive aisément à découvrir sur une surface plane, qu'elle palpe, des particularités que notre œil ne discernerait pas si nous n'étions très attentifs...

"La prodigieuse finesse du toucher est surtout frappante lorsque Marie Heurtin — ce qu'elle aime beaucoup — cherche à causer un instant avec ceux qui l'entourent. Pour mieux nous en rendre compte, d'ailleurs, supposons que la nuit, obligés au silence, notre main, par hasard, rencontre celle d'un ami et que nous désirions avec lui échanger des confidences : comme les moindres mouvements alors prennent de l'importance et comme nous sommes habiles à les percevoir et à les traduire ! Or, Marie Heurtin n'est-elle pas dans une situation semblable, elle qui vit dans la nuit la plus profonde et dans le silence le plus absolu, n'ayant, pour communiquer avec autrui, d'autre ressource que le toucher ? Aussi, dès que sa main rencontre la nôtre, elle la presse, l'explore, promptement l'interroge. Si nul signe connu ne lui répond, si les doigts qu'elle touche restent inertes, on voit qu'elle est surprise, déçue, et, comme à regret, elle se retire. Mais si, au contraire, les doigts s'animent, alors, immédiatement, sa physionomie s'éclaire et ses mains parlent. Rien de saisissant comme ce muet langage. On sent que dans cette main qui vibre une âme est là, présente, inquiète, avide de savoir. Son attention est si vive qu'elle vous comprend, pour ainsi dire, à demi-mot, et achève votre pensée avant même que l'expression en soit complète... S'il en était autrement, d'ailleurs, toute conversation un peu longue paraîtrait bien vite extrêmement lente et pénible. En effet, dès que la conversation est rapide, Marie Heurtin, ne voyant pas, ne peut guère saisir que des fragments de mouvements et des ébauches de gestes ; il faut donc que ces ébauches et ces fragments lui suffisent... (2)."

Nous lisons plus loin un passage important sur l'acquisition des idées générales :

"... Cette habitude de la réflexion, en l'amenant à comparer ses sensations et ses images, a servi encore sa mémoire autrement, car elle a développé d'une manière frappante ses pouvoirs de généraliser et d'abstraire, et lui a fait comprendre la possibilité de simplifier ses connaissances et de désigner par un seul mot tous les êtres d'une même espèce, voire des qualités isolées. De bonne heure elle entendait et expliquait des termes tout à fait abstraits, tels que : dureté, chaleur, humanité... qui, pour beaucoup d'enfants, restent vides de sens ; de bonne heure également elle a pris goût au calcul, et s'il est vrai, comme on l'a soutenu, que la puissance de l'esprit se mesure à sa puissance d'abstraire, Marie Heurtin est certainement égale, sous ce rapport, aux jeunes filles de son âge les mieux douées (3)."

Le philosophe conclut :
"... C'est donc en se dévouant et en se faisant aimer que ses maîtresses ont insensiblement atténué son égoïsme des premiers jours, — comme c'est en lui parlant toujours un langage à sa portée et en se conformant à l'évolution de son esprit qu'elles ont pu s'en faire entendre.

"... Comme on le voit, la métamorphose est bien complète; l'enfant qui semblait condamnée "à l'imbécillité", s'est élevée de la vie purement physique à la vraie vie intellectuelle et morale ; toutes ses facultés, en se développant d'une manière normale, sont devenues de plus en plus accessibles à la vérité, à la beauté et à la bonté ; son imagination, qui s'enrichit de jour en jour, est extrêmement active, comme le prouve son incessant travail et pendant le sommeil et pendant la veille ; mais si de tels progrès témoignent en faveur des dons heureux que possédait l'élève, ne témoignent-ils pas plus encore en faveur de l'intelligence et du dévouement tout maternel de celle qui les a rendus possibles (4) ?"

P. -Félix Thomas
(Professeur agrégé de philosophie
au Lycée de Versailles,
Chevalier de la Légion d'honneur).

Notes
1. Tout le monde se trouvait alors dans la salle de classe de Marie, les fenêtres étant ouvertes. [L. A.]
2. C'est surtout en voyant converser Marie Heurtin et Sœur Sainte-Marguerite que l'on comprend combien sont justes les remarques de Maurice [et non pas Robert] de la Sizeranne lorsqu'il nous parle de l'éloquence de ces mains qui voient et qui entendent, et les oppose à ces
mains molles et inertes qui ne voient rien, et à ces mains intelligentes mais maladroites, qui ne savent pas toucher [P. -F. T.] — P. 204-216.
3. P. 217. Voir, p. 218, l'intérêt qu'elle prend aux couleurs, p. 220-221 le sentiment qu'elle a de la beauté.
4. P. 223 et 224.

Marie Heurtin en Europe
1903-1904

MM. les philosophes français se sont maintenus dans l'abstention. Pourquoi ?...
De ce fait étrange tous ceux qui pensent, en dehors d'eux, se trouvent surpris : ainsi nous lisons, sur ce sujet, dans une page substantielle du Bulletin trimestriel de la Conférence Hello, cette Société excellente "d'études mutuelles", juillet 1903, sous la signature R., p. 95 :

"Une des méthodes de l'expérimentation consiste à supprimer certaines propriétés des objets étudiés afin d'isoler et de connaître exactement les autres. Voilà que la nature y soumet un être humain. C'est donc une expérience de laboratoire pour les psychologues... Cela m'étonne qu'il n'y ait pas eu en France de ces esprits informés, éveillés, ouverts, comme était celui de Diderot, à tout ce qui peut faire naître des réflexions, pour en extraire les multiples enseignements...
Je ne vois pas que personne dans la foule innombrable des philosophes, au lieu d'abstraire de la quintessence, ait cherché à tirer les conséquences des observations faites ou qu'on pourrait faire. S'ils veulent des faits positifs, en voilà, et qu'ils peuvent aller vérifier à Larnay : par exception, ils trouveront un sujet qui n'est ni malade ni déséquilibré, mais parfaitement sain. A-t-on noté que, lorsque Marie Heurtin juge du temps d'après l'espace, et recourt, pour parler du temps, à des termes qui conviennent plutôt à l'espace, elle apporte une contribution aux travaux de M. Bergson ?... Les philologues aussi pourraient y trouver profit : entre autres, la nature synthétique du premier vocabulaire employé pour communiquer avec Marie Heurtin confirme la théorie de M. Bréal, dans sa Sémantique, suivant laquelle les langues auraient été primitivement synthétiques... Je voudrais, d'une façon générale, qu'on vît si les hypothèses psychologiques, morales, métaphysiques n'ont point à être complétées ou corrigées d'après les faits observés chez Marie Heurtin, et qu'aucun philosophe ne se permît de disserter sans en tenir compte. Je crains que, pour le moment, beaucoup ne les ignorent."

Beaucoup les ignorent, du moins en France. Dans l'absence éclatante d'études faites par des philosophes français en possession d'une autorité ou d'une chaire, nous ne pouvons noter que l'enquête si précise instruite à Larnay par deux de nos anciens étudiants, licenciés en philosophie, MM. Joseph Filhol et Gaston Peyrot et dont nous donnons un peu plus loin les résultats.

Avec l'indifférence française continuent à contraster les dispositions de l'étranger Aux recherches des philosophes allemands et hollandais se sont ajoutées des enquêtes autrichiennes et nous pouvons peut-être commettre l'indiscrétion d'annoncer que M. le docteur Jérusalem, de Vienne, se prépare à consacrer à Marie Heurtin une étude psychologique analogue à celle qu'il écrivit en 1891 sur Laura Bridgeman.

La presse française du moins a commencé à s'ébranler depuis un an et à vulgariser pour le public cette grande chose française.
Nous signalons spécialement, parmi les journaux et revues qui ont parlé de l'éducation de Marie Heurtin d'après l'Ame en prison : le Courrier de la Vienne du 3 avril 1903 et le Progrès républicain de la Vienne, même date (article de M. A. Tollaire), le Poitiers Etudiant de mai (article de M. M. de Roux,), le Mois littéraire et pittoresque de mai, la Semaine religieuse de Poitiers du 3 mai, sous la plume anonyme de M. le vicaire général Henry Bougouin, la Libre Parole du 14 mai, sous la signature de M . A. de Boissandré, le Soleil du Midi de même date, la Revue internationale de l'enseignement du 13 mai , la Revue bibliographique et littéraire et la Revue ecclésiastique de Metz, n° de juin, la Quinzaine du 16 juin, les Tablettes des Deux-

Charentes, du 26 juin, la Semaine catholique de Luçon du 27 juin, la Revue des questions historiques du 1er juillet, le Journal d'Indre-et-Loire des 4 et 8 juillet igo3, sous les initiales de son directeur M. A. Beaussier, l'Univers et le Monde qui revenait sur l'Ame en prison par un important article de M. Prosper Gérald, le 21 juillet, l'Action sociale de la Femme, d'août 1903, sous la signature de M. Pierre Perdrieux (1), le Bulletin de la Société générale d'Education et d'Enseignement du 15 septembre, la Semaine religieuse de Bayeux du 20 septembre, l'Enseignement chrétien de novembre 1903, le Polybiblion de janvier 1904, signé Edouard Pontal, la Vérité française du 17 février, signé du même auteur, le Cosmos avec un long article de M. le docteur Ménard, paru dans les n° des 1er et 12 décembre 1903 et reproduit, le 20, par le Bien public de Dijon ; une mention dans l'Année poétique de 1903 (p. 414) et dans la Justice sociale du 28 mai 1904.

Récemment aussi Marie Heurtin a, sans le savoir, du fond de son couvent de Larnay, défrayé plusieurs fois le feuilleton dramatique du Journal des Débats , et voici à quel propos : le 18 avril 1904 M. Emile Faguet parlait de Mme de Genlis :

"... Elle est de Mme de Genlis, aussi, cette délicate et gracieuse Galatée qui a été si joliment jouée, il y a deux ans, à l'Odéon... Et cette Galatée est bien aimable.
Mme de Genlis avait tiré sa Galatée de cette fameuse "scène lyrique" de J.-J. Rousseau où l'on voit Galatée, appelée à la vie, se toucher et dire : "C'est moi" ; toucher son piédestal et dire : "Ce n'est plus moi !" ; embrasser Pygmalion et dire : "C'est encore moi !" Il n'y a que cela de bon dans la scène lyrique de Rousseau. A la vérité, ça suffit, et cela a été suffisant en effet pour la rendre immortelle.
Mais enfin Mme de Genlis a trouvé pour sa Galatée un développement psychologique très ingénieux, très spirituel et quelquefois profond. Elle s'est avisée (par exemple) qu'un être qui, comme Galatée, naîtrait tout formé et n'aurait pas été habitué, par une longue enfance, aux idées du mal, de douleur, de misère, de vieillesse, de mort, fût-il comblé de tous les dons et de tous les biens, serait atrocement malheureux et aurait besoin, pour n'être pas éperdu de désespoir, d'inventer les espérances de vie future et de réparation d'outre-tombe. Et ceci, faisant de Galatée le symbole, ou tout simplement le représentant de l'humanité elle-même, est vraiment fort et beau, touche au grand."

Le 9 mai 1904, M. Emile Faguet reprenait en même place :
"On me signale une Galatée, une vraie, parfaitement.
M. Louis Arnould m'écrit : "Vous avez bien raison. Mme de Genlis est vraiment "profonde" quand elle montre le désespoir de sa Galatée découvrant la vie et désespérée de ce qu'elle a de triste. Mieux que cela, Mme de Genlis est vraie.
Cette Galatée existe. Elle vit à trois kilomètres de Poitiers, où je l'ai vue, et c'est cette merveille de Marie Heurtin, la sourde-muette-aveugle de naissance dont j'ai écrit l'histoire sous le titre de l'Ame en prison. La Sœur Sainte-Marguerite instruisit l'infirme, lui apprit les signes de communication avec ses semblables, si l'on peut ainsi parler, et lui révéla la vie à l'âge de dix ans. La jeune fille eut comme une horreur désespérée à l'endroit de la misère , de la vieillesse et de la mort. Il y a eu dans ce drame vrai des scènes vécues qui furent aussi tragiques que celles de Mme de Genlis et qui, du reste, ne font que mettre en lumière la pénétration psychologique de celle-ci."

Le spirituel chroniqueur revenait sur ce sujet dans son feuilleton du 23 mai 1904 :
"... Très amusant ceci aussi, et d'un joli intérêt psychologique. Vous vous rappelez qu'à propos de Mme de Genlis et de sa Galatée j'ai cité un petit livre de M. Louis Arnould, où une véritable Galatée, c'est-à-dire une sourde-muette-aveugle, à qui on révèle le monde quand elle

est à l'age de dix ans, reçoit de cette révélation, comme la Galatée de Mme de Genlis, une impression profondément pessimiste.

"Eh bien, ça ne pouvait pas manquer et je l'aurais parié, il y a une autre Galatée qui, dans les mêmes conditions, a reçu une impression parfaitement contraire. Rapport sur ce second cas :
"Monsieur, en lisant dans votre avant-dernière Semaine dramatique la lettre de M. Louis Arnould, j'ai eu tout d'abord l'intention de vous écrire pour vous rappeler l'article de Mme Arvède Barine paru dans les Débats juste au moment où vous étiez en train d'écrire votre feuilleton. J'ai tardé, mais il est encore temps. Rappelez-vous. Mme Barine parlait d'une autre enfant, également sourde-muette-aveugle, qui vient d'écrire, en Amérique, l'histoire de sa vie (2). Voilà donc deux êtres pareillement disgraciés, qui apprennent, l'un comme l'autre, la vérité sur le monde extérieur. L'une, paraît-il, en devient douloureusement pessimiste. L'autre, de ce brusque éveil de son âme, ne conçoit "qu'apaisement et douceur", et cette jeune fille, auteur "de ce livre qui nous paraît tragique, est nettement optimiste". La coexistence de ces deux "Galatées" me paraît être ce que les philosophes de la science appellent une expérience spontanée.
Elle prouve que les mêmes faits peuvent agir sur deux esprits dans des sens opposés et que, très probablement, on naît optimiste ou pessimiste comme on naît lymphatique ou arthritique... " — E. Durand-Gréville.

"Cela me paraît d'assez bon sens, et peut-être faudrait-il appliquer à la généralité des hommes ce que Pascal dit de lui-même : "Mon humeur ne dépend guère du temps ; j'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi".

Enfin, nouvelle communication dans le Feuilleton du 27 juin 1904 :
"Sur la question des deux Galatées, c'est-à-dire de la jeune fille sourde-muette-aveugle du Poitou à qui la vie est révélée par des soins particuliers et qui devient immédiatement pessimiste, et la jeune fille sourde-muette-aveugle d'Amérique à qui la vie est révélée de même et qui devient optimiste.
De M. Louis Arnould, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers : "Cher Monsieur, je reviens, après un flot d'occupations, à nos Galatées, que votre dernier correspondant, M. Durand-Gréville, me paraît juger un peu sommairement. J'avais lu l'article de Mme Arvède Barine sur l'*Histoire de ma vie*, d'Hélène Keller (c'est la Galatée américaine), et j'ai, depuis, acquis l'ouvrage. L'auteur — la Galatée américaine — nous apparaît comme une jeune fille charmante, bien portante, heureuse de vivre, ardente à jouir de l'existence (science, affections, etc.) et prompte à l'illusion, et partant, à la déception. C'est bien, je crois, une nature optimiste. Mais elle ne dit à aucun endroit de son ouvrage, du moins dans les deux premiers tiers, que j'ai lus, quelle a été son impression en face des grands problèmes de la vie, mal physique, mal moral, vieillesse, mort. Nous voyons ici, surtout, une brillante imagination. Marie Heurtin, elle, — la Galatée française, — a été d'abord désespérée d'apprendre le mal de la destinée ; mais la résignation à cela s'est faite en elle, tranquille et douce. Ce qui, en elle, a vite prédominé, c'est un tendre amour de Dieu, qui se traduit par une constante et compatissante charité pour toutes les personnes qui l'entourent. Elle a un caractère heureux et très gai, quoique profond, ce qui se marque à merveille sur son visage fin, si souvent souriant. Il est donc tout à fait faux de dire qu'elle est devenue "douloureusement pessimiste".
Conclusion : la psychologie de Mme de Genlis dans sa Galatée demeure rigoureusement exacte et n'est nullement démentie par le cas d'Hélène Keller, de qui nous ne savons pas ce qu'elle éprouva en découvrant la vie. Ne fut-elle pas aussi désespérée que le jour où elle fut accusée de plagiat (ch. xiv) ? que toutes les veilles de ses examens, où "invariablement, dit-elle, je forme ce vœu ardent que livres, sciences et moi-même disparaissions dans les

profondeurs de la mer pour n'en plus sortir" (p. 125) ? Ce serait bien intéressant à savoir et formerait un complément utile et fort de ce livre tout gracieux de la "Bibliothèque Femina". — "P. S. — Je viens de terminer la lecture de *l'Histoire de ma vie*, et n'ai absolument rien trouvé sur la découverte de la vie, si ce n'est deux mots d'Hélène Keller sur le mal, dont elle ne peut pas comprendre que Dieu souffre l'existence (3)." — Louis Arnould.

Et la bonhomie du critique de conclure gaiement :
"Allons ! allons ! mes enfants, voilà qui est bien ! La Galatée américaine est optimiste ; la Galatée française est pessimiste ; seulement la Galatée américaine est optimiste-pessimiste, tandis que la Galatée française est pessimiste-optimiste ; et du reste, elles ont exactement le même caractère [?] lequel est exquis. J'ai quelque idée d'estimer qu'il n'y a pas lieu de prolonger cette discussion."

Emile Faguet.

Le mouvement d'opinion est parti : nous avons la ferme confiance qu'il se propagera. Mais dire qu'il ne faut que quelques heures pour qu'un "scandale parisien" fasse son tour de France ! à une merveille d'intelligence et de charité plusieurs années sont nécessaires. —

L. A.
— 1er août 1904.

Une Couronne civique à Larnay
(1903).

Lauréate du prix Montyon à l'Académie française en 1899, la Sœur Sainte-Marguerite s'est vu décerner, ainsi qu'à ses compagnes de Larnay, en 1903, une des trois couronnes civiques de la Société d'Encouragement au bien, présidée par M. Stéphen Liégeard (les deux autres l'ont été à M. Octave Gréard, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris, et à l'Association philotechnique de Paris). Ce sont les plus hautes récompenses dont dispose cette honorable compagnie, qui, n'ayant aucune espèce d'attache religieuse, recherche infatigablement, où qu'elles se trouvent, toutes les grandes manifestations de la vertu. Si l'auteur de *l'Ame en prison* pouvait croire que sa brochure eût contribué, dans la plus petite mesure, à faire rendre justice à ces grandes éducatrices et à ces grandes Françaises, sa joie serait immense.

La distribution solennelle des récompenses eut lieu le dimanche 21 juin 1903, au Cirque d'Hiver, à Paris, plus solennelle qu'elle n'avait été depuis quarante-deux ans qu'existe la Société. Pour la première fois elle était honorée de la présence du chef de l'Etat : le Président de la République, M. Loubet, la présidait ; plus de 6.000 personnes y assistaient.
Contrairement à ce qui eut lieu pour les deux autres titulaires des couronnes civiques, la Notice concernant les Religieuses de Larnay, on ne sait pourquoi, ne fut point lue en public ; l'on se contenta de mentionner le nom des Sœurs de la Sagesse de Larnay. Quand ce nom a été proclamé, "un cri a traversé la salle, répété par des centaines de poitrines : "Vivent les Sœurs !" Et ce cri a été réitéré quand le président de la République, dans sa réponse à M. Stéphen Liégeard, a fait aux lauréates de Larnay une allusion discrète et rapide" (1) :

"A côté de ce jeune sauveteur de sept ans, qui, à peine arrivé à l'âge de raison, mérite une récompense, dit M. Loubet, — et de son père, qui est un des héros du devoir, à côté du nom de ce jeune Vincent, nous verrons celui de Pasteur, le plus grand peut-être des bienfaiteurs de l'humanité. Nous verrons le nom de cette religieuse qui a soigné tant de malheureux, Sœur Sainte-Marguerite." Salve d'applaudissements. — Ovation.)

Compte rendu de la distribution solennelle des récompenses,
21 juin 1903, p. XIX (2).

Nous transcrivons du reste la Notice entière, en la copiant dans la même brochure officielle :
"L'Institution de sourdes-muettes des Sœurs de la Sagesse, l'une des plus dignes d'admiration qui soient en aucun pays, a été fondée à Poitiers en 1833. Transférée à Larnay en 1847, elle s'est adjoint, dix ans plus tard, l'œuvre des aveugles.
"Dans ce bel établissement poitevin, trente-deux Filles de la Sagesse se consacrent, avec un zèle et des soins au-dessus de tout éloge, à améliorer le sort des pauvres infirmes qui leur sont confiées. La maison, qui a instruit de huit à neuf cents sourdes-muettes et cent cinquante aveugles, compte actuellement dans ses murs deux cent quarante sourdes-muettes et aveugles. Voilà le bilan de l'Œuvre poursuivie, depuis près de soixante-dix ans, par les admirables sœurs de Larnay.
"Mais il y a plus! Ces infatigables du dévouement poussé jusqu'au sacrifice sont parvenues à instruire trois jeunes filles à la fois sourdes-muettes et aveugles, parmi lesquelles Marie Heurtin, dont la célébrité a, depuis quelque temps déjà, franchi les frontières de la France.
"Une très remarquable brochure due à la maîtresse plume de M. Louis Arnould, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Poitiers, vient de relater tout récemment le merveilleux sauvetage, par la Sœur Sainte-Marguerite, de cette petite Marie Heurtin, aveugle, sourde et muette, arrivée dans l'asile à l'état de bête furieuse et dont l'intelligence, à force de soins patients, a été libérée des entraves qui la tenaient captive. *Une Ame en prison*, tel est le

titre de cette si intéressante révélation, qui vaut à son auteur les honneurs d'une lettre-préface du membre éminent de l'Institut, M. Georges Picot, à qui nous empruntons ce résumé rapide d'un succès tenant du prodige :

"Une enfant de dix ans privée de l'ouïe, de la parole et de la vue, poussant des cris inarticulés, passant aux yeux de tous pour idiote et ne semblant avoir pour tout refuge qu'un asile d'aliénés — devenue en sept ans une jeune fille instruite, intelligente, capable de communiquer avec ses semblables, d'exprimer les sentiments les plus variés, de comprendre ce monde extérieur dont elle semblait exclue, d'aimer ses semblables, et enfin de concevoir l'idée de Dieu : voilà la transformation dont vous avez été témoin et que vous ne pouvez taire."

"Et un peu plus loin :

"... Je ne connais pas de preuves plus précises de la puissance de l'âme pensante; en s'échappant de prison, elle a apporté la démonstration de son existence...

"Quelle reconnaissance et quelle admiration ne devons-nous pas éprouver pour ces libératrices d'âmes !"

"C'est ce double sentiment qui a inspiré le bureau du comité poitevin de notre Société dans la requête qu'il adresse au Conseil supérieur, affirmant qu'aucune occasion meilleure ne peut être trouvée de rendre un public et grandiose hommage à tant de vertu, de patience et de dévouement. C'était déjà l'avis de l'Académie française qui, le 23 novembre 1899, par la voix éloquente de M. Brunetière, louait et récompensait l'institutrice de l'infirme Marie Heurtin, Sœur Sainte-Marguerite ; c'est aussi l'écho de l'opinion, à l'étranger, qu'il s'agisse de l'Allemagne, de la Hollande ou de l'Angleterre.

"En présence d'un mouvement de faveur si unanime et si justifié, la Société Nationale d'Encouragement au Bien ne pouvait hésiter, et elle n'a point hésité, en effet, à décerner une de ses trois Couronnes civiques aux saintes et merveilleuses institutrices de l'Asile de Larnay."

Le dimanche suivant, 28 juin, eut lieu à Poitiers, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de France, devant un nombreux public représentant toutes les classes sociales, la proclamation de la couronne accordée aux Sœurs de Larnay, au cours de la réunion annuelle tenue par le Comité poitevin de la Société d'Encouragement au bien.

M. Molant, avoué, vice-président du Comité poitevin, prit la parole et commença par rappeler que c'est sur les indications de ce Comité que furent successivement récompensés M. l'abbé Theuret, curé de Loigny, Mgr Augouard, vicaire apostolique du Congo, ainsi que M. le commandant Marchand. Il poursuivit en ces termes :

"Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, c'est pour des Poitevines justement populaires, aimées et honorées de tous, que nous avons obtenu la couronne civique.

Je veux parler des excellentes religieuses qui dirigent l'établissement de Larnay.

Leur œuvre est essentiellement humanitaire et la distinction dont ces respectables femmes sont l'objet sera, j'en suis sûr, favorablement accueillie par tous.

Qui ne serait, en effet, saisi d'admiration et de respect pour ces saintes filles qui dirigent l'établissement de Larnay avec une abnégation et un dévouement dont le résultat est de donner la vie intellectuelle et morale à des centaines d'aveugles et de sourdes-muettes ?

A force de patience et de pratiques savantes, ces dames ont pu même arriver à instruire des malheureuses atteintes de ces trois infirmités, situation tellement pitoyable que l'imagination se refuse à comprendre comment ces habiles éducatrices sont parvenues à rendre compréhensibles les sentiments et les sensations éprouvés par ces âmes en prison, ainsi que l'a si ingénieusement et si justement défini un éminent professeur de notre Faculté des Lettres.

Aussi est-ce au milieu d'applaudissements unanimes que le nom des religieuses de Larnay a été proclamé dimanche dernier à Paris, à la réunion solennelle de notre Société, présidée par le chef de l'Etat lui-même.
L'obtention de la couronne civique et des autres récompenses de notre Société a eu souvent pour résultat d'appeler l'attention sur les lauréats qui en étaient l'objet et de leur faire attribuer des récompenses décernées par d'autres autorités.
C'est ainsi que M. l'abbé Theuret était, l'année suivante, proclamé lauréat de l'Académie française, et que Mgr Augouard obtenait le prix Audiffret, décerné par l'Académie des sciences morales et politiques...

"Espérons que la couronne civique de la Société d'Encouragement au bien, obtenue par les sœurs de Larnay, sera une nouvelle preuve de leur incontestable utilité et leur permettra de continuer leur œuvre et de toujours donner aux malheureuses qui leur sont confiées les soins intelligents et dévoués sans lesquels ces pauvres infirmes seraient alors véritablement des âmes en prison"

Une salve d'applaudissements accueillit ces paroles. (Journal de l'Ouest du 1er juillet 1903.)

Malheureusement, par un excès de modestie qui leur valut d'amers reproches de leurs amis, les Religieuses de Larnay se refusèrent à paraître à l'Hôtel de France de Poitiers comme au Cirque d'Hiver de Paris. Mais l'artistique couronne de vermeil leur fut apportée à Larnay par les membres du Comité poitevin, et, simplement encadré, le diplôme de la Société d'Encouragement au bien, portant la devise de la Société : Dieu, Patrie, Famille, blanchit à présent le mur du parloir aux pieds du portrait enfumé du fondateur de la maison, M. l'abbé de Larnay.

Le prix Montyon en 1899, la couronne civique en 1903, c'est bien. Mais pourquoi donc tant de personnes s'obstinent-elles à toujours chercher sur la guimpe blanche de Sœur Sainte-Marguerite, cette extraordinaire institutrice d'enfants du peuple, — je ne sais quelle tache violette ou rouge qui s'obstine à y manquer toujours ?
Ils ne lisent donc pas, ceux-là, les feuilles publiques ?

Le bien reste malgré tout tellement ignoré qu'un député sincère a pu déclarer le 26 mai dernier, à la tribune du Palais-Bourbon : "*depuis un siècle il n'a rien été fait pour l'enseignement des enfants sourds-muets et aveugles..."* et "*on garde beaucoup plus les enfants dans les établissement actuels privés qu'on ne les y instruit* (4)."

Marie Heurtin, si remarquablement instruite à Larnay, et les milliers de sourds-muets sortant des 65 maisons similaires, qui, dans la proportion de 95 %, gagnent honorablement leur vie, rétablissent éloquemment la vérité.

Notes
1. La Vérité française du 28 juin 1903.
2. Au siège social de la société, rue Caumartin, 66, Paris.
3. P. 18-20.
4. Journal officiel du 27 mai 1904, Débats parlementaires, p. 1141. -

La perception de l'étendue chez Marie Heurtin (1)

Les observations que nous rapportons sont relatives au problème qui se pose tout naturellement lorsqu'on aborde l'étude d'un aveugle-sourd-muet de naissance. L'occasion paraît, en effet, particulièrement favorable de chercher quelque lumière touchant la question si controversée de la perception de l'étendue. En conduisant sur ce point notre enquête, nous n'étions guidés, d'ailleurs, par aucun souci de trouver un argument en faveur d'une école, et notre inexpérience nous était un obstacle plus sérieux que ne l'eût été même une idée préconçue.

Nous nous résolûmes donc de déterminer quelques-uns des éléments de la notion que possède de l'espace Marie Heurtin, aveugle, sourde et muette, afin d'établir dans quelle mesure elle peut être assimilée à l'idée que s'en fait un voyant. Mais inhabiles dans cet ordre de recherches nouveau pour nous, loin de poursuivre l'application d'un plan méthodique qui nous manquait, nous avons souvent laissé aux circonstances le soin de nous suggérer l'expérience à tenter. Ces considérations expliquent le caractère de puérilité de certains faits que nous n'hésitons cependant pas à relater à cause de l'intérêt qu'offrent quelques-uns de leurs détails.

Marie Heurtin nous était présentée par sœur Marguerite dans le parloir de Larnay. Cet appartement, familier à la jeune fille, qui en connaît tous les détails, comprend comme ameublement, dont la mention est indispensable : en son milieu une table, deux fauteuils orientés face à face, disposés de part et d'autre de la cheminée, vis-à-vis de laquelle s'ouvre la porte. La pièce est enfin éclairée par deux vastes fenêtres ouvertes symétriquement au nord et au sud.

Appelée vers l'un des fauteuils, Marie est invitée à se rendre vers l'autre, ce qu'elle fait rapidement et sans marquer aucune hésitation. Il est vrai qu'au préalable elle avait parcouru avec la main le dossier et les bras du fauteuil comme pour y découvrir une orientation. Tenant compte de cette circonstance et pour juger si la mémoire des lieux pouvait lui fournir d'efficaces moyens de direction, la jeune fille est reconduite par un détour auprès du premier fauteuil dont les bras sont alors disposés face au mur. C'est vers ce dernier qu'elle se dirigea cette fois, après avoir mis à profit, comme dans le premier cas, les bras du fauteuil : ceux-ci jouaient donc, semble-t-il, à l'égard de Marie Heurtin, un rôle analogue à celui que remplit la flèche d'indication pour le voyant.

La table du parloir étant couverte d'un tapis, Marie Heurtin est priée de l'enlever et de le plier avec soin. Nous observons alors qu'avec une précision admirable elle saisit immédiatement les deux extrémités pendantes du tapis sans qu'il lui soit nécessaire au préalable d'en parcourir les bords.
Quelques instants après, elle le replaça d'elle-même, prenant un soin jaloux à s'assurer que les bouts libres tombaient également de part et d'autre. Et comme sa maîtresse, ce travail accompli, lui signalait la légère disproportion qui existait encore entre deux des extrémités, elle se remit à l'œuvre et réalisa cette fois une très régulière disposition.

Au cours de cette expérience, en suivant attentivement chacun des mouvements de Marie, il nous semblait qu'elle appréciait la longueur relative des pans du tapis à l'aide de son bras ou de sa main, pris comme unité de mesure. Cette induction fut confirmée dans la suite, sans qu'il nous soit possible d'affirmer que, procédant ainsi à la manière des peuples primitifs, Marie est livrée à sa propre spontanéité ou utilise, au contraire, les enseignements de sa maîtresse.

Quoi qu'il en soit, nous demandâmes ensuite à Marie de nous faire connaître les dimensions d'un fort volume dressé verticalement sur la table. Elle en parcourt aussitôt les faces latérales, le dos et la tranche. Renseignée par ce rapide examen, elle s'efforce de traduire la hauteur et l'épaisseur de l'ouvrage par la superposition de ses mains, ou leur écartement parallèle, les maintenant distantes de l'espace correspondant sensiblement à la dimension demandée. Il est à remarquer que l'arrangement de ses mains, pour l'expression de la hauteur comme de l'épaisseur, reproduit fidèlement la disposition qu'elles avaient eue au contact du livre. Marie ne réussit pas d'ailleurs à les représenter coup sur coup ; elle dut s'assurer à nouveau de l'épaisseur du livre après en avoir indiqué la hauteur.

Sur notre prière, sœur Marguerite invite Marie à dessiner la forme de quelques objets familiers. Cet exercice était nouveau pour la jeune fille, mais les hésitations auxquelles il pouvait la conduire nous paraissaient intéressantes. Successivement furent reproduits, avec une assez grande régularité, les contours d'une médaille, d'un carnet, de la couverture d'un livre, etc. Le tracé d'une croix dont les deux lignes perpendiculaires se coupent assez exactement en leur milieu nous semble particulièrement curieux. Marie y procéda avec dextérité, sans aide ni conseil, à mains levées. Sans espoir de succès et pour juger de ses tâtonnements, nous l'avons alors invitée à dessiner la troisième dimension. Marie s'y essaya, mais ses ébauches ne donnent lieu à aucune observation méritant d'être relatée.

Près de la table placée, comme nous l'avons dit, au milieu du parloir, Marie se tenait debout. Dans le but de déterminer si elle possédait la mémoire des lieux, l'idée nous vint de lui demander de nous indiquer par geste la direction de l'une des fenêtres de l'appartement. Sans hésitation, et avec une exactitude remarquable, elle nous désigna tour à tour de la main l'emplacement de cette fenêtre, de la fenêtre opposée, de la porte et de la cheminée. Bien plus, sur une invitation de notre part, que nous faisions sans aucun espoir de succès encore, Marie dressa exactement la topographie de la salle en marquant sur le papier, par des points, la position relative des objets, que nous avons indiqués, à savoir, la table, les deux fenêtres, la porte, la cheminée et les deux fauteuils.

De ces quelques expériences, rapportées avec la plus minutieuse exactitude, nous n'avons aucunement la prétention de déduire des conclusions générales; ce n'est point de notre compétence. Toutefois, nous ne croyons pas aller trop loin en déclarant, comme il semble ressortir des expériences citées, que Marie Heurtin a l'idée de la permanence, de la persistance des objets, que Marie Heurtin a l'idée de leur position relative.

Joseph Filhol et Gaston Peyrot,
Licenciés en philosophie de l'Université de Poitiers.

Notes

1. Nous insérons ici, comme dernière pièce concernant Marie, une "observation" faite sur elle par deux de nos anciens étudiants avec toute la méticuleuse exactitude scientifique : nous l'avons récemment publiée pour la première fois dans le Bulletin des Conférences et des Cours de la Faculté des Lettres de Poitiers, n° de juin 1904.

L'Education de Marthe Obrecht.

Lorsqu'il composa son *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, le chanoine F. Duilhé de Saint-Projet, ancien doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse, professeur d'apologétique et d'éloquence sacrée à l'Ecole supérieure de Théologie, lauréat de l'Académie française, consacra la première moitié du chapitre XVIII à relater, en la commentant, l'éducation de Marthe Obrecht, la première sourde-muette-aveugle complètement élevée à Larnay; ces pages étaient intitulées : Une claire manifestation de l'âme humaine (1ère édition, p. 363-383; 3ème édition, p. 418-439), et l'on sait quel succès elles ont obtenu particulièrement en Allemagne, où le livre entier a été traduit, ainsi que nous le rapportons plus haut (Marie Heurtin en Allemagne).

Ce remarquable ouvrage vient d'être savamment refondu (en 1903) par M. l'abbé J.-B. Sanderens, docteur es sciences et docteur en philosophie, professeur de chimie à l'Institut catholique de Toulouse (1) ; le nouvel auteur ne crut pas devoir conserver ce qu'il appelle lui-même une "excellente preuve expérimentale de l'existence de l'âme", parce que cette exposition détaillée ne rentrait point dans la concision de son cadre. Avec lui nous avons pensé qu'il serait fâcheux de laisser se perdre un aussi précieux document, et, par suite de la gracieuse autorisation de M. l'éditeur Privat, de Toulouse, nous nous empressons de lui donner asile dans l'*Ame en prison*.

Le savant auteur de l'Apologie scientifique commençait par citer, sur l'éducation des sourds-aveugles, des passages de Diderot, de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard, que l'on pourra lire plus loin dans l'Introduction du Catalogue. Puis, après avoir rapporté et apprécié un mot de Lactance (cf. plus haut, p. 53), il en venait au cas de James Mitchel, observé par Dugald Stewart (plus loin, 1er n° du Catalogue), et il annonçait "un nouvel exemple vivant, sous nos yeux, un véritable enchaînement de prodiges" et de témoignages bien autrement révélateurs...
"C'est l'histoire d'une âme isolée d'abord dans les profondeurs de la matière et de la nuit, laborieusement mise au jour, en contact avec le monde extérieur, avec d'autres âmes; se manifestant peu à peu avec ses propriétés actives, essentielles, caractéristiques, s'épanouissant enfin dans les régions les plus hautes, les plus lumineuses de la pensée."
Suit la lettre détaillée de la Sœur Sainte-Médulle, la maîtresse, comme on sait, de la Sœur Sainte-Marguerite. Nous vivons ici la première époque de l'éducation des sourdes-aveugles à Larnay. Aussi reproduisons-nous intégralement ce document, texte et commentaires, sûr d'intéresser quelques-uns de nos lecteurs.

Larnay (Poitiers), de mars 1878 à janvier 1885.

*M****
Il est assez difficile de vous donner des notes bien précises sur la manière dont nous avons procédé pour instruire et pour élever notre petite sourde-muette et aveugle, attendu que nous ne nous en rendons pas compte entièrement nous-même.
Cependant voici la marche que nous avons suivie :
"Cette pauvre enfant avait huit ans quand elle nous a été confiée, à Larnay (1875). C'était comme une masse inerte, ne possédant aucun moyen de communication avec ses semblables, n'ayant pour traduire ses sentiments qu un cri joint à un mouvement du corps, cri et mouvement toujours en rapport avec ses impressions.
"La première chose à faire était de lui donner un moyen de communiquer ses pensées et ses désirs. Dans ce but, nous lui faisions toucher tous les objets sensibles, en faisant sur elle le

signe de ces objets ; presque aussitôt elle a établi le rapport qui existe entre le signe et la chose..."
Nous rencontrons ici, dès le premier pas, la difficulté la plus grave , il s'agissait de faire la première trouée à travers l'épaisse muraille de chair, pour arriver à l'âme. "Nous lui faisions toucher tous les objets sensibles, en faisant sur elle le signe de ces objets." Mais quel pouvait être ce signe ?
Comment désigner (designare) à une enfant sourde-muette et aveugle de naissance le signe correspondant à l'objet qu'elle touche ? *"Comment convenir, sans jamais se voir et sans jamais s'entendre, du signe à établir entre l'objet et son signe ?"*
L'abbé de l'Epée avait cru qu'on pourrait tout d'abord "familiariser les mains de l'élève avec des caractères alphabétiques en fer poli; et puis, lui faire toucher l'objet d'une main et lui en faire distinguer le nom (le signe écrit) de l'autre". L'habile initiateur se trompait : il franchissait un intermédiaire indispensable. Le signe ou langage mimique, plus naturel que conventionnel, doit précéder le signe ou langage alphabétique, purement conventionnel. Telle a été la marche très ingénieusement suivie par les institutrices de Poitiers.

*"Vous nous demandez, M***, quels ont pu être, entre nous et l'enfant, les premiers signes conventionnels, puisqu'elle ne voyait ni n'entendait. Ici, le sens du toucher (la main) a joué un rôle qui nous a jetées maintes fois dans le plus grand étonnement... Dès le début, lorsque nous lui présentions un morceau de pain, nous lui faisions faire de la main droite l'action de couper la main gauche, signe naturel que font tous les sourds-muets. La petite élève ayant remarqué que chaque fois qu'on lui présentait du pain, on lui faisait ce signe ou qu'on le lui faisait faire, a dû raisonner et se dire : Quand je voudrai du pain je ferai ce signe. En effet, c'est ce qui a eu lieu. Quand, à l'heure du repas, on a tardé, tout exprès, à lui donner du pain, elle a reproduit l'action de couper la main gauche avec la main droite. Il en a été de même pour les autres choses sensibles ; et du moment qu'elle a eu la clef du système, il a suffi de lui indiquer une seule fois le signe de chaque objet."*

Voilà donc cette petite enfant, cette "masse inerte", mise déjà en possession d'une première idée générale, purement intellectuelle. Les objets qu'elle touche, qu'elle palpe de ses mains, sont des objets sensibles, les signes correspondants qu'on lui fait ou qu'on lui fait faire sont également choses sensibles ; mais le lien, le rapport qui unit chaque objet à son signe, l'idée générale de ce rapport, la clef du système, n'a rien de commun avec la matière ; rien de sensible ne saurait être conçu comme une forme ou un mouvement d'atomes, comme un produit ou une fonction d'organes matériels. Cette idée générale de rapport révèle déjà nécessairement une cause proportionnée, distincte de la matière, indépendante, active, créatrice, substantielle. Ne perdons pas de vue cette première manifestation, cette première évidence.

"Nous sommes passées ensuite aux choses intellectuelles. Il a fallu une longue et constante observation, afin de saisir les impressions les plus diverses de l'enfant, afin de lui donner, sur le fait même, le signe de l'idée ou du sentiment qui se révélait en elle. La surprenait-on impatiente, livrée à un mouvement de mauvaise humeur, vite on lui faisait faire le signe de l'impatience, et on la poussait un peu pour lui faire comprendre que c'était mal.
"Elle s'était attachée à une sourde-muette déjà instruite et qui s'est dévouée avec beaucoup de zèle à son éducation. Souvent elle lui témoignait son affection en l'embrassant, en lui serrant la main. Pour lui indiquer une manière plus générale de traduire ce sentiment de l'âme, nous avons posé sa petite main sur son cœur en l'appuyant bien fort. Elle a compris que ce geste rendait sa pensée et elle s'en est servie toutes les fois qu'elle a voulu dire qu'elle aimait

quelqu'un ou quelque chose ; puis, par analogie, elle a repoussé de son cœur tout ce qu'elle n'aimait pas.
"C'est ainsi que peu à peu nous sommes parvenues à la mettre en possession du langage mimique en usage chez les sourds-muets. Elle s'en est facilement servie dès la première année..."

La puissance de réfléchir, de généraliser, de raisonner se manifeste de plus en plus ; ce sont là des opérations essentiellement intellectuelles, absolument incompatibles avec la substance matérielle, inerte, inactive, composée de parties, etc. Dès la première année, la jeune Marthe se sert facilement du langage mimique, dont la nature est d'être idéologique. Les idées, les notions qu'elle possède, — notions de choses sensibles ou intellectuelles, — ne sont pas représentées, suscitées dans son esprit par des mots, par des combinaisons de sons articulés ou figurés, — elle n'entend pas, elle ne voit pas, — mais par des impressions du toucher, impressions de formes et de mouvements transitoires, qui expriment directement, immédiatement la notion ou l'idée. L'âme intelligente apparaît ici d'autant plus distinctement qu'elle se meut, vit et agit dans une région tout immatérielle.

"De ces opérations de l'esprit aux premières révélations de la conscience la gradation est insensible et facile. Déjà, dans le courant de la première année, nous avons pu lui donner quelques leçons de morale. Comme tous les enfants, elle manifestait assez souvent des penchants à la vanité et à la gourmandise.
"Lorsque des dames visitaient l'établissement, la petite enfant se plaisait à faire l'examen de leur toilette. Le velours, la soie, la dentelle éveillaient en elle un sentiment d'envie. Aussi, lorsque quelque découpure lui tombait sous la main, elle s'en faisait ou un voile ou une cravate. Pour la guérir de ce penchant naturel à la vanité, il a suffi de lui faire comprendre que sa mère n'étant pas ainsi vêtue, il ne fallait pas désirer ces choses.
"Pour la corriger de ses petites gourmandises, on lui a dit que les personnes en qui elle reconnaît une supériorité — les Sœurs, la supérieure, le Père aumônier — avaient aussi ces défauts dans leur enfance, mais que leur mère leur ayant dit que c'était mal, elles s'étaient corrigées. Ces raisonnements ont eu sur l'enfant un grand empire, et ces légers défauts ont disparu."

Il est aisé de reconnaître, dans ces quelques traits, la distinction du bien et du mal, le discernement de ce qui est permis et de ce qui est défendu ; l'idée d'autorité morale — sa mère, ses supérieurs — l'idée d'obligation et de loi morale. Il est aisé de constater des actes de volonté libre, des actes de commandement à soi-même, de réaction vertueuse contre les impressions extérieures, contre les appétits naturels— la gourmandise, la vanité.
On peut enfin constater également une perception confuse du beau, des symptômes du sentiment esthétique, véritablement étranges chez un être privé des deux sens esthétiques par excellence, des deux sens révélateurs de l'harmonie des lignes, des couleurs ou des sons, — de la vue et de L'ouïe. Le velours, la soie, la dentelle révèlent à son toucher manuel des qualités sui generis ; elle a compris que le vêtement ne sert pas seulement de protection pour le corps, mais aussi de parure. N'insistons pas ; nous sommes en présence d'un plus étonnant prodige : dans cette enfant de dix ans à peine, hier encore "masse inerte", en apparence bien au-dessous de la bête, nous allons voir se former ou s'éveiller, nous allons voir éclater l'idée de Dieu.

"Vers la fin de la deuxième année, nous avons cru pouvoir aborder les questions religieuses. L'enfant ne savait encore ni lire, ni écrire; le langage mimique était le seul moyen de communication entre elle et nous. Nous sommes passées des choses visibles aux invisibles. Pour lui donner la première idée d'un être souverain, nous lui avons fait remarquer la

hiérarchie des pouvoirs dans l'établissement. Elle avait déjà compris, dans ses rapports avec nous, que les Soeurs étaient au-dessus des élèves, etc. Quand Mgr l'évêque vint nous visiter, nous lui fîmes comprendre qu'il était encore au-dessus des personnes qu'elle était habituée à respecter, et que bien loin, là-bas, il y avait un premier évêque qui commandait à tous les autres : évêques, prêtres et fidèles. De cette souveraineté qui lui paraissait bien grande, nous sommes passées à celle du Dieu créateur et souverain Seigneur (2).
"Impossible de décrire l'impression produite chez l'enfant par la connaissance de cette première vérité d'un ordre supérieur. L'immensité de Dieu l'a aussi beaucoup frappée. La pensée que ce Dieu souverain voit tout, même nos plus secrètes pensées, l'a beaucoup émue. Et maintenant, quand on veut arrêter chez elle quelque petite saillie d'humeur, il suffit de lui dire que le bon Dieu la voit.
"Cette connaissance de l'existence de Dieu étant acquise, nous avons suivi l'enchaînement des autres vérités, et, jusqu'ici, toutes ont pénétré dans son âme avec la même facilité. Elle répond avec une précision étonnante à toutes les questions qui sont adressées sur les choses qu'on lui a apprises."

Cette description rapide, mais suffisamment analytique, de la méthode suivie dans un enseignement, à coup sûr sans précédent, des révélations de la métaphysique et de la foi, est saisissante. Ces procédés, aussi simples que rationnels, offrent une frappante analogie avec ceux de la philosophie traditionnelle. Marthe connaît les principales vérités de la religion ; elle a l'idée de Dieu et de l'âme et, chose qui appelle la méditation, elle ne connaît pas encore le nom de Dieu, elle n'a pas même la première notion d'un mot correspondant à l'idée qu'elle a de Dieu.. .

Cependant l'instruction scolaire de Marthe, engagée dans une voie nouvelle, va progresser comme par bonds et se produire pour la première fois par le langage alphabétique, par la dactylologie, qui est l'équivalent de la parole articulée, et enfin par les divers genres d'écriture.

"Avant d'apprendre à l'enfant à lire et à écrire comme les aveugles, nous avons dû lui enseigner la dactylologie. Nous avons commencé dans le courant de la troisième année. Ici encore le sens du toucher a été le grand moyen de communication et de convention. Lorsque, recevant un morceau de pain, elle en a fait le signe, nous lui avons dit qu'il y avait un autre moyen de désigner le pain, et, à l'aide de la dactylologie, nous avons figuré dans sa main la suite des lettres qui composent le mot pain. — Ce nouveau système, cette révélation nouvelle a été pour cette jeune intelligence ce qu'est un rayon de soleil pour une fleur naissante, après une sombre et froide nuit. Elle a demandé elle-même le nom de chacun des objets dont elle savait le signe ; le nom des personnes de la maison, qu'elle reconnaissait très bien d'ailleurs en leur touchant la main."

Marthe Obrecht ne voyant pas, n'entendant pas, avait donc assez de finesse de tact dans la main, assez de puissance de mémoire pour démêler et retenir une série d'impressions successives très variées, dont l'ensemble formait le nom de chaque objet, de chaque personne. Elle avait assez d'énergie active dans l'intelligence pour isoler chacune de ces impressions particulières, de ces formes fugitives que lui révélait sa main, pour discerner vingt-quatre types différents correspondant aux vingt-quatre lettres de l'alphabet, pour saisir leurs combinaisons indéfiniment variées et le plus souvent arbitraires... Cela fait songer à cette singulière boutade de Diderot : "Si un aveugle se mettait à philosopher, il placerait le siège de l'âme au bout des doigts, et, très probablement, après un effort de profonde méditation, il éprouverait une aussi forte douleur aux doigts que nous à la tête."

Un représentant de l'anthropologie matérialiste sera peut-être tenté de dire que, chez Marthe Obrecht, l'âme est une fonction de la main. Après tout, cette affirmation n'est ni plus ni moins absurde que cette autre très répandue : l'âme est une fonction du cerveau.

Nous n'avons pas encore épuisé la série des révélations et des merveilles.

"Lorsque notre élève nous a paru suffisamment exercée à la dactylologie, allant toujours à petits pas, du connu à l'inconnu, nous lui avons fait toucher l'alphabet et l'écriture des aveugles, lui faisant comprendre que c'était encore là un moyen de transmettre, de fixer sa pensée, et de s'instruire comme ses compagnes privées de la vue. Nouveau rayon de soleil, nouvelles émotions fécondes et révélatrices pour cette chère petite âme !... L'enfant s'est mise au travail avec une ardeur incroyable ; elle a très bien saisi la convention établie entre l'alphabet manuel et l'alphabet pointé des aveugles (3), et bientôt elle a pu lire et écrire des mots et de petites phrases."

J'ai sous les yeux un spécimen d'écriture pointée de la main de cette pauvre fille sourde-muette et aveugle. C'est une lettre adressée à une Sœur qui avait participé à son éducation. Je la reproduis dans sa naïveté enfantine :

Ma bonne Mère,
Je suis fâchée vous part vite, embrasser bien, parce que je vous aime beaucoup. Je vous remercie oranges. Les sourdes-muettes contentes manger oranges. La bonne Mère supérieure est très malade, elle tousse beaucoup. Monsieur médecin défend la bonne Mère se promener, je suis très fâchée. . . Je bien savante, prie pour vous bien portante. Sœur Blanche est mère pour Marthe, je prie pour Sœur Blanche. Je désire vous embrasser.
Marthe Obrecht.

La Sœur Blanche est cette même sourde-muette, devenue religieuse, qui a servi de monitrice pour l'éducation de Marthe. C'est elle qui l'a continuellement suivie pas à pas, qui lui a révélé le langage des signes, qui lui a appris à lire et à écrire avec une patience infatigable et un dévouement tout maternel. Cela explique cette phrase de la lettre : "Sœur Blanche est mère pour Marthe". Phrase bien simple assurément, élan spontané du cœur, et pourtant bien digne d'attention. Car, à elle seule, elle suffirait à manifester, dans cette âme à peine éveillée, la faculté active, indépendante de la matière, de discerner l'essence des choses, de séparer par l'abstraction les qualités communes à toutes les mères, d'en former une idée générale, et de l'appliquer à la Sœur qui lui prodigue ses soins : "Sœur Blanche est mère pour Marthe."

L'orthographe irréprochable de cette lettre n'est pas moins surprenante. Plus on réfléchit sur la nature absolument arbitraire des signes alphabétiques, sur leur rôle souvent capricieux dans la composition des mots, sur la valeur objective et bien mystérieuse qu'ils peuvent avoir pour un être humain qui n'a jamais rien vu, ni rien entendu, moins on s'explique par quel art merveilleux, par quelle longue patience équivalant au génie, on a pu communiquer, obtenir une si parfaite connaissance de l'orthographe française... La réponse qui a été faite à mes questions, à cet égard, est aussi brève que compréhensive ; elle offrirait à l'analyse psychologique un thème fécond. "La dactylologie nous a servi pour lui apprendre l'orthographe des mots, et le langage mimique pour la construction des phrases..."

"Depuis deux. ans, Marthe a appris à écrire comme nous ; je vous envoie un second spécimen de son travail."
Dans ces pages, écrites comme nous écrivons, la jeune fille sourde-muette et aveugle me dit :

Quand je suis venue ici pour m'instruire, j'étais seule, je ne pensais rien, je ne comprenais rien pour dire : il faut toucher tout pour bien comprendre, faire des signes et apprendre l'alphabet pendant deux ans. Après pendant un an j'ai appris pointer comme les aveugles, maintenant je suis bien heureuse de bien comprendre tout.
Depuis deux ans j'ai voulu apprendre écrire comme les voyantes, j'écris bien un peu.
Quand je suis venue ici, ma maman est partie ; j'ai été très colère et crié fortement. Les chères Sœurs m'ont caressé beaucoup, j'ai été moins colère, je les aime bien, elles sont toujours bonnes pour moi.

"J'étais seule, je ne pensais rien, je ne comprenais rien... Maintenant je suis bien heureuse de bien comprendre tout." Elle comprend tout en effet, même les vérités les plus hautes. "Elle répond d'une manière étonnante à toutes les questions qui lui sont adressées sur Dieu et sur l'âme. La religieuse sourde-muette, Sœur Blanche, sa seconde mère, lui traduit toutes les instructions religieuses qui se font à la chapelle ; l'enfant saisit tout, rend compte de tout ce qui a été dit... Il faudrait la voir pour se rendre un compte exact du développement de son intelligence et de son angélique piété (4). *Oui, M***, c'est là un enchaînement de prodiges...*"

N'avions-nous pas raison de le dire, l'histoire de la philosophie, considérée comme étude et observation de l'esprit humain, n'offre rien de comparable à la série des phénomènes que nous venons d'exposer. Il n'est pas possible de désirer, il n'est guère possible de concevoir une plus claire manifestation de l'âme, de la substance spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations les plus hautes, dans ses conceptions purement intellectuelles.

Aux savants positivistes ou matérialistes, si nombreux et si bruyants à cette heure, qui nient toute différence essentielle entre l'homme et la bête, qui considèrent la pensée comme une simple vibration d'atomes, et l'âme comme une fonction du cerveau, nous dirons : Allez à Larnay... Demandez, non pas à un philosophe, mais à une pauvre enfant sourde-muette et aveugle, de vous prouver l'existence du mouvement ; elle se lèvera et elle marchera.

F. Duilhé de Saint-Projet.

La seconde partie du chapitre de Duilhé de Saint-Projet, intitulée : Distinction de l'Ame et du Corps ; méditation psychologique, commence ainsi :

"Nous venons de constater expérimentalement, nous venons de voir clairement, directement, à travers une masse de chair devenue plus transparente que le cristal, une âme humaine, avec ses propriétés actives et créatrices, mais une âme étrangère. Il dépend de chacun de voir tout aussi clairement, et plus directement encore, son âme à lui, d'en constater expérimentalement la réalité substantielle, spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations caractéristiques..."

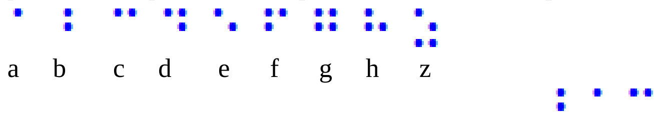
C'est le paragraphe qui, sous le même titre, a été refondu par M. l'abbé Sanderens, aux p. 305 et suivantes.

Notes
1. Paris, librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, et Toulouse, librairie Edouard Privât, rue des Arts, 14.
2. "Avant de lui donner le signe mimique de Dieu (ce signe conventionnel, c'est-à-dire de rappel, a été celui que l'on apprend à tous les sourds-muets), nous lui avons fait connaître, autant que cela est possible, les attributs divins les plus frappants : la puissance créatrice et conservatrice, l'immensité, la bonté, la justice.. De même pour l'âme, avant d'en donner le signe nous en avons fait remarquer les opérations : la faculté de penser, de

comprendre, de se rappeler, de vouloir, d'aimer..., ayant soin de mettre en parallèle certaines opérations du corps, afin que l'enfant pût saisir plus facilement la supériorité de l'âme."

3. Nous voudrions donner une idée de cet alphabet, de cette écriture pointée. Un professeur aveugle, M. Braille, a inventé le procédé, dont l'expérience démontre chaque jour les immenses avantages. Tout le système repose sur des combinaisons de points en relief, de un à six, différemment placés sur trois lignes horizontales.

La lettre é qui est ainsi figurée , comprend les six points employés, et indique bien les diverses places qu'ils peuvent occuper. Voici les premières lettres de l'alphabet :



Le mot bac s'écrirait donc de la manière suivante :

En promenant ses doigts sur ces lignes de points en relief, l'aveugle lit avec une facilité merveilleuse. Il écrit au moyen d'un appareil ingénieux qui dirige sa main et assure la régularité de l'écriture. Les mêmes signes servent à écrire les mots, les chiffres et la musique. [D. de S. -P.]

4. "Marthe a fait sa première communion au mois de mai 1879. Cette action à laquelle elle s'était préparée avec un soin extraordinaire, fit sur elle la plus vive impression. Interrogée ce jour-là par des ecclésiastiques sur ce qu'elle éprouvait, elle répondit en signes d'une expression indescriptible : "Mon cœur est plein, plein de bonheur ; je ne sais pas comment le dire." Bientôt sa piété devint si ardente qu'il lui fut permis de communier au moins deux fois la semaine, ce qu'elle a continué de faire avec une ferveur toujours égale."